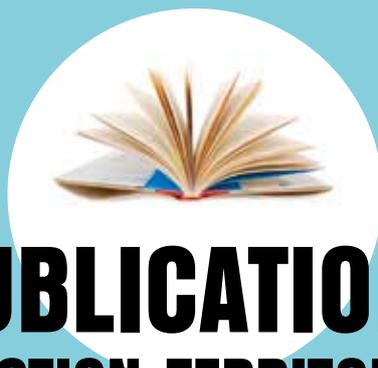


LECTURES.CULTURES

**ICI ET AILLEURS
BERTRIX,
LE PASSEUR
DE CULTURE**

p.32





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui* :
Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

Eros Cultura ; L'Empire des jeux.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » :

GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) :

GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Sur la route*, 2017, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale

Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles

Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

DES PARTENARIATS TOUS AZIMUTS

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le nom du nouveau ministre de la culture n'est toujours pas connu. Pour le Service général de l'Action territoriale (SGAT), la législature qui s'annonce sera marquée par d'importants dossiers. J'ai déjà parlé ici du Parcours d'éducation culturelle et artistique (PECA) qui devrait commencer à être mis en œuvre dès la rentrée 2020 dans les classes de maternelle. Une concertation aura lieu durant cet automne avec les opérateurs territoriaux de la Culture. L'objectif est de désigner, dans chacun des dix bassins scolaires que compte la Fédération Wallonie-Bruxelles, un référent scolaire qui, seul ou en association, sera chargé, avec les référents culturels actifs au niveau des réseaux, de créer les conditions d'une rencontre harmonieuse entre le monde de l'enseignement et celui de la culture. Il s'agira d'organiser la médiation entre secteurs, d'assurer le respect mutuel des acteurs et de leurs impératifs propres, de développer une connaissance fine de l'offre artistique et socioculturelle et des attentes des enseignants. Bel enjeu pour les centres culturels qui se trouvent naturellement au cœur d'un dispositif ancré dans la réalité de nos villes, communes et provinces.

Le chantier de redéfinition des missions de PointCulture devra être finalisé durant cette législature. La récente décision de mettre fin au prêt direct était inéluctable, face à une diminution tendancielle que rien ne semble pouvoir endiguer. Le Service de la Lecture publique (SLP) travaille dès à présent à l'intégration du catalogue de PointCulture dans Samarcande, notre catalogue des catalogues, ce qui permettra de donner un accès très large à la collection centrale, riche d'environ 350.000 médias, via le prêt interbibliothèques. Ils seront acheminés vers les bibliothèques du réseau et les sièges de PointCulture, ce qui multipliera les points d'accès à ces médias. La fin du prêt direct permettra à PointCulture de se concentrer sur ses nouvelles missions de médiation et d'appui aux opérateurs culturels. Un groupe de travail technique s'est réuni à plusieurs reprises pour organiser la migration que les agents de la cellule TIC du SLP et les techniciens de PointCulture programment pour les prochains mois.

Dans la foulée, le catalogue de la Bibliothèque 27 Septembre sera à son tour intégré à Samarcande, ce qui facilitera l'accès au prêt interbibliothèques et à la plateforme de prêt d'ouvrages numériques Lirtuel. La bibliothèque poursuit la mise en œuvre de son plan de développement de la lecture, proposant de plus en plus d'animations aux écoles, aux agents du ministère et à nos partenaires associatifs et institutionnels. On y jouera même une pièce de théâtre courant octobre.

A Naninne, le Centre de prêt poursuit son intégration du Capmas, centre de prêt de matériel sportif dépendant de l'AG Sport. Nous espérons que la nouvelle législature verra se concrétiser le projet de construction d'espaces annexes qui permettront enfin de regrouper toutes les activités sur un seul site.

Le SGAT s'est donné comme priorité d'améliorer les relations entre ses services et les pouvoirs publics locaux. Principaux partenaires de nos politiques territoriales, ils sont souvent à l'initiative de la création de bibliothèques et de centres culturels. Le 18 juin dernier, notre service et le Service général de l'Inspection de la culture ont rencontré les communes et l'administration de la Province de Brabant-wallon. Cela a été l'occasion de présenter nos dispositifs de soutien financier et d'appui dans la mise en œuvre des projets, de prendre connaissance de ceux de la province et d'échanger, à bâtons rompus, avec les mandataires locaux. Cette confrontation de points de vue, ce partage d'enthousiasmes, a été très riche et permis de jeter les bases d'un dialogue institutionnel permanent. Durant la législature qui s'ouvre, nous avons l'ambition de renouveler l'exercice dans chaque province.

Cette rentrée est aussi marquée par le départ de Véronique Leroy, directrice du Service de la Lecture publique depuis trois ans et demi, qui a décidé de réorienter sa carrière. Elle avait su d'emblée imprimer sa marque, dans un poste complexe, à la fois technique et d'animation du secteur. Je voudrais ici la remercier chaleureusement pour son engagement et lui souhaiter le meilleur dans sa nouvelle vie professionnelle. C'est Diane Sophie Couteau qui reprend la direction de la Lecture publique à partir de ce mois de septembre. ●

Le Service de la Lecture publique (SLP) travaille dès à présent à l'intégration du catalogue de PointCulture dans Samarcande, notre catalogue des catalogues, ce qui permettra de donner un accès très large à la collection centrale, riche d'environ 350.000 médias, via le prêt interbibliothèques.

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,
Marie-Angèle Dehay, Françoise Dury,
Jean-François Füg, Sylvie Hendrickx, Hakim
Larabi, Véronique Leroy, Sophie Levêque,
Florence Richter, Paulette Temmerman,
Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene,
Bernadette Vrancken, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine
Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Diane Sophie Couteau, Roland de Bodt,
Isabelle Decuyper, Michel Defourny,
Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle,
Pascal Deru, Hugues Dorzée, Hervé Gérard,
Pierre Hemptinne, Véronique Heurtematte,
Benoît van Langenhove, Bernard Lobet,
Philippe Maes, Maggy Rayet, Catherine
Renson, Nathalie Trouveroy, Franz Van
Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be,
rubrique Publications) :
Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas
Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Catherine
De Poortere, Jean-François Füg,
Arnaud Knaepen, Benoît van Langenhove,
Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre
Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes,
Bruno Merckx, Catherine Renson, Anne
Richter, Marc Roeseems, Nathalie Trouveroy,
Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros)
est gratuit, sur envoi d'un mail,
mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°14 (Septembre-Octobre 2019)

3^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo de couverture : Réalisation de la fresque tricot © Centre culturel de Bertrix



03 ÉDITORIAL

03 Des partenariats tous azimuts
par Jean-François Füg

06 ACTUALITÉ

06 Bilan 2018 du Conseil
des bibliothèques publiques
par Véronique Leroy et Damien Lefeuvre

08 Bilan 2018 du secteur des centres
culturels : dernière année de transition

par Sophie Levêque et Célia Dehon

10 Rapport d'activités
de la saison 2017-2018 de PointCulture
par Tony de Vuyst

13 Rapport de la Réserve centrale
de Lobbes 2014-2018

par Sylvie Vandamme

15 Publication *Les développements
culturels du territoire 2017*

par Diane Sophie Couteau

17 Accord de coopération
sur le prix du livre réglementé
en Région de Bruxelles-Capitale

par Patrick Vanhoucke

18 Le décret relatif
à la protection culturelle du livre
par Sonia Lefèbvre

20 Colloque « Architecture en
mouvement : un nouveau concept
d'espace public pour les bibliothèques »

par Diane Sophie Couteau

22 Inforum 2019 de l'ABD
sur les pratiques collaboratives
par Florence Richter

24 Congrès ENCC 2019 :
la Project Fair à Lisbonne

par Virginie Cordier et Édith Grandjean

26 Congrès 2019 de l'ABF :
dépasser les frontières

par Véronique Heurtematte

29 Voyage de l'APBFB à Berlin
par Isabelle Decuyper

32 ICI ET AILLEURS

32 Bertrix, le passeur de culture
par Hugues Dorzée

36 Bologne, cité activiste culturelle

42 Tranches de culture bâloise
par Catherine Callico

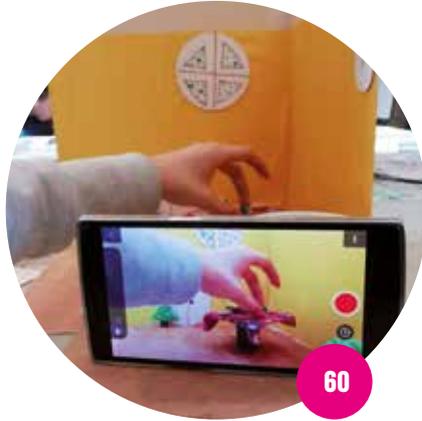
48 MÉTIER

48 Inspecteurs de la Culture ?
Insolite et passionnant !
par Diane Sophie Couteau

SOMMAIRE



54



60



85

51 NUMÉRIQUE

51 Poétique de la réalité virtuelle :
Living pages de Maxime Coton
par Pierre Hemptinne

54 PORTRAIT

54 La Maison Qui Chante
pour le jeune public
par Catherine Callico

57 ACTION

57 L'école des devoirs de l'Entrela'
à Evre
par Catherine Callico
60 PIX-Ath : animation pour petits
et grands dans la cité des géants
par Thomas Casavecchia
64 Henry Bauchau et les écrivains
iconographes, à PointCulture
Louvain-la-Neuve
par Benoit van Langenhove

68 AUVIO

CD
68 Les promesses du futur
par Benoit van Langenhove

DOCU
70 Ellis Island,
l'usine à fabriquer des Américains
par Philippe Delvosalle

72 LECTURE

SOCIÉTÉ
72 La bibliothèque pour refaire société
par Thomas Casavecchia
75 Écologie politique
par Michel Bougard
79 « Raison de plus »,
nouvelle collection politique chez Fayard
par Bernard Lobet

BD
81 À travers l'Histoire
par Franz Van Cauwenbergh

83 JEU

83 Courts et bons !
par Pascal Deru

85 JEUNESSE

ACTION
85 Que la Montagne est magique
par Laurence Bertels

ENFANT
89 Mathilde Chèvre et Le port a jauni
par Michel Defourny

ADO
91 Thomas Lavachery :
entretien à propos de *Rumeur* et *Fulmir*
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT
93 Loïc Gaume, de l'album
à l'exposition
par Isabelle Decuyper

BILAN 2018

DU CONSEIL DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

PAR VÉRONIQUE LEROY, directrice a.i.

ET DAMIEN LEFEUVRE, attaché,

Service de la Lecture publique, Service général de l'Action territoriale

L'année 2018, quatrième année de blocages budgétaires et des reconnaissances pour le secteur de la Lecture publique, a vu les conséquences de ces blocages se répercuter sur le Conseil des bibliothèques publiques. 2018 aura-t-elle été l'année d'incertitude de trop ?

Le fait est qu'elle a connu la démission du président du Conseil (remplacé par une nouvelle présidente, Céline Martin, élue en octobre 2018), mais aussi celle de six autres de ses membres, démissionnés d'office en raison d'absences répétées, ayant fait d'autres choix professionnels ou ne souhaitant pas bénéficier de la prolongation de leur mandat. Cela aurait été acceptable si ces places devenues vacantes avaient pu être occupées par des suppléants ; le fait est qu'aucun poste n'a été remplacé, car il n'y avait plus de suppléants. Fin 2018, le Conseil ne comptait plus que 12 membres.

Recentré sur des membres très impliqués, le Conseil s'est réuni sept fois durant l'année écoulée pour mener une réflexion et des débats fructueux sur des thèmes divers, pour lesquels il a rendu des avis complets et nuancés, notamment au sujet de la réforme du dispositif APE (Aides à la promotion de l'emploi) et l'élaboration du décret « nouvelle gouvernance », mais aussi au sujet de la protection culturelle du livre ou de dispositions liées aux accords du non-marchand.

LES AVIS RENDUS PAR LE CONSEIL DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Un rapide focus est proposé ici sur les avis 67 (du 2 juillet 2018) et 68 (du 12 septembre 2018) du Conseil des bibliothèques publiques. Le premier avis concerne la réforme du dispositif APE. Le Conseil y exprime de vives inquiétudes à propos des effets réels que subirait les opérateurs dans ce cadre. Il attire l'attention des responsables politiques sur l'organisation particulière de la couverture du territoire par les bibliothèques qui relèvent, parfois dans de mêmes réseaux, de pouvoirs organisateurs différents comme les provinces, les villes et communes ainsi que des structures de droit privé. Un rapide sondage lancé par le Conseil en juin 2018, auquel plus de 70 % des bibliothèques ont répondu, a montré que, sur les 137 bibliothèques reconnues en Wallonie, 11 voyaient l'ensemble de leur personnel cofinancé par le dispositif APE et 49 la moitié ou plus de leur personnel touché par le projet de réforme. Enfin, dans son avis, le Conseil souligne que le système imaginé, qui visait la rotation

des emplois, toucherait principalement les publics fragiles du marché de l'emploi, comme les travailleurs de plus de 50 ans (dont beaucoup de femmes), et les mettrait plus encore en difficulté.

Le deuxième avis résulte de l'examen par le Conseil des bibliothèques publiques du texte de l'avant-projet de décret « portant création du Conseil supérieur de la Culture et organisant la fonction consultative et la représentativité des pouvoirs publics en matière culturelle ». Dans ce cadre, le Conseil se réjouit des objectifs à la base du texte, mais estime que le projet proposé y est une mauvaise réponse car il ne permettra plus de tenir compte des réalités sectorielles ni de terrain. Le Conseil s'inscrit par ailleurs en faux par rapport à l'imaginaire président à la réforme et qui lui semble particulièrement violent par rapport à ce que peut être un service public. Il souligne aussi que le texte examiné ne permet pas de répondre à l'ensemble des critiques et recommandations qui avaient été formulées dans la synthèse de la coupole « nouvelle gouvernance » mise en place dans le cadre de « Bouger les Lignes ». Face à ces constats et en accord avec les postulats de base qui ont amené la proposition de texte examinée, le Conseil remet un avis négatif par rapport à un projet qui fragiliserait le Service public et ne tiendrait plus compte des spécificités territoriales. Il a par ailleurs, à l'époque, refusé de se lancer dans des réunions de travail dont le résultat est biaisé par les délais imposés, mais se montrait prêt à mettre sa propre expertise au service des réflexions en cours.



RECONNAISSANCE DE BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Quelques bibliothèques ayant souhaité s'inscrire dans le mouvement (la file d'attente ?) de l'entrée du secteur dans sa nouvelle législation, le Conseil des bibliothèques publiques a été amené à rendre son avis sur la reconnaissance de trois bibliothèques ainsi que concernant une demande de modification de la reconnaissance d'un réseau en raison de la cessation d'activités de l'ASBL en faisant partie. La modification de l'arrêté de reconnaissance allait permettre la reprise de l'ensemble du réseau (et des subventions y relatives) par la commune qui y participait. Cette option, qui représentait l'unique alternative réaliste, a reçu un avis favorable du Conseil.

MAIS AUSSI...

Concernant le travail de révision de la législation qui avait débuté fin 2016, Madame la Ministre a demandé début 2018, dans une note adressée au Service de la Lecture publique, de revoir la proposition de modification de la législation transmise mi-2017 en « excluant les propositions ayant un impact budgétaire hormis celles concernant le maintien des subventions de fonctionnement à 60 % et le

gel des paliers de progressivité ». Ces textes ont été transmis courant du mois de mars ; ils conservaient toutes les propositions relatives au déblocage des (renouvellements de) reconnaissances : la reconnaissance des « bibliothèques de 2015 » dès l'année 2018, celles de 2016 en 2019, et les autres en 2020 afin de permettre, dès 2021, les premiers renouvellements. Le tout a par ailleurs été complété par des propositions de circulaires ministérielles relatives aux formations valorisables dans le cadre des 125 heures exigées par la législation, aux conditions de parrainage de catalogues collectifs, et précisant les articles 5 et 6 de l'arrêté tels que modifiés dans le projet d'arrêté modificatif. Un canevas de formulaire de demande de renouvellement de reconnaissance pour les opérateurs directs a aussi été soumis à validation de Madame la Ministre. Les suites données ont été favorables pour la proposition de circulaire relative aux formations valorisables et le canevas de formulaire de demande de renouvellement de reconnaissance pour les opérateurs directs. Le Conseil poursuivra, autant que nécessaire, le suivi du groupe de travail mis en place en vue de la révision de la législation relative à la Lecture publique.

Enfin, il a été notamment question, lors des réunions du Conseil, du règlement général de protection des données, de

la Foire du livre, de l'accord bilatéral entre la Belgique et la Tunisie, de la candidature de la Belgique pour organiser le congrès de l'IFLA (International Federation of Library Associations), des résultats de l'enquête lancée par la Réserve centrale concernant les pratiques d'élagage en bibliothèque.

Le bilan général 2018 est donc à l'image de la situation du secteur de la Lecture publique. Le Conseil a vu, à nouveau, son travail impacté par les difficultés budgétaires et la prolongation de la suspension des reconnaissances. Les dossiers de demande de reconnaissance qu'il a examinés viennent compléter la liste des 14 bibliothèques toujours en attente de leur reconnaissance depuis le 1^{er} janvier 2016 et de celles qui aurait dû être reconnue au 1^{er} janvier 2018. Toutefois, sur une note plus positive, Madame la Ministre a annoncé à la fin de l'année 2018 que les 19 bibliothèques en attente de leur reconnaissance depuis le 1^{er} janvier 2015 seraient reconnues au 1^{er} janvier 2019. Face à cette bonne nouvelle, il ne faut néanmoins pas oublier que, d'ici la fin de la période transitoire, 18 réseaux actuellement reconnus dans le cadre de l'ancienne législation (décret de 1978) doivent encore rentrer, en 2019 et en 2020, une première demande de reconnaissance dans le cadre du décret du 30 avril 2009. ●

BILAN 2018 DU SECTEUR DES CENTRES CULTURELS : DERNIÈRE ANNÉE DE TRANSITION

PAR SOPHIE LEVÊQUE, directrice

ET CÉLIA DEHON, attachée,

Direction des centres culturels, Service général de l'Action territoriale

Le 29 mars dernier avait lieu pour la seconde fois la présentation conjointe des bilans des instances d'avis du Service général de l'Action territoriale. Outre les rapports du Conseil des bibliothèques publiques et de la Commission des centres culturels, les participants ont pu assister à une présentation des métiers de l'Inspection de la culture et du centre de prêt de matériel de Nannine. L'événement se déroulait au W:Hall, centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre, qui a tout récemment rejoint le réseau des centres culturels agréés par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Pour le secteur des centres culturels, l'année 2018 marquait une étape cruciale : la fin de la période de transition prévue par le décret du 21 novembre 2013. Fin 2018, tous les centres culturels reconnus dans le cadre du décret du 28 juillet 1992 devaient avoir introduit une demande de reconnaissance dans les termes du décret de 2013. Tous l'ont fait.

FIN DU MORATOIRE SUR LES NOUVELLES RECONNAISSANCES

Dès le 1^{er} janvier 2018, ce sont 13 centres culturels¹ qui venaient rejoindre les huit « pionniers » qui avaient étrenné le nouveau décret. Les décisions de reconnaissance pour la période 2018-2022 dans le cadre de contrats-programmes quinquennaux ont été adoptées par la ministre

de la Culture, Alda Greoli, les 15 novembre 2017 et 12 février 2018 (avec effet rétroactif). Pour la première fois depuis le moratoire sur les nouvelles reconnaissances décrété en 2006, deux centres culturels bénéficient d'une première reconnaissance : le centre culturel de Pont-à-Celles (anciennement « Pays de Geminiacum ») et celui de Forest, le « Brass ». Le nombre des centres culturels agréés passe à 117 et la couverture territoriale du dispositif à 140 communes sur les 272 de la Fédération Wallonie-Bruxelles (contre 134 en 2017), grâce aux deux nouvelles reconnaissances, mais également au dispositif d'extension du territoire d'implantation de centres culturels existants. D'autres dispositifs de reconnaissance sont également activés en 2018 : les centres culturels de Lessines et de Comines-Warneton se sont vus reconnaître, complémentairement à leur action culturelle générale, une spécialisation en diffusion des arts

de la scène ainsi qu'en musique pour Lessines, en arts plastiques et en éducation permanente pour Comines.

L'instruction des 39 demandes de centres culturels introduites en 2017 s'est poursuivie jusqu'à l'automne 2018, ainsi que celle de la demande de principe du centre culturel d'Herstal, première étape avant l'introduction d'une demande de reconnaissance. La Commission des centres culturels a rendu un avis à propos de ces demandes entre mars et septembre. Les propositions de décisions formulées par la Direction des centres culturels ont ensuite été adressées à la Ministre qui a rendu ses décisions le 2 octobre 2018 et le 29 janvier 2019 (avec prise d'effet de la reconnaissance rétroactive au 1^{er} janvier 2019).

Enfin, 44 centres culturels ont introduit leur demande de reconnaissance en juin et septembre 2018 en vue d'une reconnaissance au 1^{er} janvier 2020, et les 15 dernières demandes sont parvenues en décembre 2018 en vue d'une reconnaissance au 1^{er} janvier 2021. Ce sont donc encore 59 demandes (soit celles de plus de la moitié du secteur) qui sont en cours d'instruction.

BUDGET DU SECTEUR

Le budget relatif aux centres culturels constitue depuis 2016 le « programme 1 » de la division organique 28 « Décentralisation culturelle », qui comprend également le budget des PointCulture et les centres d'expression et de créativité.

Le budget initial du secteur en 2018 était de 18 355 000 € contre 17 855 000 € en 2017, soit une progression de +500 000 € (faisant suite à l'augmentation intervenue en 2017 de +439 000 €). Cette augmentation a permis de cou-



Centre culturel de Fosses-la-Ville ©

virer la progression des subventions des 23 premières demandes de reconnaissance, conformément à la trajectoire budgétaire adoptée par la ministre de la Culture en juillet 2017. La progression du budget a également permis l'indexation des subventions de fonctionnement (qui n'avait plus eu lieu depuis 2011) à hauteur de 1,6 %.

L'enveloppe de 544 000 € destinée aux projets « extraordinaires » (contre 756 000 € en 2017) a permis de soutenir 14 demandes ainsi que les 12 lauréats de la seconde édition de l'appel à projets visant à soutenir les projets menés en collaboration avec des communes voisines. Une enveloppe de 151 500 € a été transférée des crédits des arts de la scène pour honorer les aides aux projets pluriannuels de centres culturels dans le cadre du décret relatif aux arts de la scène. Les crédits destinés aux associations fédératives du secteur (ACC et ASTRAC + La Concertation des centres culturels bruxellois) sont passés à 224 000 € (contre 194 000 € en 2017). Enfin, 28 centres culturels ainsi que l'ASTRAC ont bénéficié d'une subvention à l'équipement dans le cadre d'un appel à projets, pour un montant total de 325 948,12 €.

Pour compléter ce tableau, il faut ajouter que certains centres culturels sont soutenus, voire reconnus, dans le cadre de décrets sectoriels spécifiques (arts de la scène, arts plastiques, audiovisuel, etc.). La plupart des centres culturels bénéficient aussi d'interventions dans le cadre des dispositifs des Tournées Art et Vie (pour un montant total de 722 108 €) et Spectacles à l'école (pour un montant de 506 270 €).

PRINCIPAUX TRAVAUX DE LA 3C

La Commission des centres culturels, composée de 27 membres effectifs suite au dernier appel à candidatures, a tenu 11 réunions en 2018 et rendu 49 avis.

Hormis l'instruction des demandes de reconnaissance et de principe, la 3C a été amenée à remettre des avis concernant l'avant-projet de décret sur la nouvelle gouvernance (avis défavorable), l'avant-projet de loi créant un statut semi-agoral (avis défavorable), le décret-programme relatif aux nouveaux accords du non-marchand (avis favorable) ainsi qu'un avis d'initiative à propos du dispositif d'aide à la promotion de l'emploi en Région wallonne (avis défavorable).

Fait intéressant et inédit : la Ministre a sollicité l'avis de la 3C concernant des demandes de reconnaissance et de soutien à des projets pluriannuels portés par des centres culturels (ou des associations partenaires de ceux-ci) dans le cadre du décret relatif aux arts de la scène. La 3C a estimé que l'analyse des demandes devait rester pleinement de la compétence du secteur concerné, en application de sa législation propre, et a rappelé que le soutien dans le cadre de décrets sectoriels devait être distingué de la reconnaissance d'actions spécialisées au sens du décret du 21 novembre 2013.

PERSPECTIVES

L'instruction des demandes de reconnaissance des 59 centres culturels introduites en 2018 se poursuivra en

2019 et 2020 : réunions de concertation, avis de l'Inspection de la culture, des Provinces/de la COCOF et de la Commission des centres culturels, propositions de décisions, rédaction des contrats-programmes, analyse des rapports des centres culturels reconnus moyennant une période probatoire ou une évaluation intermédiaire...

De plus, le secteur entrera dès juin 2019 dans le deuxième cycle d'application du décret : en effet, les centres culturels de Fosses-la-Ville, Jodoigne-Orp-Jauche et Leuze-en-Hainaut, reconnus les premiers en 2016, introduiront leur demande de reconduction de reconnaissance. L'amorce du deuxième cycle suppose qu'une nouvelle trajectoire budgétaire soit définie et adoptée par le nouveau gouvernement.

Une première évaluation des impacts du décret est prévue : un marché de services a récemment été remporté par l'université de Liège pour mettre en œuvre une observation du déploiement du décret, sous la supervision de l'Observatoire des politiques culturelles et du Service général de l'Action territoriale.

Le décret sur la nouvelle gouvernance culturelle du 27 mars 2019 entraînera progressivement la reconfiguration des instances d'avis.

Enfin, le secteur fêtera en 2020 les 50 ans de l'arrêté royal du 5 août 1970 ! ●

Note

1/ Les centres culturels reconnus sont les suivants : Lessines, Comines-Warneton, Anderlecht, Enghien, Forest, Pays des collines (couvrant les communes de Frasnes-lez-Anvaing, Ellezelles et Mont-de-l'Enclus), Pont-à-Celles, Remicourt, Rossignol-Tintigny, Schaerbeek, Sily, Spa-Jalhay-Stoumont et Theux.

POINTCULTURE, RAPPORT D'ACTIVITÉS DE LA SAISON 2017-2018 : UNE CONFORTATION DES MISSIONS DANS UNE ANNÉE CHARNIÈRE

PAR TONY DE VUYST
directeur général des PointCulture

En décembre 2017, au terme du contrat-programme de cinq ans prolongé par un avenant d'une année, PointCulture a initié une série de rencontres avec les représentants du Cabinet de notre ministre de tutelle et de l'Administration de la FWB, dont l'objectif était de préciser le rôle futur de PointCulture dans le paysage culturel de notre communauté. Le document reprenant les conclusions de ces rencontres a servi de base pour l'élaboration du texte du nouveau contrat-programme. Pour information, la nouvelle convention de PointCulture a été signée fin mars 2019 et court sur deux années (2019 et 2020).

PointCulture n'a cessé, de façon souvent très créative, de mettre en relation les associations culturelles de la FWB, de leur fournir, dans la mesure de ses moyens, un support touchant à ses ressources rédactionnelles et de contenu ainsi qu'aux aspects techniques et logistiques. L'expérience engrangée a confirmé notre rôle de facilitateur de connexions culturelles, dont la spécificité est de se positionner comme intermédiaire entre l'offre culturelle, les publics, les professionnels de la culture et de l'éducation... et, plus récemment, d'autres secteurs de la société, souvent liés aux piliers et enjeux sociétaux qui interpellent les citoyens.

Ce ne fut donc pas par hasard que la thématique retenue pour cette saison 2017-2018 fut consacrée à la ville. « URBN » a décliné, tout au long de la saison, le portrait – artistique, culturel et citoyen – de nombreuses villes, en mettant également l'accent sur les col-

lections de PointCulture et les activités d'un grand nombre de partenaires culturels (www.pointculture.be).

Ce programme s'est donc inscrit dans la ligne éditoriale de PointCulture, structurée autour de six enjeux sociétaux (genre – Nord/Sud – arts/artistes – numérique – environnement – santé), et s'est décliné sous divers formats qui ont permis de varier les messages et les publics visés : ateliers, débats, conférences, projections, expositions, performances, parcours, etc. La thématique s'est déployée simultanément dans tous les PointCulture, mais aussi hors des murs et a été lancée fin septembre 2017.

Cet objectif principal a été décliné en trois grands axes :

- produire des éléments d'analyse sur les grandes problématiques urbaines ;
- informer sur les courants de pensée qui permettent de « faire ville » autrement ;



Inauguration URBN au PointCulture de Bruxelles

- mettre en avant les alternatives et pratiques qui expérimentent autrement l'espace urbain.

Dans ce cadre, une exposition a par exemple été installée dans tout le réseau des PointCulture. Il s'agissait de promouvoir 15 jeunes plasticiens de la Fédération, dont les œuvres expriment leur relation à l'espace urbain.

La promotion des partenaires culturels, et leur rôle actif dans une programmation pertinente en prise directe avec les questionnements du citoyen sur le monde dans lequel il vit, a sans aucun doute constitué le pilier central de l'activité de PointCulture. Ce mouvement de mise en connexion s'est logiquement accompagné d'un déploiement considérable d'activités éducatives, particulièrement en lien avec les niveaux d'enseignement primaire et secondaire, mais aussi adaptées à des publics professionnels, par exemple dans le cadre des formations continues des enseignants (IFC) ou de la formation des bibliothécaires, comme on le lira plus loin.

Du côté des collections, l'aspect médiation et éditorial du travail s'est développé et précisé dans l'esprit d'une



Atelier tricot © Urbn

utilisation du contenu présent dans les collections dans un but de curation, de recommandation. Parallèlement, la création d'un contenu de qualité, destiné à informer le public et à lui faire explorer d'autres horizons, a été mise en place. Dans ce contexte, divers projets plus globaux ont été réalisés – impliquant de nombreux membres du service de la médiation opérationnelle –, comme la participation aux Octaves de la musique (contribution à la réalisation des listes d'artistes et participation aux jurys), un important travail éditorial dans le cadre des portraits de ville liés à la thématique URBN, ainsi que des playlists spécifiques à raison d'une tous les deux mois.

LES PARTENARIATS ET LE RÉSEAU DES POINTCULTURE

La conception du programme d'activités au service du public de PointCulture s'est donc construite en collaboration avec de nombreux partenaires : en les fédérant, en définissant avec eux des projets transversaux, PointCulture leur a permis de renforcer leur action et leur visibilité dans la création de sens auprès du public. L'expérience l'a encore

SAISON 2017-2018		
Nombre d'événements organisés		Fréquentation
PCB	61	5268
PCULB-XL	70	2473
PCLLN	93	3115
PCLIE	85	3074
PCNAM	42	1329
PCCHA	40	804
PCM1	2	8
PCM2	3	172
Total	396	16243

prouvé durant cette saison : il ne suffit pas de mettre des lieux ou des outils à disposition, il s'agit surtout d'initier des dynamiques qui conduisent à faire travailler les opérateurs culturels ensemble, avec des objectifs partagés, de façon à proposer au public un programme cohérent, en prise avec les grandes interrogations sociétales du moment.

La thématique URBN a donc permis de renforcer les partenariats avec nombre d'associations d'horizons divers. Cette saison a vu l'organisation de près de 400 événements organisés dans le réseau PointCulture, qui ont drainé près

de 16300 personnes, le tout en collaboration avec 115 partenaires.

FOCUS SUR LE SERVICE ÉDUCATIF

Le service éducatif a diversifié les modules proposés au grand public et aux publics plus spécialisés (enseignants, bibliothécaires, écoles...), tout en continuant à mettre l'accent sur le public scolaire.

Formations destinées à des publics spécialisés

La troisième saison du cycle « Pour un numérique humain et critique » a traité de la question de savoir comment le numérique réorganisait nos manières de vivre et nos environnements. Dans ce cadre, sept conférences furent organisées. Elles rencontrèrent un public averti et attentif (en moyenne une cinquantaine de personnes, dont bon nombre de professionnels).

Nos formations ont également visé la professionnalisation des animateurs et coordinateurs de projets (secteur de la culture, de l'éducation permanente et de la jeunesse) ayant à leur charge des missions de médiation avec le public (bibliothèques, centres d'expression et de créativité, centres culturels).

Atelier tricot © Urbn



- Organisées en partenariat avec la Cellule formation du service de la Lecture publique, ces formations sont reconnues par la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le cadre de l'obligation légale de formation continuée. Nous avons notamment proposé les modules suivants : « Comment parler du cinéma sans en connaître le langage ? » et « Quand le rock raconte l'histoire : des années 1950 à 2000 ».

PointCulture a également proposé des formations en partenariat avec l'Institut de la formation en cours de carrière (IFC). S'appuyant sur la transversalité interdisciplinaire, cette offre visait à compléter le bagage des enseignants face aux expressions culturelles et artistiques et à renforcer ainsi le lien « culture-école ». Sous le générique de « Ensemble, apprenons à décoder, analyser et comprendre les expressions culturelles et artistiques essentielles », une série de modules furent proposés. Parmi ceux-ci, on pointera : « L'art en marge : les Outsiders de la création » (formation initiale) ; « Art moderne : son histoire, ses procédés et sa média-

tion » ; « Arts et sciences » ; « Musique, peinture et cinéma » ; ou encore « Ils/Elles, par-delà les stéréotypes de genres ».

À titre informatif, 16 sessions de deux jours (32 journées complètes de formation) ont été commandées sur l'ensemble du territoire de la FWB (Liège, Hainaut, Namur, Bruxelles, Brabant wallon, Luxembourg). Ces modules ont touché 287 participants issus du personnel de l'enseignement.

Formations destinées aux publics scolaires

Le service éducatif a proposé tout au long de l'année scolaire une centaine de modules éducatifs, centrés sur le son et l'image, à près de 2000 élèves. Ces modules ont été prestés en majorité dans les PointCulture, mais également au sein de bibliothèques ou d'instituts d'enseignement partenaires.

À cela, ajoutons les animations proposées à l'enseignement primaire dans le cadre d'un partenariat avec la Province du Brabant wallon à la médiathèque de Braine-l'Alleud,

centrées sur le thème « Le miel dans le collimateur ». Vingt-cinq modules furent organisés à destination de 491 élèves de l'enseignement primaire.

Enfin, premier essai transformé dans le genre, une « Game Jam Junior » a été organisée. Il s'agissait d'une animation de création de jeux vidéo, destinée aux adolescents durant les vacances de Pâques et organisée au PointCulture Louvain-la-Neuve, en partenariat avec Digital Wallonia et Kodo Wallonie. Cette animation a réuni une quarantaine de participants, répartis en 11 équipes et encadrés par 12 personnes et un jury de spécialistes. Une expérience qui sera réitérée la saison prochaine, en plus d'une « Game Jam » 100 % féminine...

Comme on le voit à la lecture de ces lignes, PointCulture a donc, au cours de cette saison, consolidé ses missions de promotion, de diffusion et de médiation en Fédération Wallonie-Bruxelles, rencontrant par là les missions de mise en réseau des fédérations présentes dans le paysage culturel de notre communauté. ●

RAPPORT

DE LA RÉSERVE CENTRALE DE LOBBES 2014-2018

PAR SYLVIE VANDAMME

bibliothécaire dirigeante de la Réserve centrale de Lobbes,
Service de la Lecture publique

L'année 2018 est une année de bilan pour la Réserve centrale : le plan quinquennal de développement 2014-2018 se termine, et a été évalué en équipe afin d'élaborer les prochains objectifs.

LE PLAN QUINQUENNAL DE DÉVELOPPEMENT 2014-2018

Alors que le premier plan de la Réserve centrale (2009-2013) était essentiellement centré sur le travail en interne, dans le second, l'équipe de la Réserve centrale s'est donné des objectifs liés à ses partenaires, à savoir :

- le développement, l'amélioration et l'intensification des pratiques d'élagage au sein du réseau public de la lecture ;
- informer les acteurs du réseau et faire l'état des lieux des pratiques d'élagage ;
- valoriser les collections de la Réserve centrale ;
- maintenir la qualité des dons et étendre les partenariats.

Si de nombreuses actions ont été mises en place durant ces cinq années (édition de fiches sur l'élagage des livres, édition de brochures pour l'élagage des périodiques, etc.), il a fallu les prioriser et en reprendre, poursuivre certaines, comme la mise à jour de la brochure sur l'élagage ou la formation des bibliothécaires et des futurs bibliothécaires, dans le plan quinquennal 2019-2023.



Réserve centrale de Lobbes

RETOUR SUR CINQ ANS DE TRAVAIL AUTOUR DE NOS MISSIONS PRINCIPALES

À côté de ces priorités, la Réserve centrale a continué à développer ses missions principales :

- Donner une seconde vie aux livres retirés des bibliothèques publiques

De 2014 à 2018, l'équipe a trié 52 572 livres venant de l'élagage des bibliothèques publiques. 48 % de ces livres ont été intégrés pour être disponibles pour le prêt interbibliothèques et 22 % ont été proposés en don. À ce niveau, 13 643 livres ont été donnés sur cinq ans. Les livres ont surtout été offerts à des associations, situées essentiellement en Afrique. Néanmoins, depuis 2018, un basculement a lieu au niveau des demandes de don : celles-ci viennent surtout des centres de documentation de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

La Réserve centrale, c'est aussi un réservoir de 155 000 livres mis à disposition des lecteurs des bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles. En 2018, elle a reçu 452 demandes de prêts interbibliothèques. Le nombre de demandes a augmenté de 63 % par rapport à 2014. Elles concernent surtout des ouvrages de fiction. La mise en place, par la bibliothèque centrale de Nivelles, d'une navette desservant les différents territoires de la Fédération

Wallonie-Bruxelles a contribué à augmenter les demandes de prêt interbibliothèques et à en diminuer très fortement les coûts. La Réserve centrale continuera à valoriser ses collections pour augmenter leur taux de rotation. Les collections conservées à Lobbes sont-elles spécifiques par rapport aux collections présentes dans le réseau public de la lecture ? En se basant sur le catalogue Caracol où se retrouvent les livres de la Réserve centrale, il est constaté que 87 065 livres sont uniquement présents à Lobbes, sur les 426 664 livres signalés dans le catalogue, soit 20 % du fonds.

- Coordonner le plan de conservation partagée des périodiques

La Réserve centrale continue à coordonner la conservation partagée des périodiques, mise en place en 2009. La répartition de la conservation est terminée et les collections des bibliothèques de conservation sont quasi complétées.

Fin 2018, la négociation d'un accord avec les sociétés de gestion des droits afin d'autoriser l'envoi de copies numériques s'est concrétisée. Par ailleurs, deux axes d'action ont été développés : le lancement d'une campagne de communication sur Periodiclic en 2019 ; et l'adaptation du site Web <periodiclic.be>, le rendant accessible aux smartphones et aux tablettes.



Réserve centrale de Lobbes ©

► DES PERSPECTIVES

En 2018, l'enquête sur l'élagage des monographies et des périodiques en Fédération Wallonie-Bruxelles a permis de faire le point sur cette problématique et de relever trois axes de travail pour les années à venir afin de soutenir les bibliothèques dans leur élagage, à savoir : communiquer et sensibiliser sur les notions et la législation liées à l'élagage, mais aussi sur le travail réalisé par la Réserve centrale ; mettre à jour et former sur les outils d'aide existants ; échanger sur le travail de soutien à l'élagage mis en place au sein des opérateurs d'appui.

Cette communication devra passer par les outils de communication actuels (la page Facebook, etc.), et il faudra également tester ou continuer de nouvelles manières de communiquer (newsletter, Instagram, etc.).

En 2019, c'est au tour de la conservation partagée de faire l'objet d'une évaluation. Dans ce cadre, les partenaires seront sollicités afin de récolter les indicateurs nécessaires. En parallèle à la reprise du service d'envoi de copies numériques d'articles, une campagne de promotion et des formations seront réalisées sur la gestion des périodiques et <periodic.be>. La participation des locales au plan de conservation, en collaboration avec les bibliothèques centrales, doit également être développée.

EN CONCLUSION

2018 a été une année de bilan et de prospective afin de poursuivre au mieux le travail de soutien aux bibliothèques publiques. Deux points positifs sont notamment à souligner : l'équipe de la Réserve centrale a accueilli deux

nouveaux collègues ; la coordination de la conservation partagée est un outil efficace pour gérer les périodiques des bibliothèques. Elle permet de mutualiser les ressources du secteur au service d'un objectif commun.

Le renforcement de l'équipe a permis d'accentuer la communication autour du travail réalisé par celle-ci et de réfléchir à une manière encore plus « orientée service » de se développer. Nul doute que cela se concrétisera dans les actions futures. ●

LES DÉVELOPPEMENTS CULTURELS DU TERRITOIRE 2017 : UNE PREMIÈRE ANNÉE COMPLÈTE DE FONCTIONNEMENT

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Comme chaque année, la publication *Les développements culturels du territoire* vient de sortir d'imprimerie. Les chiffres et constats qui y figurent tentent de donner un aperçu des événements qui ont ponctué l'année 2017.

Premier constat, et non des moindres, 2017 sera la première année d'envol du Service général de l'Action territoriale : une année rythmée par les enjeux du contrat d'administration et des projets confiés au Service général. Autre constat : un regain d'enthousiasme et d'énergie en lecture publique, où enfin cinq bibliothèques vont pouvoir être reconnues, et où on assiste à une hausse impressionnante du nombre de prêts aux usagers. De leur côté, les centres culturels vivent les affres liées à l'application du nouveau décret, tout en gardant un enthousiasme certain.

En 2017, les 12 projets liés au contrat d'administration jalonnent le quotidien du Service général de l'Action territoriale. Le premier enjeu du nouveau service (et le plus urgent) devait repositionner la bibliothèque Espace 27 septembre. La bibliothèque, en grosse difficulté, demande à étendre sa communication vers de nouveaux publics et doit envisager une manière de travailler en complet décalage avec ce qui s'est pratiqué des années durant. Le travail ne fut pas simple. Réalisé avec l'équipe au grand complet, il a révélé de sérieux atouts, mais également des manques au sein de l'équipe. Des formations ont été suivies qui ont, entre autres,

permis d'intégrer un développement numérique au sein de la bibliothèque. Emprunter des livres numériques via Lirtuel y est désormais possible, un projet de mise à disposition des lecteurs de tablettes ou de liseuses est envisagé. De plus, de nombreuses animations et une journée « portes ouvertes » ont égrené le quotidien de la bibliothèque. Un plan de développement sera remis en septembre 2017 à l'administrateur général de la Culture. Ce plan évoque la gestion des projets, actuelle et future. Il propose un état des lieux des collections et énonce des objectifs pour le futur et des partenariats à développer.

LA TRANSVERSALITÉ AU CŒUR DU SGAT

Une des nombreuses particularités du Service général de l'Action territoriale tient dans la création d'une cellule transversale chargée de « créer du lien » entre les différentes directions qui le composent. La lecture publique, les centres culturels, le centre de prêt de Naninne, PointCulture et la bibliothèque Espace 27 septembre ont évolué jusque là au sein de services généraux différents. Créer une culture commune entre les différentes structures devient



une nécessité. Elle trouve sa concrétisation sous plusieurs formes : mise en place de réunions transversales, participation commune aux différentes journées de réflexion sur la notion de territorialité, élargissement du calendrier des formations à l'ensemble des opérateurs culturels dépendant des différentes directions, lancement de la revue *Lectures.Cultures* (qui succède à la revue *Lectures*), ouverture du stand « Lecture publique » vers les autres opérateurs lors de la Foire du livre...

Cette transversalité ne se limite pas au Service général de l'Action territoriale, elle se construit également avec les autres services généraux, vers des institutions extérieures ou vers la Région wallonne. Les collaborations avec le Service général des Lettres et du Livre continueront à évoluer de manière croissante autour du Plan lecture : réalisation d'une brochure « Education et citoyenneté », partenariat autour de ▶



© Laure Geerts

► la création et de la diffusion des livres *Bon...* (Jeanne Ashbé) et *Picoti... tous partis* (Françoise Rogier), mise en place de l'accord-cadre sur le marché du livre. La convention avec l'ONE permettant aux professionnel.le.s de la petite enfance de suivre les formations de la lecture publique est reconduite d'année en année. Des premiers jalons sont posés vers la Région wallonne en suivant un objectif de développement d'une formation : celle d'appui culturel territorial.

LÉGER OPTIMISME EN LECTURE PUBLIQUE

En lecture publique, l'année 2017 constituera une évolution notoire dans la vie quotidienne du réseau public de la lecture. Depuis quelques années, les difficultés budgétaires bloquaient toute possibilité de nouvelle reconnaissance ou même de renouvellement des plans quinquennaux de développement. Si la modification de la législation n'a pas été votée, l'optimisme a malgré tout fait son retour en lecture publique quand la

ministre a annoncé, en juin 2017, à l'occasion de la présentation du bilan du Conseil des bibliothèques publiques, qu'elle reconnaîtrait cinq bibliothèques « en difficulté » avec effet rétroactif au 1^{er} janvier 2017. Il s'agit des bibliothèques locales de Beauraing, Neupré, Perwez, Sivry-Rance et La-Roche-en-Ardenne-Rendeux. Tous ces opérateurs avaient demandé (et ont obtenu) une reconnaissance en catégorie 1. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, pour la première fois depuis quelques années, le chiffre des prêts est en hausse. Un accroissement important de 25 %, qui confirme la légère augmentation (1 %) déjà constatée en 2016.

LES DATES IMPORTANTES DU SERVICE DES CENTRES CULTURELS

Du côté des centres culturels, 2017 est ponctuée de quelques dates importantes. Le 11 avril 2017, la ministre de la Culture prend des décisions de principe favorables à l'introduction

de demandes de reconnaissance par le W:Halll (Woluwe-Saint-Pierre) et le centre culturel de Dour. Les demandes de reconnaissance du BRASS (Forest) et du centre culturel de Pont-à-Celles (ex-Pays de Geminiacum) sont examinées par la 3C. La demande de principe du centre culturel de Herstal est déposée en septembre 2017 ; elle fera l'objet d'une décision positive en mars 2018. Les premiers contrats-programmes conclus en application du décret sont signés par la ministre le 28 septembre 2017. Le 8 décembre 2017, un premier contrat-programme parvient à l'administration ; il s'agit de celui d'Aubange. 2017 sera également une année de questionnement sur les suites à apporter à l'évaluation du décret de la lecture publique, à la mise en place de l'évaluation du décret des centres culturels et de la première version du guide des centres culturels éditée au printemps 2017. Et pour plus de précisions, pas d'hésitation, la publication est à votre disposition soit en version papier, soit en version digitale sur le site de <bibliotheques.be>. ●

ACCORD DE COOPÉRATION SUR LE PRIX DU LIVRE RÉGLEMENTÉ EN RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

PAR PATRICK VANHOUCKE

Service OBiB de la Commission communautaire flamande (VGC)

Le 25 juin 2018, l'État fédéral, la Communauté française et la Communauté flamande ont conclu un accord de coopération « relatif à la protection culturelle du livre ». Cet accord a été récemment approuvé par les parlements concernés et est entré en vigueur le 5 avril 2019. L'objectif principal de l'accord de coopération est de mettre en œuvre en Région bruxelloise une politique de soutien à la création et à la diffusion des livres, comme c'était déjà le cas dans les Communautés flamande et française.

En 2016 et en 2017, les Communautés flamande et française ont adopté des décrets sur l'introduction du prix réglementé du livre. Ces deux décrets sont pleinement applicables dans leurs domaines linguistiques respectifs. Dans la zone linguistique bilingue de la Région de Bruxelles-Capitale, les deux décrets ne s'appliquent respectivement qu'aux livres de langue néerlandaise et de langue française, à moins que l'éditeur, l'importateur ou le vendeur ne soit également très actif sur l'autre marché. Compte tenu du champ d'application des deux décrets, leur caractère exécutoire en Région bruxelloise n'était juridiquement pas clair. Afin de parvenir à un règlement définitif, un accord de coopération « relatif à la protection culturelle du livre » a été conclu entre l'État fédéral, la Communauté française et la Communauté flamande. L'idée de base de cet accord est que les règles respectives adoptées dans les décrets s'appliquent également aux livres en néerlandais et en français dans la Région bruxelloise. Les marchés du livre en Communauté



flamande et en Communauté française présentent des différences significatives. Ces différences existent également entre les deux règlements communautaires. Il n'était donc pas possible d'établir un système totalement identique et commun pour les livres en néerlandais et les livres en français sur le territoire de la Région bruxelloise. Par conséquent, l'accord de coopération impose aux livres de langue néerlandaise les mêmes règles que le décret de la Communauté flamande, et aux livres de langue française les mêmes règles que celles du

décret de la Communauté française. Le critère de base pour déterminer les règles à appliquer est donc la langue du livre.

L'accord est entré en vigueur le 5 avril 2019, soit dix jours après la dernière approbation (par le dernier parlement à s'être exprimé en la matière) publiée au *Moniteur belge*. Néanmoins, il existe une exception : l'article 11, alinéa 1 (qui concerne le prix des livres de langue française publiés dans un autre État membre de l'Union européenne ou de l'Association de libre-échange). Cet article 11 n'entre, quant à lui, en vigueur que le 1^{er} janvier 2021. Cela signifie que la tablelle sera entièrement supprimée sur les nouveautés et les réimpressions de livres à partir du 1^{er} janvier 2021, et que les livres édités en France seront vendus au même prix en Belgique. ●

Note

1/ Service qui soutient le fonctionnement des bibliothèques publiques néerlandophones de la Région bruxelloise. La version originale de cet article en néerlandais a été publiée dans la revue *META* de la VVBAD (Association flamande pour les bibliothèques, les archives et la documentation).

LE DÉCRET RELATIF À LA PROTECTION CULTURELLE DU LIVRE

PAR SONIA LEFEBVRE

Service du Livre, Service général des Lettres et du Livre

Voté le 19 octobre 2017, le décret est entré en application de manière contraignante, sur l'ensemble de territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en avril 2019. En vigueur depuis le 1^{er} janvier 2018 en Wallonie, il devait encore passer par un accord de coopération entre les deux communautés linguistiques et l'État fédéral pour être d'application sur Bruxelles.

LE DÉCRET MET EN PLACE

- **des remises identiques partout**, et calculées sur le prix fixé par l'éditeur, et ce pendant une période de deux ans à dater de la première mise en vente (un an pour les BD et six mois pour les livres millésimés), soit :
 - 5 % maximum pour le public,
 - 15 % maximum pour les bibliothèques, les écoles, centres de formation et autres organismes dont l'objet social relève de l'éducation, de l'alphabétisation...
 - 25 % maximum pour les ventes aux écoles de manuels scolaires, au sens strict ;
- **la disparition progressive de la tabelle sur trois ans.** Cette majoration du prix de livres français vendus en Belgique est vouée à disparaître complètement, selon le calendrier suivant : en 2018, *statu quo* ; en 2019, tabelle maximale de 8 % ; en 2020, tabelle maximale de 4 % ; ensuite plus de tabelle pour les nouveautés, les réimpressions et les rééditions à partir de 2021.

Pour expliquer la mise en œuvre du décret, différents outils ont été conçus : une foire aux questions, disponible en ligne sur le site www.lettresetlivre.be ;

une page Facebook sur l'actualité du décret : <https://www.facebook.com/protectiondulivreFWB/> ; une campagne en librairie et en bibliothèque menée par le syndicat des librairies francophones de Belgique.

VERS UNE AUTORÉGULATION DES FRAIS DE PORT

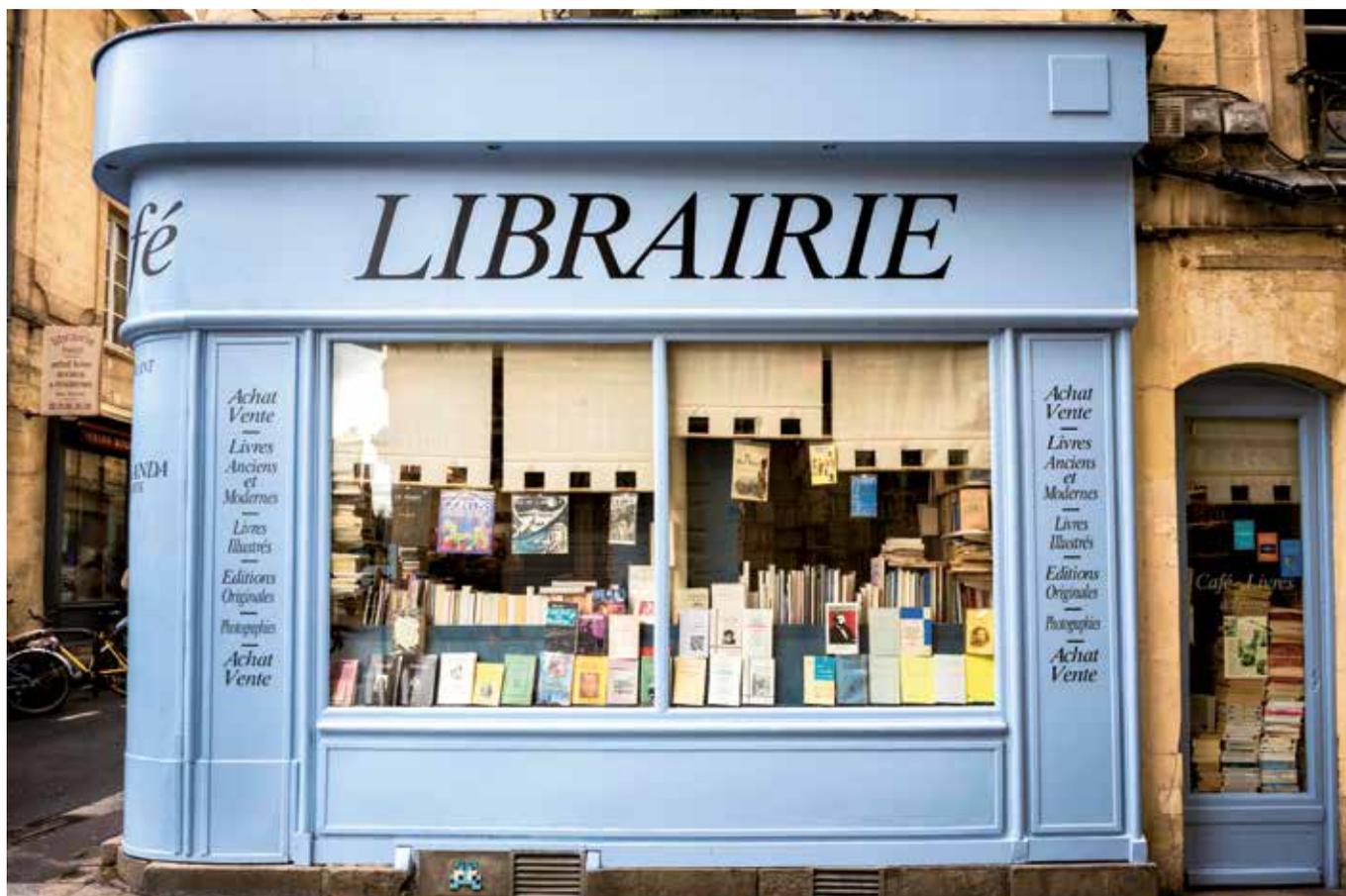
En vue de faciliter le travail des libraires dans la rédaction de leurs offres pour les marchés publics d'achat de livres, la Commission d'aide à la librairie a proposé au syndicat des librairies francophones de Belgique (SLFB) d'élaborer un mode de calcul des frais de port. De fait, depuis l'entrée en vigueur du décret, la livraison de livres ne peut plus être gratuite. Comme les remises maximales sont réglementées par le décret, certains marchés sont attribués uni-

quement sur la base du calcul des frais de port. Le SLFB a donc proposé les modalités suivantes : « En cas de livraison par la librairie, les frais seront calculés au prorata du montant total de la facture hors TVA à hauteur de 1,50 %, avec un minimum de 3 € et un maximum de 150 €. En cas d'envoi postal, le tarif de la poste sera appliqué. »

LA COMMISSION INDÉPENDANTE DE RÈGLEMENT EXTRAJUDICIAIRE DES LITIGES (CIREL)

Le décret prévoit la création, auprès de l'administration, d'une commission permettant de régler les litiges qui découleraient de son application. Les membres de la CIREL ont été désignés par le ministre de la Culture :

	Effectifs	Suppléants
1 président-juriste	Claude Katz	Olivier Cruysmans
2 experts « métier »	Bénédicte Dochain	Damien Beun
	Fabienne Rens	Ludovic Labbé
1 expert « Politique culturelle »	Clotilde Guislain	Robert Bernard
1 expert « Protection consommateurs »	Jean Acolty	Patrick Namotte



La CIREL est entrée en fonction et les modalités pour activer son intervention sont publiées sur le site www.lettresetlivre.cfwb.be. Contact : cirel@cfwb.be.

LE COMITÉ D'ACCOMPAGNEMENT

Le décret prévoit également l'instauration d'un comité d'accompagnement. Celui-ci doit :

- accompagner la mise en œuvre de la protection culturelle du livre, et notamment évaluer son efficacité et ses effets ;
- répondre aux questions des associations (inter)professionnelles ;
- proposer au Gouvernement des recommandations en la matière.

Pour composer ce comité, sur proposition du Conseil du livre, la ministre de la Culture a désigné les personnes

suivantes : Olivier Barbé (représentant des distributeurs), Simon Casterman (représentant des éditeurs et de l'Adeb), Françoise Dury (représentante des bibliothécaires), Philippe Goffe (représentant des libraires et du SLFB), Frédéric Young (représentant de la Maison des auteurs), pour œuvrer au suivi et à l'évaluation du décret.

LE PORTAIL WWW.PRIXDULIVRE.BE

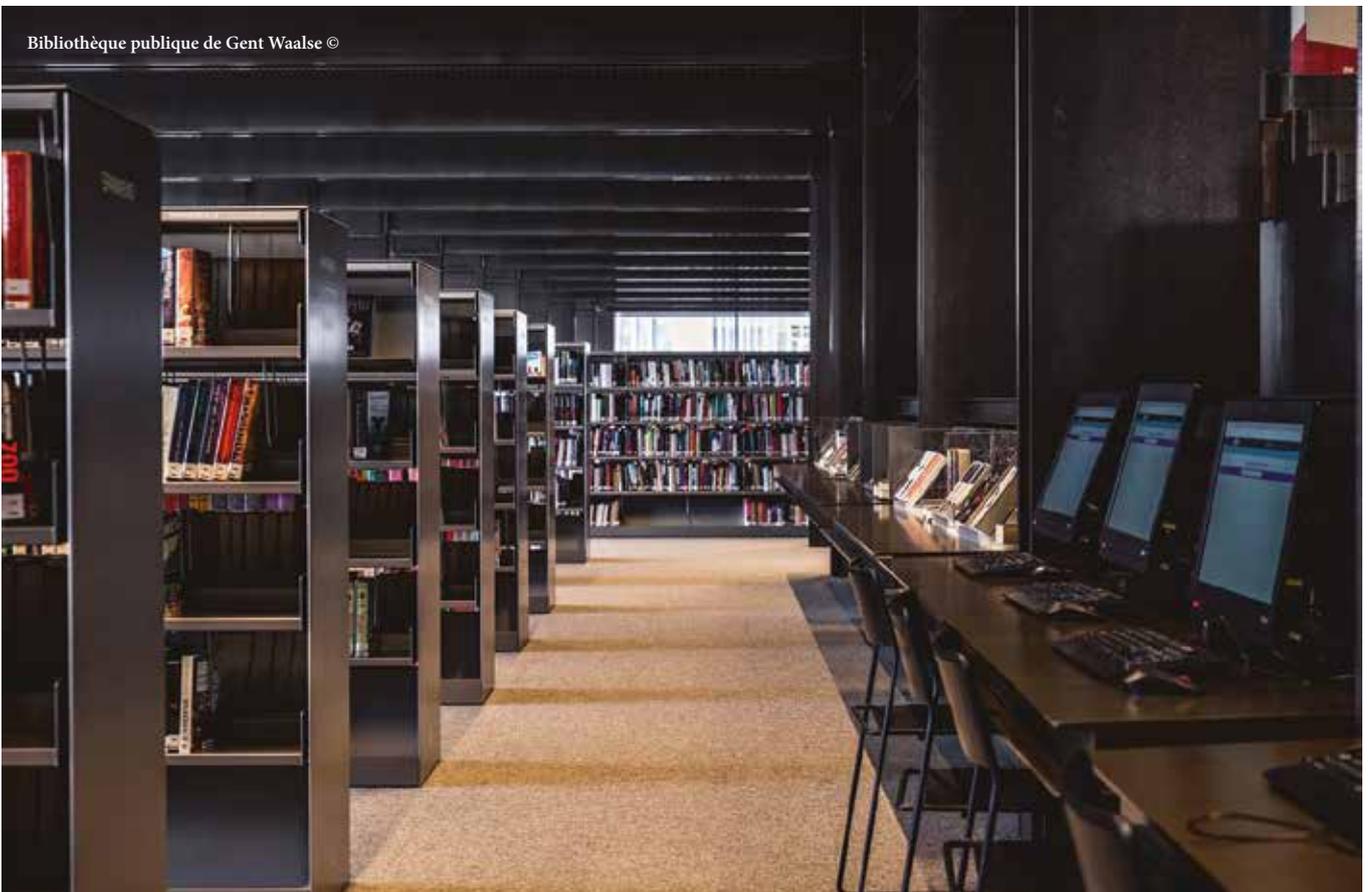
À l'été 2019 devait être lancé un outil qui permettra au consommateur de vérifier le respect du décret dans les prix des livres affichés chez les détaillants. C'est le Partenariat interprofessionnel du livre et de l'édition numérique (PILEn) qui s'est vu confier, par marché public, la construction du portail qui permettra d'accéder gratuitement aux informations de commercialisation des livres.

S'il est encore trop tôt pour quantifier les effets du décret sur le commerce du livre, les librairies indépendantes témoignent déjà de plusieurs conséquences positives sur leurs activités : augmentation de commandes de collectivités, retour en librairie d'un nombre appréciable de clients qui s'étaient « égarés » sur Amazon, croissance de leur marge liée à la réduction des remises octroyées. ●

Bibliothèque publique de Gent Waalse ©



Bibliothèque publique de Gent Waalse ©



ARCHITECTURE ET BIBLIOTHÈQUE : UN NOUVEAU CONCEPT D'ESPACE PUBLIC ?

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Mardi 26 mars, un colloque organisé par la bibliothèque centrale de Bruxelles se tenait à la bibliothèque des Riches-Claires. Son thème : « L'architecture en mouvement, un nouveau concept d'espace public pour les bibliothèques ». Impossible de vous narrer en quelques lignes l'ensemble des éléments abordés lors de cette matinée riche en intervenants, tous plus captivants les uns que les autres. Épinglons, au risque d'être réducteur, ce qui nous a semblé le plus remarquable.

Cinq orateurs se sont succédé pour offrir un champ de vision le plus large possible sur les évolutions de l'architecture extérieure et intérieure des bibliothèques publiques : Luigi Failla, architecte, ingénieur et docteur en architecture de l'université Paris-Est et de l'université de Palerme ; Krist Biebauw, directeur de la bibliothèque De Krook à Gand ; Bénédicte Dochain, directrice de la bibliothèque centrale de la Province de Liège ; Pascale Valentin-Bemmerl, directrice des Bibliothèques-Médiathèques de Metz (France) ; et Bernard Ropa, architecte (Ropa & Associés Architectes, France).

La bibliothèque, aujourd'hui, ne peut se départir de son enveloppe extérieure et intérieure : le bâtiment qui l'abrite. Première vision de l'utilisateur, attraction ou répulsion le cas échéant, on ne peut éviter de prendre en compte les locaux dans l'analyse de l'attractivité d'une bibliothèque publique. La bibliothèque De Krook à Gand, complètement repensée, construite par RCR Architectes avec les architectes Coussée & Goris et terminée depuis deux ans, attire désormais plus de 7000 visiteurs par jour. Un rêve pour toutes les bibliothèques publiques, qui peinent à attirer une moyenne de 500 lecteurs.

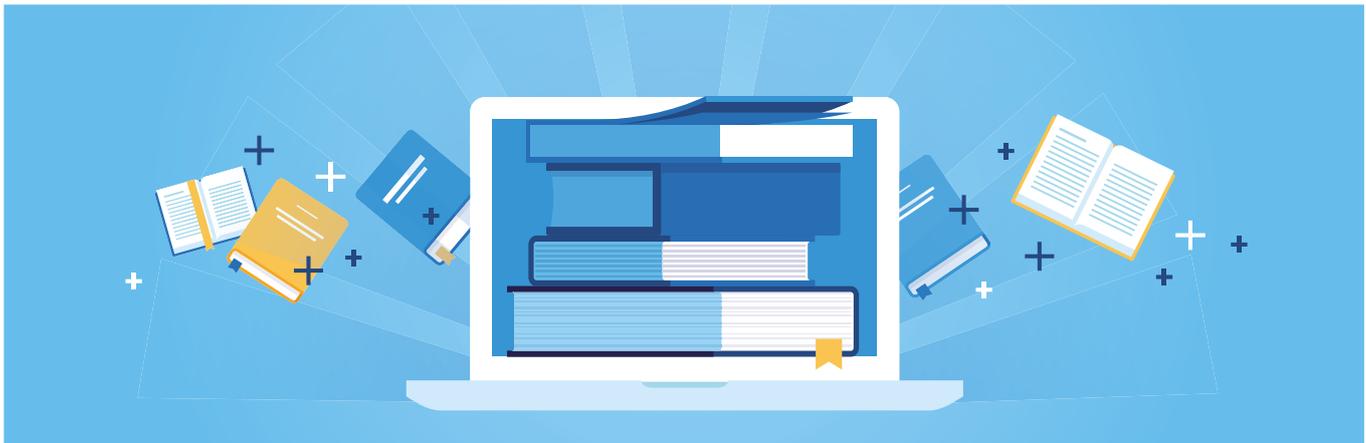
Gand, bien évidemment, est une ville importante en Flandres et la nouvelle bibliothèque croise un parcours touristique, mais ceci ne suffit pas à tout expliquer. Le directeur Krist Biebauw et son équipe ont réalisé un travail important qui mélange anticipation et participation. Un exemple : celui de la politique de lecture menée envers les ados. L'idée était de créer un espace de transit pour ce public particulier, entre les lieux destinés aux enfants et ceux affectés aux adultes. Les bibliothécaires ont tenté de cerner les besoins des ados en les sollicitant par une enquête. Un ado sur cinq a donné son avis. Ils ont participé à la création d'un lieu destiné à leur usage préférentiel.

Si faire contribuer est primordial, c'est loin d'être suffisant ; il est nécessaire également d'anticiper et, donc, de garder à l'esprit que les ados changent : ce qui est vrai aujourd'hui ne le sera plus forcément demain. À Gand, on estime à juste titre qu'un dialogue constant avec les usagers permet de mettre en place une anticipation des besoins et de répondre aux attentes avant même que celles-ci ne soient formulées. Le bibliothécaire anticipe, il prévient l'évolution et, quand celle-ci arrive, des politiques de lecture adaptées sont déjà mises en place. Le public possède un rôle actif

et la bibliothèque s'ajuste au fur et à mesure.

Quand on aborde l'architecture des bibliothèques publiques, on ne peut oublier que le bâtiment s'inscrit dans un paysage existant avec toute son histoire, et que, paradoxalement, il ne peut être figé dans une conception ancienne. La bibliothèque doit également s'inscrire dans un contexte de modernité, d'évolution et d'attrait. Le public doit avoir envie de s'y rendre, de s'y poser. Les usagers doivent s'y plaire. Et si s'inscrire dans le futur apparaît dans les filigranes de tout projet, ce dernier, une fois réalisé, appartient déjà au passé. Krist Biebauw parle, lui, plutôt de bibliothèque pertinente. Une bibliothèque qui s'adapte aux besoins et aux changements, une bibliothèque sur mesure. Et pourquoi pas un bâtiment flexible qui autorise des réorganisations constantes ?

À l'instar de cette bibliothèque gantoise, osons imaginer une bibliothèque connectée en permanence à tous les aspects de la ville, à toutes les préoccupations des habitants de la commune, qui interagit constamment avec les usagers, qui propose des zones calmes et d'autres plus animées... Un lieu où on peut simplement être... ●



INFORUM 2019 DE L'ABD SUR LES PRATIQUES COLLABORATIVES

PAR FLORENCE RICHTER

rédatrice en chef de *Lectures.Cultures*

Stronger together, c'est le titre de l'Inforum 2019 de l'Association belge de documentation, et le sous-titre : *Les pratiques collaboratives en ID* (ID = information-documentation, la version moderne de la bibliothéconomie, pour ceux qui ne sont pas du secteur). *Stronger together* ? On pourrait traduire par « L'union fait la force », la devise de la Belgique...

Cet Inforum 2019, quoiqu'intéressant, était peut-être moins passionnant que ceux des nombreuses années précédentes, car les intervenants ont été fort descriptifs (exposés sur le fonctionnement des outils présentés), et un peu moins critiques que d'habitude.

MANAGEMENT PARTICIPATIF CHEZ ACTIRIS

Le premier orateur, Dirk Vandendriesche (directeur d'Actiris Academy) parlait du « Bouleversement participatif chez Actiris » (organe pour la recherche d'emploi à Bruxelles). Il rappelle que, dans le management participatif, la bonne notoriété est essentielle et qu'elle se base à l'origine sur une disponibilité

adéquate de tous dans l'entreprise. Dans la société actuelle, axée sur la vitesse et la complexité, les gens comparent les services publics avec le privé (par exemple, Amazon...), et ils deviennent plus exigeants.

Dans le processus (qui a duré un an) pour faire évoluer le management, Actiris a bien sûr beaucoup consulté, s'est informé sur des transformations réussies (SPF Mobilité, Croix jaune et blanche, etc.), et s'est doté d'un « cadre » clair.

Les caractéristiques d'un bon management participatif sont : un périmètre clair pour chaque travailleur, entre autonomie et responsabilité ; le dialogue et la consultation des personnes directement au service des « clients » ; une position claire du manager ; un mandat clair du comité de direction et des dif-

férents niveaux de l'organisation ; des valeurs de l'entreprise bien décrites ; et des feedbacks (une information qui circule correctement).

Une « formation client » a été réalisée, via une grande séance de brainstorming, puis des groupes d'action ont été mis en place, afin de développer une culture de la participation. Les projets ont été bien accueillis, mais un paradoxe s'est développé dans la suite, car après la formation, certains managers dans les agences demeuraient trop directifs. On ne change pas en un jour. On a donc mis en place des projets pilotes de « sociocratie », d'autogestion. Finalement, le fonctionnement du nouveau management est basé sur trois niveaux de décision (stratégique – le quoi –, systémique – le liant du succès –, opérationnel – le comment), et

un tableau reprend clairement le type de management (directif, consentement, consultation) selon le niveau de hiérarchie (gouvernement, comité de gestion, direction générale, *top management*, *middle management*, terrain). Une ambassadrice du management participatif est membre du comité de direction et présente un état des lieux à chaque réunion.

Une charte des managers a été établie, prévoyant un soutien des managers, une formation (en collaboration avec des universités et des hautes écoles), des « events » réguliers, et un soutien des collaborateurs. Bref, il a fallu mettre en place un management participatif adapté à Actiris, car chaque institution doit créer un outil qui lui convient, il n'existe pas de recette miracle.

Le processus est continu. Par exemple, Actiris travaille à l'établissement d'un nouveau système de « liste de métiers » : en effet, le métier de « documentaliste » ne figure pas dans la liste actuelle !

LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE, LES COAUTEURS, ET LES CREATIVE COMMONS

Je résume l'intervention intéressante de Zorana Rossic (chercheuse au centre de recherches Information Droit et Société – CRIDS – à l'université de Namur), car elle expose les règles classiques du droit d'auteur et des droits voisins, pour les œuvres littéraires et artistiques ou industrielles, les programmes d'ordinateur, les bases de données, les marques, et les brevets. Elle rappelle la protection concernée ; les droits patrimoniaux et les droits moraux (divulgarion, paternité, respect d'intégrité de l'œuvre) ; les limites (abus, liberté d'expression, droit de la concurrence) et les exceptions (citations, copie privée, caricature, etc.) ; ou encore la durée de 70 ans du droit après décès de l'auteur. Z. Rossic analyse plus largement le cas des œuvres de collaboration (travail des coauteurs dans une concertation et avec une « inspiration commune »), et aussi la question des licences. À ce propos, elle rappelle les règles au cœur de l'*open source* des logiciels libres et les

licences *creative commons* : le copyleft (opposé au copyright) suppose que le titulaire des droits renonce à les exercer ; la liberté s'exerce sous conditions (tout utilisateur met lui-même à disposition son propre code, c'est « l'effet de contamination ») ; et les six licences des *creative commons* (du plus large, c.-à-d. domaine public, au plus restrictif, c.-à-d. attribution et pas d'utilisation commerciale ni de modification).

Dernier point important : les bibliothèques bénéficient, on le sait, d'une exception dans le cadre du droit d'auteur, via le prêt (la rémunération est gérée par la Fédération Wallonie-Bruxelles pour la Belgique francophone), mais il y a un problème actuellement, car le système ne s'applique pas (encore ?) au livre numérique.

OUTILS ET PRATIQUES COLLABORATIVES DANS LA VEILLE SUR INTERNET

Jérôme Bondu est directeur d'Inter-Ligere, une société d'expertise, de conseil et de formation dans le domaine d'Internet au sens large (veille économique, collecte et analyse des informations, e-réputation, gestion des connaissances, et gestion des réseaux humains). Selon le conférencier, le collaboratif est une nécessité dans tous les cas et le numérique bien utilisé peut faire des miracles dans la gestion d'une entreprise (du privé ou du public). Il affirme que le numérique constitue la cinquième grande révolution de l'information, après le langage articulé, l'écriture, l'imprimé, et l'électrification. Mais selon lui, Internet ne favorise pas le partage du savoir : il favorise le partage des données, ce qui n'est pas la même chose ; il y a de nombreux mécanismes et comportements à l'origine de la rétention de l'information et du savoir.

Quels sont les freins et pour quelles raisons ? Par exemple, le blocage : de réunions, d'analyses des besoins, de diffusion des informations et des connaissances. Pourquoi ? Souvent par crainte, ambition personnelle, ou rivalité.

Les solutions proposées par Inter-Ligere sont celles du débroussaillage classique des problèmes au sein d'une structure de travail : définir les besoins, étudier la situation existante, collecter plus d'infos via les réseaux internes et externes, analyser, intégrer les réseaux en question, restructurer pour optimiser le collaboratif.

J. Bondu présente enfin des structures hiérarchiques possibles, intégrant la veille et le travail collaboratif de manière efficace, et en décrit les avantages et inconvénients (poids ou non de la hiérarchie, visibilité plus ou moins bonne, proximité ou éloignement du terrain, centralisation ou éparpillement, etc.).

IMPALA, ELCURATOR, ET ACHATS CONJOINTS

Renke Saerens, employée à la bibliothèque biomédicale et coordinatrice d'Impala (université d'Anvers), a décrit concrètement comment fonctionne Impala, ce système de commande électronique belge. On ne reviendra pas sur le principe du prêt-interbibliothèques, bien connu dans le métier.

De même, le cyberdocumentaliste Samuel Piret a présenté une expérience intéressante dans l'utilisation de la plateforme de partages de contenus elCurator pour la bibliothèque FARES (Fonds des affections respiratoires asbl).

Et Astrid de Spiegelaere, responsable du secrétariat des collections contemporaines à la Bibliothèque royale Albert I^{er}, a exposé l'organisation d'acquisitions conjointes d'une base de données et d'autres achats au sein de notre bibliothèque du niveau fédéral.

Enfin Marc Borry, conseiller *knowledge management* à la Police fédérale, a exposé les fameux « dilemme du prisonnier » et « test de survie de la NASA », ou comment convaincre les individus de partager leurs connaissances dans une organisation. Le prisonnier a-t-il intérêt à coopérer avec la police ? Le cosmonaute a-t-il intérêt à partager ce qu'il possède ? Je vous laisse deviner la réponse ! ●

CONGRÈS ENCC 2019 : LA PROJECT FAIR À LISBONNE

PAR VIRGINIE CORDIER ET ÉDITH GRANDJEAN

Centre culturel de la Vénérie

Plus de 50 structures culturelles venues des quatre coins d'Europe se sont réunies début juin dans la capitale portugaise pour la « Project Fair » organisée par l'ENCC, le Réseau européen des centres culturels. Visite guidée en compagnie d'une initiée et de deux néophytes en quête de comprendre les rouages des projets européens.

Plus de 50 structures culturelles venues des quatre coins d'Europe se sont réunies début juin dans la capitale portugaise pour la « Project Fair » organisée par l'ENCC, le Réseau européen des centres culturels. Visite guidée en compagnie d'une initiée et de deux néophytes en quête de comprendre les rouages des projets européens. Le ton est d'emblée donné par le titre : *Europe is beautiful*. L'injonction n'empêche pas les esprits de se poser la question : l'Europe est-elle si belle ? La capitale portugaise charme, c'est indéniable, avec ses jacarandas en fleurs et l'omniprésence des musiciens dans les rues qui donnent l'illusion d'être samedi soir en début de semaine. Pourtant,

les participants de la Project Fair ont un programme bien chargé, construit de manière dynamique et interactive. Ces deux journées donnent non seulement une tribune à des porteurs de projets en recherche de partenaires, mais permettent aussi aux curieux de s'informer sur les différentes possibilités de financements au niveau européen. Un seul mot d'ordre : la rencontre. On s'inspire de nouvelles idées, on cherche de futurs partenaires, on discute difficultés et solutions, on visite des lieux inspirants et on s'informe auprès d'experts en la matière. « Par le passé, les éditions successives à Helsinki, Vienne et Zagreb ont été couronnées de succès, en atteste le nombre de projets nés de ces rencontres et cofi-

nancés par un programme européen. » C'est ce qu'explique Céline D'Ambrosio, chargée de projets pour l'ACC (Association des centres culturels), à Virginie Cordier et Édith Grandjean, représentantes de La Vénérie, centre culturel de Watermael-Boitsfort. En tandem, elles suivent le chemin ouvert il y a plus de 17 ans par leur collègue Michel Gelinne, en charge des projets européens. À la veille de son départ à la pension, il lègue un bel héritage et un sacré carnet d'adresses. Reste à trouver des pistes concrètes pour nourrir un projet d'action culturelle qui fasse sens pour le centre culturel de La Vénérie. Quarante-huit heures montre en main. En piste.



Museu de Oriente, Lisbonne ©

PROJETS INSPIRANTS AVEC LE PROGRAMME « EUROPE CREATIVE CULTURE »

D'entrée de jeu, les intentions de la Project Fair sont claires, avec en préambule un spectacle de danse, incluant personnes valides et personnes porteuses de handicaps. L'Union européenne a soutenu cette collaboration parmi d'autres, via son programme Europe créative Culture qui soutient des projets inclusifs et participatifs à hauteur de 455 millions d'euros entre 2014 et 2020. Plus de 70 organisations culturelles en Belgique font partie de l'aventure. La coopération transnationale est essentielle au sein d'Europe créative Culture. Cela implique la participation des publics, un axe incontournable. La volonté est d'inscrire les participants comme codécideurs au cœur du projet culturel. Cette politique européenne donne ainsi aux citoyens le pouvoir de prendre part à la vie culturelle et les invite à exprimer leurs idées, leurs besoins, leurs émotions.

Le projet SILO témoigne parfaitement de cette volonté de participation des publics. Il vise à rendre la littérature étrangère accessible à tous, et plus particulièrement à des groupes peu en contact avec les auteurs allochtones. Suivant les pays et les partenaires, différents groupes de citoyens sont impliqués (réfugiés, personnes hospitalisées, jeunes adultes, prisonniers, personnes âgées, etc.). Ce projet est mené par pas moins de huit partenaires européens. Durant les différents événements (nuit des courtes histoires, fête de la littérature, ateliers d'écriture, etc.), les participants sont invités à prendre part au processus en devenant alternativement écrivains, narrateurs ou encore journalistes... Les outils et procédés créatifs sont riches, multiples et adaptés aux différents publics. Ils invitent chacun à s'exprimer. Le projet va se clôturer tout prochainement par la publication d'un manuel rendant compte des meilleures pratiques pour encourager la participation en littérature. D'ores et déjà, il apparaît clairement qu'une des plus belles réussites a été la construction



L'ENCC rassemble plus de 5000 centres culturels dans 20 pays et vise, entre autres, à stimuler la coopération intersectorielle et le réseautage. Cette Project Fair a mis en œuvre ces objectifs. Plus d'une soixantaine de personnes issues de centres culturels, d'universités, de centres de recherche, du monde des arts de la scène ou circassiens, du théâtre ou de la danse ont pu ainsi se connecter. Les groupes de travail, les visites de terrain, les présentations de projets, les speed datings avec des experts ont permis à toutes et tous d'évaluer la faisabilité de leur projet ou d'affiner leur idée, mais surtout d'avoir des conseils concrets et une meilleure compréhension de la gestion d'un projet européen, plus particulièrement via les programmes Europe créative ou Erasmus+.

d'ateliers pour les jeunes par les jeunes. Nul besoin d'experts ou d'écrivains de renom pour encourager l'expression et la découverte de la littérature. Cette expérience rappelle aux acteurs culturels leur rôle, qui s'ancre davantage dans le soutien, la mise en place du cadre et du processus, que dans un copier-coller d'un modèle imposé et *ex cathedra*. Quoi de plus naturel pour les centres culturels qui inscrivent leurs actions au cœur des droits culturels ?

LA COOPÉRATION SOUS TOUTES SES FORMES

Deuxième axe immanquable prôné par l'Europe : la coopération entre partenaires européens. Si les projets soutenus s'inscrivent localement pour encourager l'expression de la parole et la participation de chacun, l'objectif du projet doit être impérativement porté par plusieurs partenaires de minimum trois pays différents. Par cette invitation à l'échange, l'Union européenne fait le pari de faire évoluer les pratiques et d'encourager l'innovation par la mise en réseau des acteurs.

À en croire les participants le jour du départ, cette foire aux projets, par la richesse des acteurs présents et des

échanges, a répondu aux attentes. Nombreux sont ceux qui repartent avec des bonnes pratiques, un paquet d'idées et tout autant de cartes de visite des quatre coins de l'Europe. Deux jours durant lesquels des experts ont aussi pu répondre très concrètement à des questions techniques de mécanisme de financement. Soyons honnêtes, le besoin de moyens nous fait parfois oublier la lourdeur administrative dont s'accompagne ce type de projet. À ce constat s'ajoute aussi un bémol : le manque de diversité socioculturelle des participants, qui nous renvoie à notre propre manque de diversité dans nos équipes et nos instances.

Qu'à cela ne tienne, on va y travailler, pour pouvoir clamer haut et fort sans scepticisme : « Europe is beautiful. » ●

INFOS :

- Réseau européen des centres culturels : www.encc.be
- Projet SILO (Socially Inclusive Literature Operations) : www.silops.eu/what/
- La Vénérie : www.lavenerie.be

CONGRÈS 2019 DE L'ABF : DÉPASSER LES FRONTIÈRES

PAR VÉRONIQUE HEURTEMATTE

responsable de la rubrique « Bibliothèques » à *Livres Hebdo*

Le congrès de l'Association des bibliothécaires de France, qui s'est déroulé du 6 au 8 juin à Paris, a exploré les différentes frontières, géographiques, sociales, culturelles, symboliques, auxquelles les bibliothèques sont confrontées aujourd'hui.

Le 65^e congrès de l'Association des bibliothécaires de France (ABF) a rassemblé un peu plus de 650 participants du 6 au 8 juin au Parc des expositions de Porte de Versailles, à Paris. Cette édition a ouvert de nombreuses perspectives, en se plaçant sous le thème des bibliothèques au-delà des frontières. « Quand nous avons choisi ce thème, la France était en plein dans la crise des migrants, a rappelé Xavier Galaup, président sortant de l'ABF lors de l'inauguration du congrès. La notion de troisième lieu a poussé les bibliothèques à explorer différents champs d'action, éducatif, social, culturel, voire économique. On peut être saisi de vertige quand on voit tout ce qu'on attend des bibliothèques aujourd'hui. Mais qu'elles soient ouvertes aux attentes des habitants est ce qui fait leur beauté. » Plus d'une trentaine de tables rondes, rencontres, débats, organisés en trois parcours – « La bibliothèque et ses frontières », « La bibliothèque et l'infini », « Les bibliothécaires en (re)définition » –, ont invité les congressistes à réfléchir à l'extension du champ d'action des bibliothèques dans la société d'aujourd'hui.

S'AFFRANCHIR DES FRONTIÈRES GÉOGRAPHIQUES

À cheval sur la France et la Belgique, le réseau médi@'pass, joue à saute-mou-

ton par-dessus les frontières géographiques. Élaboré à partir de 2015, il réunit les ressources de lecture publique de treize communes françaises du département du Nord et sept communes belges de la province du Hainaut, soit 33 675 habitants au total, dont 7 000 Belges. Deux facteurs principaux ont présidé à la naissance de ce partenariat transfrontalier. Les attentats qui frappent le journal satirique *Charlie Hebdo* en 2015 à Paris incitent les élus des petites communes de ce territoire à s'associer pour travailler sur la notion de citoyenneté, tandis que le gel des subventions attribuées par le conseil départemental du Nord à la lecture publique conduit les professionnels des bibliothèques à mutualiser leurs moyens. « La construction d'un réseau transfrontalier a été possible, car les élus avaient des problématiques communes, pour des populations à la sociologie similaire », a expliqué Christelle Duchemann, développeuse de territoire en charge du projet au sein de la médiathèque de Saint-Georges de l'Oyapok. Porté par la communauté de communes du Sud aversnois, côté français, et par Momignies, qui regroupe les sept communes côté belge, Médi@'pass propose un logo, un portail de ressources et un règlement communs, ainsi que la gratuité. Les bibliothèques françaises et celles de Belgique n'ayant pas le même logiciel, deux cartes de lecteurs coexistent cependant.

À des milliers de kilomètres de l'Avesnois, la médiathèque de Saint-Georges de l'Oyapok, commune de la Guyane française limitrophe du Brésil, a intégré la double culture : collections de livres en portugais, ateliers de conversation en français pour les mères brésiliennes, animations bilingues pour les enfants, et visites en bibliobus dans la ville brésilienne juste en face, sur l'autre rive du fleuve Oyapock qui marque la frontière entre les deux pays. « Il y a beaucoup de Brésiliens à Saint-Georges, a précisé Synthia Sully, jusqu'à peu directrice de la médiathèque municipale. Toute l'équipe de bibliothécaires est lusophone. La frontière n'est pas un obstacle. »

DES COLLECTIONS POUR ABOLIR LES FRONTIÈRES

Les livres peuvent abolir les frontières, comme l'a démontré Christine Loquet, chargée de mission promotion de la lecture en direction des publics empêchés ou éloignés du livre à l'agence régionale Livre et Lecture en Bretagne. La Bretagne a été la première région en France à mettre en place, à partir de 2014, des fonds de livres « Facile à lire ». Les ouvrages – romans, bandes dessinées, poésie –, sélectionnés pour leur facilité de lecture, sont regroupés et constituent un support aux actions de médiation en direction de publics

peu à l'aise avec la lecture et le monde des bibliothèques. L'Agence régionale du livre de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur (PACA) a, de son côté, entamé un travail autour de la promotion de la diversité culturelle, dans lequel les bibliothèques jouent un rôle majeur.

Une enquête menée en 2015 a cependant montré un déficit de collections de livres en langue étrangère dans les bibliothèques de la région. Parmi les obstacles identifiés, Ameline Habib, attachée d'information à l'Agence régionale du livre PACA, a cité les difficultés à sélectionner et traiter des livres dans des langues que les bibliothécaires ne connaissent pas, de même que la difficulté à identifier les fournisseurs.

Les ateliers d'écriture menés dans les Ardennes avec des participants maîtrisant mal le français, migrants ou personnes en situation d'illettrisme, par la bibliothèque départementale, deux bibliothèques publiques et trois centres communaux d'action sociale, ont donné lieu à un joli livre de recueil des textes produits et à une exposition. Associés à un fonds dédié, le livre et l'exposition sont prêtés sous forme de kit aux bibliothèques et autres lieux d'accueil du public qui en font la demande, afin de servir de support de médiation pour sensibiliser les élus et le public aux problématiques liées à l'illettrisme.

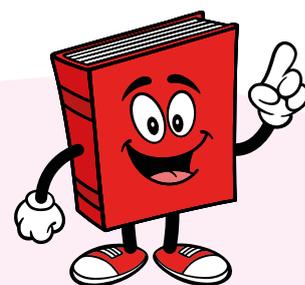
DES BIBLIOTHÈQUES SANS BIBLIOTHÉCAIRE

Ouvrir une bibliothèque aux usagers sans bibliothécaire constitue sans doute l'une des plus importantes transgressions, que de plus en plus d'établissements franchissent néanmoins. La bibliothèque municipale de Kongsberg, en Norvège, a sauté le pas en 2015 pour sa centrale et son annexe. Elle a installé Open+, dispositif déployé par la société Bibliotheca qui permet d'automatiser l'accès à la bibliothèque par un boîtier situé à l'entrée du bâtiment et de contrôler la lumière et le chauffage. Les opérations de prêts et retours de documents se font sur bornes informa-

tiques. Résultat, la bibliothèque ouvre désormais tous les jours de 7 h à 22 h, 105 heures par semaine, en mode automatisé sans personnel de 7 h à 10 h du matin, et le soir à partir de 19 h. Actuellement, 4000 usagers utilisent ce service, qui nécessite de s'inscrire et de signer une charte d'utilisation, soit 15 % de la population de cette commune de 27 000 habitants. « 19,5 % des prêts de la bibliothèque centrale se font pendant les horaires sans personnel, a détaillé Elisabeth Bergstrom, directrice de la bibliothèque de Kongsberg. Ça montre que cela répond à un réel besoin. »

En France, la médiathèque L'Odysée

à Lomme, près de Lille, est le seul établissement de lecture publique français à avoir adopté Open+. Le service fonctionne pour l'instant de manière très réduite pour des questions législatives, un établissement accueillant du public ne pouvant ouvrir en France sans la présence de personnel. Seul un petit sas à l'entrée de la bibliothèque est accessible sans bibliothécaire, mais alors que du personnel est présent dans les locaux. « Malgré ces contraintes, c'est un service qui répond à une attente des usagers et constitue un accès complémentaire à l'accueil classique », a estimé Emmanuelle Kalfa, directrice de L'Odysée jusqu'en mai dernier. ▶



Une bibliothèque de livres vivants

Pendant le congrès, une bibliothèque proposait d'emprunter des « livres vivants », pour battre en brèche un certain nombre de préjugés. Quatorze personnes – les livres vivants –, représentant des groupes qui sont fréquemment la cible de préjugés, étaient disponibles « au prêt » pour une durée de 15 minutes de conversation. Les congressistes ont pu ainsi « emprunter », entre autres, un ancien détenu auxiliaire de bibliothèque, une bibliothécaire en situation de handicap moteur. « C'est la première fois que je me fais feuilleter, a déclaré avec malice Yves Gimbert, militant à l'association SOS homophobie, rencontré à l'issue de la séance. Je trouve l'idée intéressante et originale, car c'est l'occasion de rappeler nos messages. SOS homophobie anime régulièrement des débats en bibliothèque. Les bibliothèques sont des leviers sociaux et éducatifs extraordinaires auxquels les associations peuvent apporter leur expertise et leurs ressources. » Ophélie Joh, artiste et militante LGBTQI, était elle aussi « livre vivant » pour la première fois. « C'est une expérience particulière, car l'échange est frontal, a confié la jeune artiste. Mais ça s'est bien passé. J'ai eu des questions très intéressantes, notamment sur les formulaires d'inscription en bibliothèque, qui ne sont pas inclusifs, car ils ne donnent le choix qu'entre les termes Monsieur ou Madame. » Les 14 livres vivants ont totalisé 112 prêts en deux heures.

LES BIBLIOTHÈQUES SONT DES LIEUX DE PREMIER PLAN POUR L'INCLUSION NUMÉRIQUE

Élue présidente de l'Association des bibliothécaires de France (ABF) en janvier dernier, Alice Bernard, chargée du numérique à la médiathèque de Saint-Avertin, commune de 15 000 habitants limitrophe de Tours, a fait de l'inclusion sous toutes ses formes – numérique, sociale – l'axe fort de son mandat. Un sujet abordé pendant le congrès, notamment lors de la rencontre des membres du bureau national de l'ABF avec le ministre de la Culture, Franck Riester.

Comment se sont passés les échanges avec le ministre de la Culture, Franck Riester ?

Alice Bernard : Nous avons pu avoir un véritable échange avec le ministre. Nous l'avons senti concerné par les bibliothèques, bien au courant des dossiers et désireux de nous associer à la réflexion sur les grands dossiers d'actualité, comme la transposition dans la loi française de la directive européenne sur le droit d'auteur.

Que pensez-vous de la position du ministère sur ce sujet ?

Alice Bernard : Concernant le droit d'auteur, l'ABF et le ministère n'ont pas le même point de vue. Je pense que la notion de domaine public, par exemple, mal connu des utilisateurs, devrait être mieux valorisée. Après l'incendie de Notre-Dame de Paris, les ventes du livre de Victor Hugo ont explosé. Or, cet ouvrage est dans le domaine public. Pourquoi ne pas avoir mieux communiqué sur le fait qu'il est disponible gratuitement ?

Quelles sont les priorités de votre mandat de présidente de l'ABF ?

La citoyenneté et l'inclusion, qu'elle soit sociale ou numérique, constituent les axes forts de mon mandat. Il est important de réaffirmer que les bibliothèques sont des lieux de débat où toutes les personnes et toutes les opinions peuvent cohabiter paisiblement.

Le ministère de la Culture et l'Agence du numérique viennent de créer un groupe de travail national sur l'inclusion numérique en bibliothèque, qui rejoint vos préoccupations. Quels sont les enjeux autour de cette mission ?

Ce groupe de travail consacré spécifiquement à l'inclusion numérique dans les bibliothèques montre que celles-ci sont maintenant considérées comme des lieux de premier plan dans ce domaine. Trois réunions sont prévues et donneront lieu à une feuille de route des actions à mettre en place à partir de 2020. C'est l'occasion de faire savoir largement tout ce que les bibliothèques font déjà et de donner un cadre qui permettra notamment de savoir quelles sont les limites de l'intervention des bibliothécaires dans cette mission. Cela rejoint la réflexion actuellement en cours au niveau national sur l'évolution des métiers. Tous les bibliothécaires ne sont pas aujourd'hui en mesure de faire de la médiation numérique. Il faut accompagner cette nouvelle mission par de la formation.

Où en est la charte Bib'lib de l'ABF, qui valorise les bibliothèques qui mettent en place des initiatives favorisant l'accès libre à l'information ?

Alice Bernard : La charte Bib'lib a été intégrée dans notre commission « advocacy », car elle est liée aux valeurs que porte l'ABF. Nous avons assoupli le dispositif, dont les bibliothèques peuvent se saisir de différentes manières, avec différents degrés d'engagement. Elles peuvent juste adhérer à la charte ou entrer dans le processus de labellisation qui compte trois niveaux.



Congrès 2019 de l'ABF.

VOYAGE DE L'APBFB À BERLIN

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Toutes les photos : © I. Decuyper

Quatrième voyage organisé par l'APBFB, avec quatre jours de visites professionnelles à Berlin du 16 au 19 mai 2019. Et la découverte de quatre institutions pour la trentaine de professionnels inscrits. Une programmation quelque peu bousculée suite à une grève imprévue des contrôleurs aériens. Après une traversée de l'Allemagne en train et une arrivée en soirée à Berlin, le groupe des 33 a enfin pu commencer son marathon de visites d'institutions.

LA BIBLIOTHÈQUE JEUNESSE KIJUBI ET SON LEARNING CENTER (SECTION JEUNESSE DE L'AMERIKA- GEDENKBIBLIOTHEK) À KREUZBERG

Benjamin Scheffler, le directeur de la bibliothèque, accueille le groupe pour une visite guidée de KiJuBi, la plus

grande bibliothèque pour enfants en Allemagne. Celle-ci est située au rez-de-chaussée du bâtiment, qui comprend aussi, dans son prolongement, le *learning center*, lieu d'étude et d'utilisation du matériel informatique. La troisième entité est la section adulte au premier étage. Chaque entité est autonome et bénéficie de son propre système de classification. La section jeunesse est



Ours de Berlin

organisée en carré. Multimédia, ludothèque, bédéthèque et ouvrages pédagogiques jouxtent les ouvrages de fiction et les documentaires. Tout se trouve donc dans un seul et même lieu. Plusieurs membres du groupe sont attirés par les étagères de jeux, qui sont reliés comme des paquets cadeaux en vue des prêts.

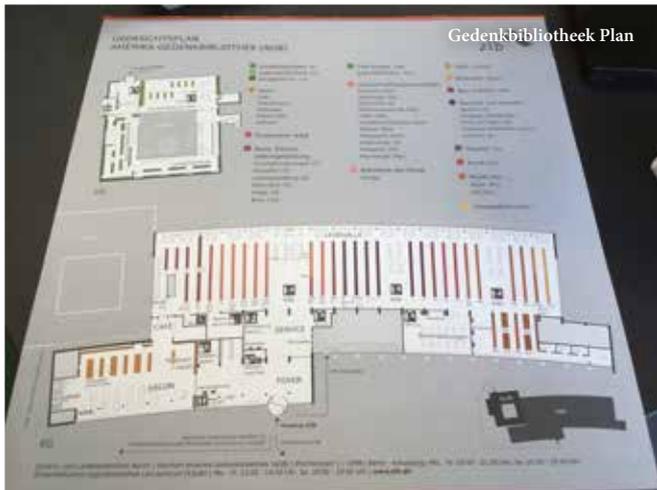
L'AMERIKA-GEDENKBIBLIOTHEK (SECTION ADULTE)¹

Xavier, un collègue francophone, prend le relais pour la visite du premier étage qui comprend les rayonnages réservés aux adultes. Outre un espace petite restauration, la bibliothèque laisse découvrir de nombreux rayonnages multimédias, un espace presse spacieux et une... artothèque. Elle comporte aussi une « chambre à thème », où le visiteur découvre le repas sous toutes ses formes. La plupart des documents sont entreposés dans des magasins que nous aurons le plaisir de découvrir, et un entrepôt hors de Berlin où un million de documents sont stockés. Les magasins disposent d'un nouveau système de rangement².

Le lieu accueille de nombreuses animations : yoga, gym, danse...



Bibliothèque Kijubi pour enfants



Gedenkbibliothek Plan



Gedenkbibliothek, Chambre à thème

- Entre 320 et 350 personnes travaillent dans le bâtiment, qui ouvre aussi le samedi et le dimanche de 11 à 17 h.

Entre les deux visites, une rencontre avec l'association allemande des bibliothèques³, et en particulier avec Hella Klauser, qui brosse un véritable panorama des associations existant en Allemagne.

Il s'agit d'une association de bibliothèques, et non de bibliothécaires, qui a déjà 70 ans et compte ± 2 100 membres (institutions) avec 3 000 bibliothèques, incluant tous les types de bibliothèques. Hella Klauser évoque la structure, l'organisation, les objectifs et les projets poursuivis. Une lettre d'info est envoyée régulièrement aux 3 839 membres.

LA STAATSBIBLIOTHEK (HAUS POSTDAMER STRASSE)⁴

La plus grande bibliothèque scientifique universelle en Allemagne, la Staatsbibliothek zu Berlin – Preußischer Kulturbesitz, frappe par son architecture, une immense entrée avec grand escalier et une présentation des étages en mezzanine que nous découvrons guidés par Silke Sewing.

Il s'agit d'un centre de documentation nationale et internationale. Ses plus de 11 millions de volumes comprennent plus de 350 années d'imprimés existants, ainsi que 2,2 millions d'imprimés supplémentaires et d'autres matériaux souvent uniques dans les collections spéciales⁵, plus de 10 millions de microformes et au moins 12

millions d'images dans les archives d'images. Un nombre croissant de bases de données et d'autres ressources électroniques viennent compléter les collections. La qualité des collections et la diversité des services caractérisent la réputation particulière de la bibliothèque dans le monde entier.

La Staatsbibliothek zu Berlin (SBB-PK) appartient à la Fondation du patrimoine culturel prussien (SPK), soutenue par tous les États fédéraux et le gouvernement fédéral. Les collections historiques de la bibliothèque sont étroitement liées aux collections d'autres institutions du SPK, couvrent tous les domaines d'expertise et sont continuellement complétées. Outre l'acquisition continue et la préservation de la littérature de tous les temps, de tous les pays, de toutes les langues et sous quelque forme que ce soit, leur développement et leur utilisation constituent la tâche essentielle de la bibliothèque.

LA BIBLIOTHÈQUE PHILIPP SCHAEFFER⁶

Changement de quartier : Mitte... 383 457 habitants, avec la bibliothèque Philipp Schaeffer⁷ qui compte 52 000 détenteurs actifs de carte de bibliothèque, dont 16 060 enfants et jeunes adultes et 34 560 adultes.

La bibliothèque ouvre 52 heures par semaine, avec 30 membres du personnel qui y travaillent. Elle s'étend sur trois cours et trois étages, avec 2 200 mètres carrés d'auditorium et un jardin de lec-



Staatsbibliothek, Intérieur avec mezzanine



Bibliothèque Philip Schaeffer, Espace enfants

ture au rez-de-chaussée où il fait bon passer un moment pour lire.

Après avoir bénéficié d'une explication sur l'organisation des bibliothèques, le groupe profite à nouveau d'une visite guidée, par Jacqueline Banford qui montrera une fois de plus la volonté d'une présentation multimédia⁸, et même une belle mise en évidence des livres lus ou « audiobooks », présentés sur support CD.

La grande bibliothèque pour enfants située au sous-sol exerce un attrait particulier. Elle est un paradis pour les enfants, avec son architecture inhabituelle et son mélange de générosité, ses nombreuses niches de retraite et ses possibilités de lecture à voix haute. Ici, le désir de lire est suscité par de nombreux événements et le savoir-faire nécessaire pour gérer les différents médias est transmis. 540 événements par an sont organisés, principalement à destination des enfants.

LA BIBLIOTHÈQUE PABLO NERUDA

Autre quartier... dans l'arrondissement de Friedrichshain-Kreuzberg, né en 2001⁹ de la fusion de deux arrondissements : Friedrichshain (Berlin-Est) et Kreuzberg (Berlin-Ouest), qui compte 289 000 habitants, dont 41 % d'origine étrangère. La moyenne d'âge y est de 38 ans, il s'agit donc de l'arrondisse-

ment avec la population la plus jeune de Berlin.

Béatrice Monvoisin, notre guide, est francophone et ravie de nous offrir une visite très détaillée des lieux.

La bibliothèque Pablo Neruda bénéficie d'un emplacement centralisé avec une excellente accessibilité par les transports en commun. Elle ouvre 48 h par semaine, compte 260 000 utilisateurs, réalise 787 000 prêts par an et dispose d'une collection de 116 000 médias.

Sa façade en bois lui garantit une visibilité et un contraste avec les immeubles de la Frankfurter Allee. Le bâtiment est situé entre un jardin d'enfants, un lycée avec spécialisation musique (d'où la présence d'un piano dans une pièce insonorisée) et des espaces verts.

Le foyer, lui, est le seul lieu où l'architecte a ouvert la structure des étages.

Décoration et couleurs sobres pour l'intérieur : ce sont les livres et les utilisateurs qui rendent la bibliothèque colorée !

Une particularité : l'atelier de travail. Précédemment café et presse, une salle polyvalente, ouverte depuis février 2019, est devenue atelier ouvert ou FabLab, et propose un équipement difficilement accessible aux particuliers (imprimantes 3D, lunettes de réalité virtuelle...). Elle sert aussi pour les travaux de groupe, pour les étudiants et associations, sur réservation, et est devenue un lieu de visite d'écoles et de jardins d'enfants, avec des ateliers de

programmation (robots), de montage de films d'animation, de construction de fusées... Elle accueille les événements du quartier.

La bibliothèque comporte trois étages. Le premier est réservé à l'espace enfants, avec un espace pour les tout-petits, les « non-books » et une collection « pour les parents » (pédagogie, médecine) suite au baby-boom de Friedrichshain. Il compte aussi deux salles pour les événements (heure du conte et projets d'éducation). Au deuxième se trouvent les œuvres de fiction et la section arts. Le troisième étage accueille les livres spécialisés et une salle d'ordinateur. Les couloirs de chaque étage offrent un nombre d'étagères devant lesquelles le visiteur se plaît à s'arrêter.

Le catalogue des bibliothèques de Berlin est disponible en ligne : www.voebb.de, avec une bibliothèque accessible 24 h sur 24 et 7 jours sur 7 grâce au prêt en ligne¹⁰.

Merci à nos guides et hôtes : Benjamin Scheffler, Maria Graf et Xavier, son collègue francophone, Silke Sewing, Jacqueline Banford, Hella Klauser et Béatrice Monvoisin. ●

Notes

- 1/ Cette bibliothèque publique est un cadeau des États-Unis pour les Berlinoises de l'Ouest après le blocus de la ville en 1948. Construite par des architectes américains et allemands, elle ouvre le 20 septembre 1954. À ce moment, elle est la plus grande bibliothèque publique d'Europe. Le 1^{er} octobre 1995, dans le cadre de la réunification allemande, elle intègre, avec la Berliner Stadtbibliothek (Berlin-Est), la nouvelle bibliothèque nommée Zentral- und Landesbibliothek.
- 2/ NC/108 (qui correspond au format standard), plutôt que par lettre comme « L » pour « Littérature ».
- 3/ <https://www.vdb-online.org/verein/info-fr.php>
- 4/ <https://staatsbibliothek-berlin.de/die-staatsbibliothek/die-gebäude/potsdamer-strasse/>
- 5/ Manuscrits occidentaux et orientaux, autographes musicaux, autographes et legs, cartes, journaux historiques.
- 6/ <https://www.berlin.de/stadtbibliothek-mitte/bibliotheken/bezirkszentralbibliothek-philipp-schaeffer/>
- 7/ 248 000 visiteurs par an ; 21 000 visiteurs par mois ; 800 visiteurs par jour.
- 8/ 120 000 médias dans la bibliothèque.
- 9/ La bibliothèque devient la BZB (Bezirkszentralbibliothek). En 2005, avec la fermeture de deux bibliothèques de quartier, le BZB devient la seule bibliothèque de Friedrichshain. Actuellement, il y a donc une seule bibliothèque à Friedrichshain + trois bibliothèques publiques à Kreuzberg + une bibliothèque d'école à Kreuzberg.
- 10/ VOEBB24 est un service des bibliothèques berlinoises. La carte de prêt permet d'emprunter et de télécharger des documents numériques, tels que des livres électroniques, des papiers numériques, des fichiers audio et vidéo via le site : www.voebb24.de.

BERTRIX, LE PASSEUR DE CULTURE

PAR HUGUES DORZÉE

journaliste

Toutes les photos : © Centre culturel de Bertrix

Depuis 2014, le centre culturel de Bertrix occupe un large espace entièrement neuf (salles, forums, galerie d'exposition...) qui lui permet d'effectuer un impressionnant travail de diffusion, d'animation et d'éducation permanente. Dans cette commune de 8 670 habitants, la culture se vit au quotidien, entre désir de qualité, participation citoyenne et découvertes artistiques.

« **A**nimer la cité et transmettre ». Place des Trois Fers, c'est bien plus qu'un simple slogan : depuis mai 2014, confortablement installée dans un bâtiment flambant neuf, fonctionnel et polyvalent, la petite équipe du centre culturel de Bertrix (6,75 équivalents temps plein) mène un impressionnant travail de diffusion, d'animation, de citoyenneté, de transmission et d'éducation permanente. « Ce nouvel espace, c'est un formidable lieu de vie et de travail ! » s'enthousiasme son directeur, Alain Thomas.

Depuis cinq ans, cette commune rurale de 8 670 habitants implantée dans l'arrondissement de Neufchâteau (province du Luxembourg) dispose en effet d'une infrastructure culturelle construite entièrement sur fonds propres (± 5 millions d'euros), au cœur de la localité, avec le soutien de toutes les forces vives : « Nous étions à l'étroit, sans espaces suffisants et adaptés, poursuit Alain Thomas. La Fédération Wallonie-Bruxelles étant désargentée, nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes pour concevoir et financer ce lieu. »

Grâce à des élus volontaristes et en étroite concertation avec l'ensemble du tissu associatif très dense – Bertrix compte pas moins de 60 associations sur son territoire¹ –, un projet collectif a vu le jour. « Nous avons visité une trentaine de centres culturels et de théâtres en Wallonie et à Bruxelles.



Atelier musique à l'extérieur

Nous avons rencontré des gestionnaires, des techniciens, et discuté des forces et des faiblesses de leurs bâtiments. Ensuite, avec les architectes, les bailleurs de fonds, les futurs occupants, nous avons réfléchi ensemble à nos besoins et nos priorités autour de trois grands critères. Un : l'accessibilité. On voulait un lieu facile d'accès pour les personnes à mobilité réduite, un maximum d'espaces de rangement, un agencement permettant une circulation simple et rapide des gens et du matériel, des ascenseurs... Deux : la polyvalence. Un centre culturel, ça vit, ça bouge, il nous fallait des salles modulables, des possibilités de réorganiser les espaces en fonction de nos activités. Trois : l'économie de moyens. On a réfléchi à l'isolation, l'acoustique, l'accès direct à la scène par l'arrière... Et après

cinq ans de vie entre les murs, on voit très peu d'erreurs de conception », se félicite le directeur.

Implanté au centre de Bertrix, à proximité de l'office du tourisme, de la maison de l'emploi et des commerces, cette nouvelle maison de la culture accueille désormais des bureaux, deux forums, plusieurs salles destinées à accueillir différents types de publics (formations, ateliers créatifs, projets citoyens...), une grande galerie d'exposition et une salle de spectacle de 338 places entièrement équipée qui peut être réduite à une jauge de 170 places selon les besoins, avec un large plateau doté d'une ouverture de 12 mètres, un accès de plain-pied vers la rue, une régie moderne, des perches robotisées... Et, au deuxième étage, la bibliothèque publique installée sur un plateau de 500 m² avec, ici aussi, un aménagement grand luxe (larges rayonnages, espace numérique, coins animations...).

« L'ensemble forme un tout cohérent, se réjouit Alain Thomas. Le bâtiment est central. Il s'intègre bien dans l'espace public et jouxte le hall polyvalent voisin. Ce qui nous permet, par exemple, d'organiser le salon de la petite enfance et de bénéficier d'une large surface pour accueillir près de 60 exposants. » Fondé en 1962 et après avoir occupé plusieurs locaux, dont un ancien cinéma appartenant à la paroisse, le centre culturel rayonne désormais : « À l'époque, la culture était très présente dans les centres urbains, mais très peu



Réunion de chantier pour les travaux dans la salle

dans les zones rurales. Les fondateurs avaient mené un combat acharné pour défendre le parc Pierlot menacé par un projet immobilier. Ils ont alors lancé une association de fait, mis sur pied une première saison, et posé les bases d'une longue histoire. »

GÉNÉRALISTE ET DE QUALITÉ

Au fil du temps, Bertrix a grandi, pour devenir aujourd'hui un centre culturel reconnu en catégorie 1+, et enchaîne sa 58^e saison de manière très positive. En 2018, il a accueilli 7 700 spectateurs lors de la diffusion de spectacles (théâtre et concerts confondus). En dix ans, ce chiffre de fréquentation a doublé (3 830 spectateurs en 2009). « L'an dernier, on a enregistré 24 % de recettes propres, alors que la moyenne dans le secteur est de 12 % », précise son directeur. Et Bertrix est devenu, au fil du temps, le troisième plus gros diffuseur des Tournées Art et Vie, derrière Huy et Ath.

Mais, au-delà de ces chiffres, il y a un travail de fond mené par les programmeurs, animateurs, régisseurs... Une équipe réduite (6,75 EPT) au regard du cadre généralement en vigueur dans les centres culturels de catégorie 1+ (12 EPT en moyenne), mais qui parvient à faire vivre non pas « la » culture, mais « les » cultures. « Nous sommes un centre culturel généraliste, avec la volonté de proposer une culture de qualité, en visant l'exigence à différents étages. Quand on met sur pied une exposition d'art contemporain, un stage d'éveil musical pour les enfants ou une saison complète de théâtre, on est portés par la même envie : éviter la facilité, inviter le public à sortir des sentiers battus, créer des passerelles, sortir de nos murs. »

DES CAUSERIES CITOYENNES

Dans cette commune rurale qui dispose de nombreux atouts socioéconomiques (des PME, l'intercommunale des soins de santé Vivalia, l'hôpital La Clairière,

les Ateliers du Saupont...), touristiques (campings, gîtes...) et environnementaux, le centre culturel travaille en étroite collaboration avec les services communaux, le milieu associatif, les clubs sportifs, les écoles, etc. : « Au-delà de notre saison et des arts de la scène, on enchaîne les conférences, les formations, les ateliers créatifs, les causeries citoyennes, les excursions... », insiste Alain Thomas.

Ici, c'est un groupe d'habitants qui décide de créer un ciné-club avec une programmation originale.

Là-bas, c'est L'échappée, un projet collectif mené avec les communautés issues de l'immigration (Africains, Turcs, etc.), en partenariat avec les associations et l'ancien centre Croix-Rouge d'Herbeumont fermé en 2017, autour de la multiculturalité, de la cuisine du monde, de la musique, etc.

Plus loin, c'est un atelier théâtre mené conjointement avec les écoles primaires des trois réseaux (libre, spécial et officiel) ou un projet de Web TV avec des adolescents. ▶



Réalisation de la fresque tricot



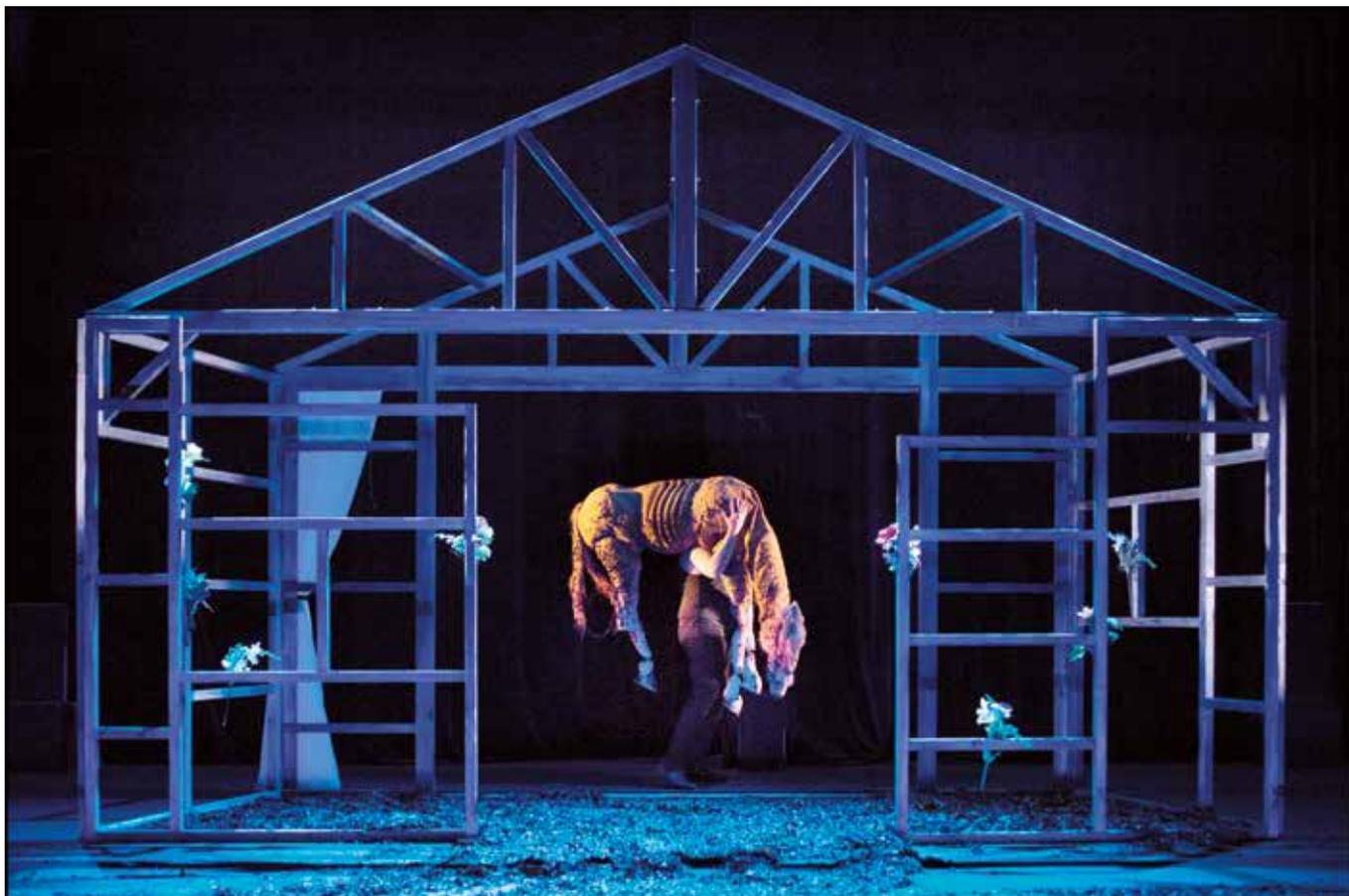
Atelier Aquarelle

► « On part de l'actualité, de la réalité locale, des envies d'agir des citoyens, explique le directeur. Après les élections du 26 mai, par exemple, nous avons tous été frappés par le résultat des élections en Flandre. Cette montée de l'extrême droite, c'est un électrochoc. Mais pas question d'enfermer nos amis flamands dans l'image d'une région raciste et excluante. Il y a beaucoup de touristes ou de résidents flamands dans le coin. On a discuté, échangé et, en octobre 2020, pendant une semaine, nous allons mettre sur pied un projet ouvert et positif. »

Le centre culturel joue les interfaces entre les artistes et les artisans, participe à la création d'une mon-

naie alternative locale (l'Ardoise), propose des cycles de conférences, suscite la réflexion autour des enjeux climatiques, etc. : « Prochainement, nous allons travailler sur la mobilité, poursuit Alain Thomas. Bertrix n'est pas Bruxelles, mais aux heures de pointe, il faut voir le trafic ! On fait 60 mètres en prenant sa voiture, il y a peu ou pas de covoiturage, la mobilité douce est trop peu développée... On va partir de la réalité, des bouchons à 8 h 15 du matin lors de la rentrée en classe, des stationnements anarchiques, de nos comportements en tant qu'usagers, pour essayer de construire des propositions collectives. »

Rue des Trois Fers, l'ouverture est sans cesse de mise. Pour accueillir les clubs qui vont présenter les résultats provinciaux, encourager le groupe Bertrix Zéro Déchet, être partenaire du Mérite sportif ou de la remise des Godefroid mettant en valeur des personnes, des entreprises et des associations, mener des projets de prévention contre la violence, soutenir le club de scrabble, les activités de seniors ou les « causeries » citoyennes, mettre sur pied un cycle de conférences sur des sujets riches et variés (les abeilles, le plastique, le marché des armes...). « Nous sommes là pour créer des vocations, dit-on au centre culturel. Proposer des activités, mais aussi en susciter. »

Spectacle *Herbe de l'oubli*

UN MENU « 13 SERVICES »

En parallèle à cette large dimension animation et éducation permanente, il y a évidemment le travail de diffusion. Avec une saison (théâtre, musique et danse) pensée et construite, ici aussi, autour d'une même philosophie : « On cherche à la fois à démocratiser la culture, la rendre accessible et compréhensible, et à amener de l'excellence, de l'originalité, de la surprise », résume Alain Thomas. Je dis toujours, une saison, c'est comme un menu 13 services. On trouvera évidemment du steak frites, mais aussi des huitres, des plats plus osés, moins convenus, avec des ingrédients nouveaux. Et chacun peut choisir, picorer, découvrir. »

Et la formule marche : le taux d'occupation moyen de la salle de 330 places est de 270 spectateurs : « Pour un concert de jazz relativement pointu, on fait 110 entrées. Le tango, c'est salle comble. Le spectacle *Nos femmes*

d'Alain Leempoel, c'est complet pour deux soirs. On sait que si on programmerait du stand-up, on pourrait remplir sans souci. Mais il faut aussi se fixer des objectifs, alterner les genres, ne pas choisir la facilité. »

À Bertrix, on est également attentif à l'accessibilité et à l'inclusion : « Nous sommes un service public, nous servons aussi à redistribuer l'impôt via la culture. Nous veillons donc à adapter nos tarifs. »

Le centre culturel travaille avec l'ASBL Article 27, organise des séances l'après-midi pour les seniors qui ne veulent pas sortir le soir ou les résidents du centre psychiatrique voisin, propose des abonnements à des prix accessibles... « Quand on fait venir l'Orchestre de chambre de Wallonie ou *Le Journal d'Anne Franck*, une production qui coûte 6500 euros, il faut assurer derrière », insiste le directeur.

C'est là toute la force de Bertrix : être à la fois un lieu de vie, de transmis-

sion et de diffusion. En équilibre entre différents publics, en étant acteur de la société, porteur d'innovations, à la croisée des chemins d'une commune rurale qui aime la culture, la défend, la partage et la vit au quotidien. Sur scène, entre les livres, sur les chevalets, au cœur des débats... « On est aussi là pour créer du lien, un mot parfois un peu galvaudé, mais qui, par les temps qui courent, affirme Alain Thomas, est tellement précieux. » ●

INFOS :

Centre culturel de Bertrix :
www.cbertrix.be
 et cc.bertrix@belgacom.net

Note

1/ Bertrix est divisée en cinq sections (Auby-sur-Semois, Bertrix, Cugnon, Jehonville et Orgeo). Onze villages sont rattachés à la commune (Acremont, Assenois, Biourge, Blanche-Oreille, Glaumont, La Géripont, La Girgaine, Morte-han, Nevrumont, Rossart et Sart).



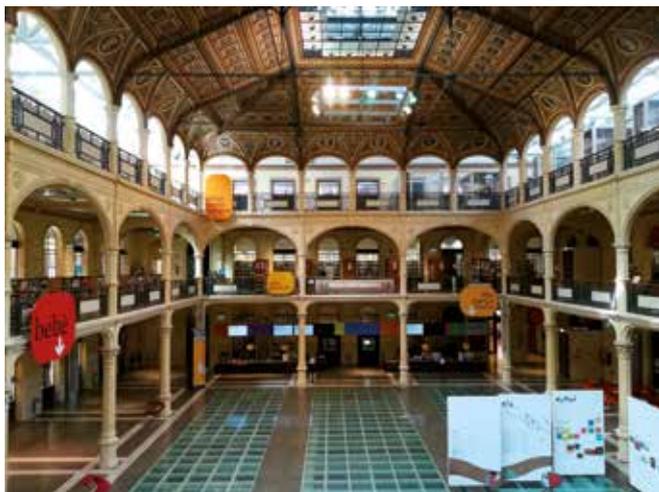
Bibliothèque de l'Archiginnasio

BOLOGNE, CITÉ ACTIVISTE CULTURELLE

PAR CATHERINE CALICO
journaliste

Toutes les photos : © C. Calico

De tradition engagée, Bologne est reconnue pour son activisme politique, citoyen et intellectuel. C'est par ailleurs dans cette ville prospère et douce à vivre du nord de l'Italie que fut créée en 1088 la première université européenne. Dans ce sillon, des lieux culturels comme la bibliothèque Salaborsa ou la Cineteca ont un rôle de premier plan dans la vie urbaine.



Bibliothèque Salaborsa



Salaborsa - Coin Ados

LA VIBRANTE SALABORSA

Plantée sur la fameuse Piazza Maggiore, la Salaborsa, au-delà de son rôle de bibliothèque publique centrale, est un lieu de détente et de lien social de référence dans le quotidien des Bolognais. En ce lundi à la pause de midi, ses marches ensoleillées sont investies par des flâneurs, touristes ou locaux, et des habitués qui attendent son ouverture (à 14 h 30 le lundi).

Déployé au sein du Palazzo d'Accursio, bâtiment de l'ancienne Bourse et siège antique et historique du gouvernement de la ville, le lieu a connu différentes affectations au cours des siècles. Il fut ensuite fermé dans les années 1980 jusqu'en 2001, année où Bologne a revêtu le titre de capitale européenne de la culture. La municipalité a alors décidé d'y présenter de grandes expositions, à partir de collections de musées et de bibliothèques. « À l'époque, on n'avait ici aucune idée de ce que pouvait être une bibliothèque moderne, se souvient Liu Palmieri, chargée de communication. On connaissait surtout les bibliothèques universitaires et classiques. Puis s'est mise en place l'idée d'une sorte de laboratoire axé sur le plaisir et les loisirs, ouvert 6 jours sur 7 jusqu'à 19 ou 20 h. Une idée révolutionnaire en Italie ! » Le lieu est ouvert à tous et la carte d'accès – aux divers supports : livres, presse quotidienne, ebooks...

ainsi qu'aux ateliers et autres activités – est gratuite, pour toute personne qui réside à Bologne depuis trois ans au minimum. Récemment, la restauration de Salaborsa et les fouilles archéologiques effectuées ont en outre révélé des traces d'édifices publics et religieux, désormais visibles par le public depuis une passerelle. Parmi ces vestiges, l'impressionnant périmètre des murs de la Renaissance, les fondations de la basilique romaine, le mur de la tour médiévale et la vasque en forme d'étoile située au centre du jardin.

Aujourd'hui, l'espace, à l'origine partagé par Salaborsa et d'autres associations, s'étend de plus en plus aux activités de la bibliothèque, y inclus le bookshop et la cafétéria, au rez-de-chaussée. L'espace central est dédié aux 0-3 ans et chaque étage du bâtiment répond aux diverses missions de Salaborsa. La zone vouée aux tout-petits reste la plus importante. « Au départ, on n'arrivait pas à répondre à l'affluence des familles avec enfants en bas âge, nombreuses à Bologne. On a donc repensé l'espace en fonction de la demande. Le projet a été arrêté après consultation de professionnels pédagogiques, médicaux et des parents lors de multiples réunions », relate Liu Palmieri. Un espace maman-bébé a également été conçu : prénatal (ouvrages d'informations, conférences sur le sujet, etc.) et post-accouchement, avec du matériel adapté à disposition

(coussins d'allaitement, chauffe-biberons, etc.).

Un coin boutique y propose par ailleurs différents produits comme des petits sacs en toile, sortes d'objets de transition entre la bibliothèque et la maison, proposés au jeune public. « Il y a deux ans, un volet merchandising a été développé en vue d'avoir des contributions à l'achat de livres et à l'entretien des espaces de la bibliothèque. » La bibliothèque travaille notamment en collaboration avec l'association locale Gomito a Gomito, qui met sur pied des ateliers de confection pour femmes en prison. « On leur a demandé de créer des objets qui illustrent des histoires racontées dans les livres. Par ailleurs, l'approche est durable : Gomito a Gomito recycle des textiles et matériaux donnés par des entreprises, des associations, des citoyens. »

ESPACES « ADOS » ET « LANGUES »

Le public « adolescent » étant moins évident à capter, la section a également fait l'objet d'un réaménagement total. « Nous avons réalisé que peu d'adolescents étaient intéressés par ce que nous proposions, les livres, CD, etc. Ils venaient d'abord ici car le lieu est accueillant et ils s'y retrouvent entre amis. Nous avons dès lors réfléchi à organiser des choses qu'ils aiment, en développant divers outils et thématiques, de ▶



Salabora - Coin Ados

► façon non scolaire », poursuit notre enthousiaste guide. Les moyens déployés sont en effet de taille. Des artistes de renom sont ainsi invités à donner des ateliers de graffs et peinture murale. Certains travaux revêtent les murs de l'espace ado. Celui-ci intègre aussi des studios d'enregistrement de sons et de montage vidéo. « Nous nous sommes inspirés de la bibliothèque principale de Leipzig. Des professionnels s'y sont rendus en 2008 et, depuis, des échanges entre les deux bibliothèques ont régulièrement lieu. »

Actuellement, le dernier niveau du bâtiment, sous verrière, fait également l'objet d'une refonte, tant au niveau architectural que du contenu. Jusqu'ici occupé par le Centre urbain de Bologne, il accueillera désormais des salles polyvalentes et les archives (livres, DVD,

CD, etc.) du centre de prêt, à disposition des différentes communautés de Bologne. Ces outils sont diffusés dans les langues concernées : arabe, chinois, ourdou, bengali, albanais, russe, polonais, japonais et roumain

En effet, un autre aspect très important développé au sein de Salabora est la continuité et le partage des langues. « Il est par exemple essentiel pour les enfants émigrés de rester en contact avec leur langue maternelle. » De même, une section « parlez français » propose des *face to face* de 30-45 minutes avec des volontaires français, américains, chinois... Pour ce faire, en divers points du rez-de-chaussée, sont disposés une table et deux sièges. Les intéressés ont ensuite la possibilité de poursuivre leur conversation via le site Internet.

Les services proposés au sein de

Salabora visent tous les publics, des bébés aux seniors. « Même les sans-abris passent leurs journées ici. Ce type de lieu n'est pas habituel en Italie. Son rôle s'apparente plus à celui d'un centre culturel ou d'un musée, avec des activités éducatives, etc. Tout comme l'emplacement, dans un somptueux palais rénové. Ce n'est pas usuel pour une bibliothèque publique et cela contribue à casser l'image rigide de ce type de lieu : ici, les gens se sentent à l'aise et viennent parfois sans but précis ou juste pour prendre un café. »

Parmi les activités organisées par la bibliothèque : des visites du jardin botanique et des fouilles archéologiques. Sans oublier l'événement BOOM!, dont la troisième édition a eu lieu en avril dernier, promu par la municipalité de Bologne et BolognaFiere dans



Cineteca

le cadre de la célèbre Foire du livre de jeunesse de Bologne (qui date de 1963). Dix jours durant, la foire se présente comme un festival littéraire pour les jeunes, un lieu d'échange entre différents pays et traditions artistiques. Au menu de BOOM!, des expositions, projections, ateliers, lectures et spectacles dans différents lieux urbains. BOOM! s'intègre dans le nouveau pacte pour la lecture à Bologne (voir encadré). Dans ce contexte, la biblioteca Salaborsa a présenté une grande exposition autour des *Toddlers Books*, des livres destinés aux 0 à 3 ans, et des artistes qui créent pour ce groupe d'âge.

LA CINETECA DI BOLOGNA

Autre pôle culturel majeur de la cité bolognaise, la Cineteca di Bologna, également fondée en 1963, et au statut de fondation depuis 2012. La cinémathèque a investi deux lieux de patrimoine : l'ex-Manifattura Tabacchi (manufacture de tabac), pour le volet administratif, tandis que la plupart des activités ouvertes au public ont lieu

dans l'ancien abattoir municipal, réhabilité par l'architecte de renom Aldo Rossi : archives, bibliothèque Renzo Renzi, salles de cinéma.

Les missions de la Cineteca, sont multiples : la conservation et la restauration des archives, la promotion et la diffusion de films et œuvres audiovisuelles, la formation, la recherche, l'édition, ainsi que des laboratoires – principalement destinés aux enfants et aux adolescents –, des expositions et des festivals. « En Italie, nous avons la grande cinémathèque nationale de Rome qui date de 1949. Lorsque celle de Bologne a été fondée dans les années 1960, elle a bénéficié de la liberté créatrice de l'époque, qui a permis d'y développer des initiatives importantes, reconnues tant ici qu'à l'étranger », sourit Andrea Ravagnan, porte-parole.

La Cineteca intègre la bibliothèque Renzo Renzi – du nom de l'un des fondateurs de la Commission cinéma de Bologne –, centre de recherche public dédié à l'industrie du cinéma. Il s'agit d'un lieu de conservation et d'étude de documents filmiques, de photogra-

phies et de fonds d'archives, centré sur l'histoire, la théorie et la technique du cinéma. En outre, la bibliothèque promeut activement l'étude de l'image en mouvement en tant que phénomène culturel et forme d'expression artistique. Son contenu en chiffres : environ 38 000 volumes, plus de 1 million de magazines et revues italiens et étrangers des débuts du cinéma muet à nos jours, 18 000 exemples de supports audiovisuels, 200 000 affiches de films et plus de 1 500 000 photographies. Ce qui en fait l'un des plus importants centres d'études cinématographiques au monde. Elle renferme également les archives Charlie Chaplin et le centre de recherche et archives Pier Paolo Pasolini, deux legs inestimables.

La Cineteca di Bologna doit notamment sa réputation internationale à l'atelier L'Immagine Ritrovata (l'image redécouverte), spécialisé dans la restauration de films, de l'analogique au numérique. De nouveaux équipements permettent en effet des processus complexes de correction des couleurs et de restauration du son, mais également d'évoluer vers la postproduction au-



Archiginnasio

- dio et vidéo. « Depuis sa création en 1992, l'atelier a bénéficié de la participation de certains des meilleurs experts en restauration de films, qui ont fourni non seulement une assistance technique, mais également un soutien culturel et historique », embraie Andrea Ravagnan. Avec le temps, l'atelier est devenu l'un des laboratoires de restauration de films les plus techniquement qualifiés au monde. Parallèlement, « de plus en plus de gens accordent davantage d'attention à l'histoire du cinéma. Ils découvrent l'extraordinaire vitalité des films du passé et leurs nouvelles valeurs artistiques, esthétiques et commerciales ». Durant l'été, des projections de ces œuvres restaurées sont organisées en plein air, sur la Piazza Maggiore, dans le cadre du célèbre festival d'art et d'essai annuel Il Cinema Ritrovato, qui présentera sa 34^e édition en 2020. De même, la cinémathèque coopère avec d'autres institutions, comme le musée d'art moderne MAMbo ou les départements des arts de la scène et des sciences de la communication de l'université de Bologne. Un marché organique hebdomadaire y a également lieu. Autant de manières de se fondre dans le tissu urbain local.

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARCHIGINNASIO

L'université de Bologne occupe aujourd'hui plus de 100 000 étudiants – soit un quart de la population de la ville – et quelque 3 000 professeurs, ce qui en fait l'une des plus grandes universités d'Europe.

La somptueuse bibliothèque municipale Archiginnasio qui y est, entre autres, liée, et dont la rue éponyme coupe à angle droit la Piazza Maggiore, occupe le Palazzo Poggi (du 16^e siècle), ancien siège de l'université. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du bâtiment, des milliers de blasons d'étudiants et de maîtres illustres revêtent les murs, voûtes, salles et escaliers. Traditionnellement, le palais renfermait au second étage dix amphithéâtres d'étudiants, dont le plus au sud était investi par les étudiants en droit, tandis que le plus au nord était dédié aux artistes.

Différentes sections y sont aujourd'hui consacrées à la documentation de la culture de Bologne : œuvres anciennes et modernes imprimées, chroniques, cartes, photographies, etc. La bibliothèque renferme notamment « une vaste collection de manuscrits anciens et modernes et de livres rares, considé-

rés comme des sources indispensables pour un large éventail de phénomènes culturels et l'étude des sciences humaines d'un point de vue historique », précise-t-on sur place. Les principaux thèmes représentés sont les disciplines historiques, philosophiques, politiques, littéraires, artistiques, biographiques et bibliographiques.

La mission de la bibliothèque de l'Archiginnasio est de « préserver, accroître et promouvoir le patrimoine documentaire accumulé depuis sa fondation en 1803 ». À savoir, environ 850 000 volumes et opuscules, 2 500 incunables, 15 000 *cinquecentine*, et près de 120 000 livres anciens (jusqu'à 1830). La collection de périodiques comprend 7 500 journaux, dont 1 300 sont encore publiés.

Le site de la bibliothèque propose en outre plus d'un million d'images numérisées en accès libre, issues des collections de livres, journaux, manuscrits, estampes, cartes géographiques, cartes postales, etc.

Sur place, la salle de lecture dispose de 14 tables équipées pour l'utilisation d'ordinateurs portables, pour un total de 48 prises.

ÉCRITS FÉMINISTES

Plus à l'est de la ville, la bibliothèque italienne des Femmes, également intégrée dans le réseau universitaire, a trouvé place dans un ancien couvent (Convento di Santa Cristina) restauré en 2004.

L'initiative a vu le jour à la fin des années 1970 dans le cadre du Centre de documentation, de recherche et d'initiative sur les femmes, grâce à un projet mis au point par l'association féministe Orlando, active dans la recherche et la politique.

À ce jour, il s'agit en Italie de la bibliothèque la plus importante spécialisée dans la culture féminine, les études de genre et le féminisme. Elle met à disposition du public environ 40 000 volumes, dont plus de 30 000 repris dans le catalogue unique du système de bibliothèques nationales et 492 périodiques, dont 34 en activité.



Depuis 2005, via un financement spécial du ministère du Patrimoine et des Activités culturelles, un projet de numérisation permet la conservation de documents rares et précieux ainsi que leur accès en ligne.

Parmi les thématiques documentées, on y trouve des écrits sur les femmes dans une multitude de domaines : le féminisme, le genre et les études, les études *queer*, les droits, le corps, la politique, les nouvelles technologies et la fracture du genre, l'entrepreneuriat et l'emploi des femmes, les arts, l'édition, l'éthique, la philosophie, la psychanalyse, la religion, la migration, etc.

Une section y est par ailleurs spécialement dédiée aux enfants et aux adolescents : la bibliothèque de Sofia, avec environ 4000 livres en différentes langues, en provenance de nombreux pays, et en grande partie le résultat de dons de particuliers et d'organisations telles que la Foire du livre pour enfants de Bologne.

Outre un service de consultation et de prêt, la bibliothèque propose entre autres des séminaires, des rencontres et des présentations autour de livres et

de magazines, des ateliers d'écriture et autres activités pour les plus petits. La cohabitation et le respect des genres et des différences s'éduquant dès le plus jeune âge. ●

INFOS :

www.archiginnasio.it/library.htm
www.bibliotecadelledonne.it/
www.bibliotecasalaborsa.it/cinetecadibologna.it

Le pacte de lecture de Bologne

La ville de Bologne a adopté un pacte de lecture, dans le but de « promouvoir la lecture et la connaissance sous toutes leurs formes de manière continue, transversale et structurée ». Et en tant qu'outils indispensables « à la construction d'une société plus libre, consciente et axée sur la diversité. Via de nouvelles rencontres, des échanges, des expériences généralisées et l'activation de lieux. L'objectif principal est de repenser Bologne à travers la lecture et la connaissance, la participation des personnes et la relation avec les espaces publics et privés, afin de stimuler une nouvelle forme de résilience individuelle et collective ».

Le pacte est un manifeste, et rallie des entités publiques et privées, des institutions culturelles, des universités, des entreprises, des professionnels, des associations et des citoyens, dans le but de concevoir et de soutenir des projets partagés.

Source (en italien) : <http://www.comune.bologna.it/sites/default/files/Patto%20per%20la%20lettura%202018%20%28def%29.pdf>

TRANCHES DE CULTURE BÂLOISE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

Kaserne, la HeK, Werkraum Warteck. À Bâle, en Suisse, trois beaux lieux de culture à l'identité singulière, déployés sur des sites peu communs et optimisés pour répondre aux attentes de publics éclectiques.



Centre culturel Kaserne



« **E**n Suisse, historiquement, de nombreux bâtiments militaires ont été implantés dans les centres-ville. Après la Deuxième Guerre mondiale, ils ont souvent été utilisés dans la culture, explique Sandro Lunin, actuel directeur artistique de Kaserne Basel. Dans les années 1980 – qui ont, en Suisse, été plus intenses culturellement que mai 68 –, les villes se sont ouvertes ici aux mouvements alternatifs et à la création de squats, de théâtres indépendants, de musique pop rock... »

LE CENTRE CULTUREL KASERNE

C'est dans ce contexte que le centre culturel Kaserne s'est vu implanté à l'emplacement d'une ancienne caserne militaire, désormais gérée par la ville de Bâle. Dans les années 1970, suite à un appel d'offres, le projet « ent-stoh-lo »

de centre culturel et de quartier est sélectionné et la Kulturwerkstatt Kaserne trouve place au sein des écuries et du manège couvert (Reithalle). Les autres bâtiments du site sont investis par d'autres associations socioculturelles : un théâtre dont l'action est centrée sur les jeunes du quartier, un centre de loisirs pour enfants, 40 ateliers d'artistes, un club de boxe...

Kaserne Basel associe l'avant-garde artistique à la culture pop moderne, au travers d'environ 270 événements annuels, dont des festivals du spectacle vivant. Sa programmation interdisciplinaire est centrée sur les arts de la scène (musique, danse, théâtre) locale, nationale et internationale. « En tant que coproducteur, on soutient le développement continu de compagnies de théâtre et de danse indépendantes, on promeut les jeunes talents et on produit des formats exceptionnels au sein d'espaces urbains, continue Sandro Lunin. La programmation, en particulier centrée

sur les concerts, propose un intéressant mélange de groupes actuels, émergents, innovants et bien établis. »

L'espace occupé par la Kaserne permet d'accueillir un total de 1 700 personnes. En plus de la pelouse extérieure, prise d'assaut dès les beaux jours, et de la terrasse du convivial café attenant, KaBar. Depuis son arrivée sur place, il y a un an, le directeur artistique prône davantage d'ouverture. « On travaille avec plus d'artistes intercontinentaux et des petites productions d'un peu partout dans le monde. Bâle est une ville multiculturelle et cela fait sens de renvoyer une sorte de miroir. De plus, les artistes qui viennent en résidence pour une durée de six semaines à trois mois interagissent avec le milieu urbain. » L'échange avec le public se fait également via des soirées mixtes (théâtre-musique) et festives : « Par exemple, on a présenté un spectacle de théâtre de jeunes issus d'Afrique du Sud et un concert de musiciens originaires de Tanzanie. »

► Des événements sont aussi organisés en collaboration avec d'autres institutions, comme la biennale Theaterfestival Basel fin août-début septembre, dont la prochaine édition aura lieu en 2020. Et en mai s'est tenu un festival autour du handicap, au sens large, avec des thèmes comme la marginalisation physique ou la pauvreté.

De même, Kaserne sollicite régulièrement le metteur en scène de théâtre, auteur et essayiste Boris Nikitin, né à Bâle et fils d'immigrés ukrainiens, slovaques, franco-juifs. Il a fondé le festival « It's The Real Thing » consacré aux nouvelles formes du théâtre documentaire. « Il s'agit d'artistes qui interprètent la réalité quotidienne ou des moments historiques, comme Rimini Protokoll ou Milo Rau. On travaille notamment avec Nikitin sur un de ses thèmes de prédilection, la vulnérabilité. » Et de se réjouir : « Même si le lieu est subventionné, il reste très ouvert et ciblé sur la culture expérimentale contemporaine et des sujets d'actualité. »

Kaserne interagit également avec le public scolaire. Pendant toute la saison, des groupes scolaires ont l'opportunité d'accompagner des productions de théâtre et/ou de danse. « En plus de la réflexion sur les sujets abordés, les élèves verront par eux-mêmes comment un spectacle se crée en assistant à des répétitions et en rencontrant des artistes. Parfois, même, des ateliers ou une semaine de réflexion sur une thématique sont prévus. »

Sur le côté, Kaserne propose aussi aux

élèves de participer à des concerts ou à des ateliers de musique, de danse ou autres arts créatifs, ou encore des visites guidées du lieu, incluant, en coulisses, la rencontre des professionnels qui le font vivre et qui pourront répondre à des questions comme : « À quoi ressemble la vie quotidienne d'une entreprise événementielle en dehors des performances ? Comment le programme de théâtre, danse et musique est-il créé ? Qu'en est-il des aspects techniques ? Comment la Kaserne de Bâle s'est-elle développée au cours des quatre dernières décennies ? » Et autres angles d'approche parfois inédits.

En outre, le projet *Les Voyeurs*, à l'intention des moins de 26 ans, a été lancé par Kaserne et le théâtre Junges à Bâle en 2012. L'initiative existe également à Berne, Zurich, Lucerne, Saint-Gall et Genève. « Chaque jeudi pendant un an, à Bâle, un groupe de jeunes va voir un spectacle de danse ou de théâtre, rencontre la compagnie, etc., et peut avoir une idée de ce qui se passe dans le théâtre d'une ville. Ils sont aussi amenés à critiquer, discuter, argumenter... entre eux et avec le réalisateur, le metteur en scène, les acteurs, les danseurs et autres experts. »

LA BRASSERIE WARTECK, PÔLE CRÉATIF

La fondation Warteckhof a été créée en 1994 sur le site grandiose de l'ex-brasserie Warteck et, la même année, s'est mise en place l'association socioculturelle

Werkraum Warteck pp. Vingt ans plus tard, l'association Werkraum Warteck a remplacé la fondation en tant que propriétaire. Les différents espaces sont loués pour des projets indépendants, en phase avec l'essence de Werkraum. Le lieu accueille une quarantaine de projets – d'origine et plus récents – et des activités culturelles liées.

Plus de 40 petites entreprises, communautés d'intérêts et organisations à but non lucratif dotées de structures, de méthodes de travail et de modes de financement individuels occupent donc le bâtiment. Certains projets culturels et de médiation mobilisent la collectivité pour une durée limitée et sont financés par une partie des revenus de location. Ils sont sélectionnés parmi les dossiers reçus par un groupe de travail au sein de Werkraum Warteck pp.

Parmi les résidents du Werkraum Warteck pp, au rez-de-chaussée se trouve Burg – Quartiertreffpunkt Wettstein, une association qui travaille sur la coexistence sociale au sein du quartier Wettstein, au travers de nombreuses activités sociales et culturelles : des propositions hebdomadaires telles que le « menu du midi », un café pour les personnes âgées, un club parents-enfants ou une « place du village » pour les réfugiés, et des événements plus ponctuels comme le marché aux puces du quartier, le Repair Bar, un Kidshotel, etc. Oasis au milieu du quartier, le Burg propose, dans une salle lumineuse, des cours de danse ou de théâtre, des jeux... Le vendredi, de 16 h à 20 h, y sont proposées des





rencontres entre des personnes qui ont dû fuir leur pays d'origine et les habitants du quartier pour « apprendre l'allemand ensemble, manger et boire, jouer et s'amuser ». À 18 h 30, tout le monde se retrouve autour d'une soupe. L'association axe également son travail sur les personnes âgées, une amélioration de leur qualité de vie et les liens transgénérationnels. « Pour 2019, divers groupes de travail se sont retrouvés avec des habitants du quartier qui souhaitent mettre en œuvre des projets de petite ou grande envergure pour un Wettstein adapté à leur âge, indique-t-on sur place. Ceux-ci incluent des idées de projets tels qu'un marché de légumes et des événements culturels entre voisins. »

Les plus jeunes ont également leur espace : le Kidshotel. Plusieurs samedis par an, les parents ont la possibilité de confier gratuitement leurs enfants âgés de 5 à 11 ans aux responsables d'un

atelier pendant un week-end, et de les retrouver le dimanche. Le groupe d'âge est défini en fonction de la thématique explorée : confection de personnages de théâtre, exploration des caractéristiques du bois en tant que matériau de menuiserie, fabrication de pompes à air avec un mécanicien, peinture, soudure dans l'atelier du métal... Tandis que la nuit et les repas se déroulent dans la pimpante salle du château de Quartiertreffpunks.

L'ancienne brasserie héberge également Le Sud, un vaste espace culturel – de référence et au charme postindustriel – à la programmation diversifiée avec des concerts, du théâtre, des soirées cinématographiques ou du clubbing, pour un public très varié.

Citons encore le dépôt de légumes issus de l'agriculture biologique de la coopérative agricole Birsmattehof, au sein du Werkraum Warteck. Il est également possible de visiter la ferme

en verte campagne, ou d'assister à un événement dans la cour. Des visites guidées sont proposées pour les écoles, les individuels et les groupes.

LA HEK, DÉDIÉE AUX ARTS DIGITAUX

Autre type de lieu : ouverte en 2011, la HeK (Haus der elektronischen Künste) se dédie à la culture numérique et aux nouvelles formes d'art qui y sont liées : installations vidéo, pièces performatives, concerts électroniques... Le centre se déploie sur le site de l'université des arts, au sein d'un quartier industriel en phase de revitalisation, du sud de la ville : le Dreispitzareal, ancien dépôt franc et zone de stockage de Bâle. En Suisse, la plupart des institutions culturelles relèvent d'un partenariat privé-public et sont subsidiées par des fondations. Ainsi, la fondation ►

La HeK



- Christoph Merian, du nom du banquier bâlois qui en a légué la gestion à la ville de Bâle dans un testament de 1857. La HeK est aujourd'hui présidée par Nathalie Unternährer, responsable du département de la culture de la fondation Merian.

À l'origine, la Haus der elektronischen Künste est née de l'association d'un forum pour les nouveaux médias, l'art contemporain et l'exploration des cultures médiatiques, et d'un festival pour les arts électroniques annuel, qui s'est tenu entre 2007 et 2011.

« En Suisse, la HeK est l'unique institution qui dispose d'une collection d'œuvres d'art numérique », souligne Boris Magrini, curateur. L'espace d'exposition s'étend sur 500 m². Au sous-sol, 100 m² accueillent des concerts et autres événements sonores.

Les expositions, personnelles ou thématiques, constituent l'activité principale du lieu, avec un focus sur la scène contemporaine liée aux nouveaux médias. « Notre souci est de proposer des expositions à la pointe de la production artistique et des œuvres intelligentes, fraîches et conceptuelles, qui s'inspirent de thèmes du quotidien. C'est d'ailleurs une spécificité des artistes qui travaillent sur ces médias aujourd'hui. »

La HeK constitue aujourd'hui une plateforme active pour toute une communauté (artistes, étudiants, chercheurs, institutions nationales et internationales, etc.) impliquée dans les arts électroniques et la culture numérique. Loin de se confiner aux initiés du genre, la programmation attire un public très vaste : « Depuis 20 ans, on parle du

fossé entre le grand public et l'art numérique, or celui-ci est de plus en plus accessible à tout un chacun. Et le public intéressé ne fait que croître. » Par un programme diversifié d'expositions, de festivals petit format, de performances, de concerts et d'offres éducatives, « la maison aborde des sujets actuels de société ainsi que les défis que représente l'omniprésence de la numérisation. Tandis que les jeunes artistes produisent différemment par rapport aux pionniers : ils sont davantage ancrés dans la réalité, avec une réflexion critique autour des effets esthétiques, sociopolitiques et économiques liés aux technologies médiatiques ».

En outre, la HeK propose un programme de médiation basé sur une participation autonome à des activités relatives aux arts, médias et technolo-



gies, qui « s'inspire de pratiques artistiques et issues de la pop culture s'étant développées par l'intermédiaire des arts médiatiques : DIY (do it yourself), hacking (piratage), appropriation et customizing (adaptation et personnalisation) ». Le programme d'activités s'adresse à tous : enfants, adolescents et adultes, personnes seules et groupes, amateurs et professionnels. « Le but est de favoriser une approche critique quant aux médias ainsi qu'une conception expérimentale et pratique des arts médiatiques. La HeK se présente comme un lieu vivant d'initiation et d'expérience facilitant la rencontre avec ces derniers. »

L'approche innovante du lieu trouve par ailleurs écho dans son architecture, laquelle rentre dans le concept suisse de « Kunst am Bau ». À savoir

que, lors de la construction d'un nouveau bâtiment culturel, 1 % du budget est alloué à des interventions artistiques en façade. Parmi celles-ci, le projet de Monica Studer et Christoph van den Berg : sur le toit de la HeK, une installation de champignons en aluminium entrelacés, métaphore de la mue urbaine. « Les membres jumelés de champignons sont fixés sur une tige commune et, via des connexions filaires, envoient des signaux à un serveur informatique. » Pour écouter le flux animé, les visiteurs sont invités à emprunter des écouteurs sur place et à se connecter à la page *ad hoc* (www.transit504.ch/bofm).

Outre un programme continu d'événements, la HeK veille à établir des méthodes de collection et de conservation pour les arts numériques. À cet

égard, la maison joue également un rôle unique et pionnier en Suisse. « En raison de la fragilité des supports et des œuvres numériques, leur conservation n'est pas une tâche évidente, embraie Boris Magrini. Certaines œuvres, par exemple, ont été conçues dans les années 1980, mais les hardwares fonctionnent différemment aujourd'hui. Chacune requiert une approche spécifique. » Pour garantir la conservation de la collection, la HeK collabore avec une restauratrice spécialisée dans les nouveaux médias. Assurément un emploi d'avenir. ●

INFOS :

www.kaserne-basel.ch/
www.hek.ch/fr
www.werkraumwarteckpp.ch

INSPECTEURS DE LA CULTURE ?

INSOLITE ET PASSIONNANT !

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Souvent sur les routes, entre réunions et visites aux différents opérateurs culturels, leur métier fait le grand écart entre « gardien des prescrits législatifs » et « assistant social ». Brigitte Deridder et Simon Leunis sont tous deux inspecteur-trice de la culture.

À la suite de ces grands voyageurs infatigables, *Lectures. Cultures* va tenter de répondre à tout ce que vous avez toujours voulu savoir sans oser le demander... Brigitte Deridder entre au service de l'inspection en 2001, Simon y est depuis un an. Si on suivait un schéma caricatural, on pourrait écrire : « vision d'une ancienne *versus* vision d'un nouveau ». Nous avons préféré voir, à travers leurs yeux, la complexité tout en nuances d'un métier dont le nom pourrait parfois faire frémir les opérateurs culturels.

Simon Leunis explique qu'inspecteur-trice de la culture est un métier à la fois simple et compliqué, solitaire et collectif. L'inspecteur est seul face à ses dossiers et l'organisation de son temps, il s'approprie des réalités sectorielles et législatives différentes, et ce, même si le travail est grandement facilité par la collégialité du Service de l'Inspection. Il existe des référents au sein du service, spécialistes par matière et qui partagent les mises à jour en termes de législation. Le travail de l'inspecteur se lit au travers de trois missions : le contrôle à la norme, l'accompagnement et l'expertise.

Brigitte Deridder surenchérit sur le côté complexe du métier. Pour elle, cette complexité se situe à des niveaux divers : il existe une foule d'interlocuteurs différents tant à l'intérieur du ministère qu'à l'extérieur de celui-ci. Il s'agit d'adapter sa posture. Le plus difficile étant de rester cohérent d'un côté comme de l'autre. Une bonne

connaissance des décrets est indispensable. La complexité des législations et la diversité des matières n'aident pas toujours à gérer le quotidien. Brigitte aime à citer son ancien directeur général Jean-Pierre Nocent : « il faut être polyvalent, mais pas nécessairement polycompétent », et disposer autour de soi de toutes les ressources nécessaires pour donner les réponses adéquates aux questions posées.

COACH OU AGENT DE RÉPRESSION ?

Les inspecteurs sont en contact permanent avec les opérateurs culturels. Si leur connaissance des multiples décrets n'est plus à démontrer, il est parfois difficile de situer leur action entre le coach ou l'agent de répression. Dans la réalité du métier, la vérité se situe entre les deux. Et puis, surtout, elle



Brigitte Deridder

© D. S. Couteau

dépend de la nature du problème, de l'acte à poser, du rapport à analyser. S'il s'agit d'un problème lié au droit, de non-conformité de norme, Simon, le jeune inspecteur, se fera plus contraignant. S'il s'agit plus d'un enjeu de type culturel, il proposera des pistes, donnera des points d'attention, et c'est bien là que se situe l'axe accompagnement du travail d'inspection. Si on excepte les graves problèmes de non-conformité aux prescrits décrets, ce sont surtout des conseils qui sont dispensés à l'opérateur. Ce dernier est toujours libre de les suivre ou pas. Il faut que les pistes proposées fassent sens pour lui. Même si, au moment de l'analyse du dossier, ces points seront analysés...

À écouter nos inspecteurs s'exprimer, un sentiment diffus apparaît : l'inspecteur serait un peu comme une bouée de secours avant le naufrage. De nombreux opérateurs, que ce soit en lecture publique ou en centre culturel, se construisent des objectifs très ambitieux, trop, peut-être. Ils se retrouvent face à une montagne impossible à franchir. L'inspection

tente alors de les amener vers plus de réalisme et d'opérationnalité. La question de l'évaluation est également significative, certains objectifs se révèlent impossibles à évaluer. Simon suggère de rendre les opérations plus concrètes et plus palpables. L'objectif final étant de vérifier l'effectivité des droits culturels sur une population et l'impact de l'action sur le territoire. Bref, si on devait dessiner un inspecteur, la réalité se situerait sans doute entre policier et acteur du champ culturel.

Simon souligne le côté unique de notre législation, elle permet aux opérateurs de définir leurs objectifs, ce qui semble exceptionnel. C'est une liberté rare, mais perçue souvent comme angoissante par les opérateurs : peur de mal faire, tendance à se raccrocher à du quantitatif, la question du sens de l'action est pourtant la plus importante. La législation donne également le droit à l'erreur, ce qui devrait rassurer les opérateurs. On peut ne pas atteindre ses objectifs et ne pas être pénalisé. L'important : la cohérence doit être respectée.

REGARD BIENVEILLANT

Brigitte ajoute cette phrase d'un journaliste du *Soir* dont elle a oublié le nom : « Un inspecteur de la culture possède un regard bienveillant et un regard qui veille bien. » La formule lui semble très juste. Elle apprécie particulièrement les sollicitations judiciaires des opérateurs et ceux qui sont prêts à se remettre en question. Elle évoque, au cours de l'entretien, cette bibliothèque qui, outre la présentation de son nouveau plan quinquennal, de sa démarche d'autoévaluation, lui présente la nouvelle échevine de la Culture. Une belle manière d'échanger en dehors de toute période de tension liée à une reconnaissance ou une évaluation. Il est très rare dans le quotidien de devoir se comporter comme un véritable policier de la culture, le dialogue est toujours présent. Depuis que Brigitte travaille à l'inspection, elle n'a connu qu'un seul processus de « déreconnaissance ».

Le quotidien d'un-e inspecteur-trice est à la fois très varié et navigue autour d'un même fil rouge. L'ordinaire de Simon, lié à son arrivée encore toute récente, rime avec appropriation du territoire. Une nécessité, si on veut être performant. Il vient d'effectuer une période de transition sur le territoire de Namur (Dinant-Philippeville). Il va le quitter bientôt pour rejoindre une partie du Hainaut et le Brabant wallon. Et cette appropriation, elle passe par des visites formelles aux opérateurs, les organes consultatifs (conseil de développement), la participation à des événements. La rédaction d'avis est aussi un élément important de l'habituel, et puis le reste du temps est occupé par des réunions soit au sein de l'inspection, soit dans des chambres d'avis, soit avec des partenaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Brigitte confie avec un œil pétillant de malice que son quotidien, elle doit le vérifier dans son agenda, même si les grosses échéances sont bien dans sa tête. Aucun horaire fixe pour un inspecteur, ses journées varient en permanence. Un élément de stabilité, toutefois, les jeudis sont consacrés au ▶



Simon Leunis

© D.S. Cousteau

► Service de l'Inspection. Depuis l'arrivée de leur directeur général adjoint, Freddy Cabaroux, ce jour de la semaine se conjugue avec des formations ou des réunions de service. Un inspecteur de la culture ne s'ennuie jamais, aucune semaine ne ressemble à une autre. La journée commence toujours par une plongée dans le dossier de l'opérateur avant de quitter son domicile. Il est très insécurisant de se rendre sur place sans cette préparation.

LES QUALITÉS D'UN INSPECTEUR

Chaque inspecteur pourrait avoir une idée bien précise et différente des qualités dont doit obligatoirement disposer un inspecteur digne de ce nom. Et pourtant, à l'écoute de Brigitte et de Simon, c'est une belle unanimité qui apparaît. Un inspecteur doit posséder une réelle sensibilité à l'évaluation (une des portes d'entrée dans l'action d'un opérateur), des compétences pour tout ce qui est lié aux comptes, à l'analyse d'une comptabilité et la volonté de se mettre à jour régulièrement en matière de législation. Des qualités relationnelles sont également indispensables. Un inspecteur est capable de conduire une réunion, il est doté d'empathie et possède une intelligence sociale certaine. Le métier demande à pouvoir s'adapter en permanence à des interlocuteurs tous plus différents les uns que les autres. Brigitte précise qu'il est indispensable d'être honnête. On reçoit parfois, de certains opérateurs, une espèce d'aura de toute-puissance dont il faut se méfier... Il faut être conscient qu'on travaille à la démocratie culturelle, qu'on soit opérateur ou inspecteur. Chacun, avec son rôle, vise la même mission. Le courage fait également partie de la liste des qualités indispensables. Les nouvelles sont parfois difficiles à annoncer et signaler qu'un dossier ne tient pas la route est indispensable. Pas toujours facile.

– Un inspecteur doit posséder une réelle sensibilité à l'évaluation, des compétences pour tout ce qui est lié aux comptes, à l'analyse d'une comptabilité et la volonté de se mettre à jour régulièrement en matière de législation. Des qualités relationnelles sont également indispensables. –

ÉVOLUTION

Brigitte Deridder a vu son métier évoluer depuis 2001. Le contexte a changé. Elle a assisté au frémissement des débuts de la participation culturelle, que ce soit en bibliothèque ou en centre culturel, une période d'abondance et d'enthousiasme qui permettait de cultiver le maillage culturel, de faire en sorte que l'offre culturelle soit présente partout y compris en zone rurale. Aujourd'hui, les budgets sont limités, la complexification des législations est importante et le métier est plus dirigé vers le contrôle que l'accompagnement. Dans la gestion du temps, la charge de travail est telle qu'il n'est plus toujours possible de répondre à des invitations sur le terrain : voir une exposition, une animation. Des activités qui répondent pourtant à cette mission d'accompagnement et d'information. On y sent la dynamique d'un opérateur, sa crédibilité... Elle a le sentiment de perdre parfois le contact avec l'opérateur. L'inspection doit garantir la pertinence des investissements matérialisés par les subventions. En pratique, ce n'est pas toujours évident. L'adéquation entre la réalité de terrain et la pertinence des investissements est souvent complexe. Derrière les activités d'un centre culturel, il y a une réalité humaine. Et pourtant, s'il n'est pas dans la bonne adéquation, son dossier ne passera pas. Pas toujours facile, le métier... Simon tem-

père en expliquant qu'avant de refuser complètement un contrat-programme ou un plan quinquennal, l'inspecteur dispose d'outils pour soutenir l'opérateur : probation, recommandation sous réserve de ne plus recevoir la subvention... Le service accorde une période pour se mettre en ordre ou tenter de le faire. Souvent, c'est l'occasion pour l'opérateur d'entamer une belle réflexion pour trouver le chemin qui le mènera vers une gestion de ses projets en lien avec les exigences décrétales. Pouvoir s'opposer reste primordial quand les missions et les objectifs proposés ne fonctionnent pas. Travailler dans la transparence aussi. Cela permet toujours de rappeler la norme et d'intervenir plus rapidement. Le conseil est toujours donné, mais l'opérateur reste maître à bord de son travail et de la rédaction de ses projets.

TRANSVERSALITÉ

Le métier d'inspecteur porte une notion de transversalité... Il ou elle navigue constamment entre différents partenaires, opérateurs, institutions, services. En cas de doute, une relecture des décrets s'impose avant de rencontrer l'opérateur. Histoire de se remettre en mémoire les subtilités de chaque secteur. Si le cœur du métier change, la mission de base est toujours la même : c'est l'accès à la culture, la participation citoyenne, la médiation culturelle... Ce tronc commun à l'action culturelle est très présent dans l'esprit et la manière d'opérer de chaque inspecteur. Des bons et des mauvais souvenirs, Brigitte et Simon en possèdent pas mal, même si parfois les mauvais souvenirs viennent plus vite à l'esprit puisqu'ils perturbent longtemps le quotidien professionnel. Il arrive que les opérateurs déçus diabolisent l'administration. Ils oublient un peu vite sans doute que les inspecteurs sont pour la plupart issus du milieu culturel opérateur ou associatif... et se sont frottés aux décrets par leur propre expérience... ●

POÉTIQUE DE LA RÉALITÉ VIRTUELLE :

LIVING PAGES DE MAXIME COTON

PAR PIERRE HEMPTINNE

directeur de la médiation culturelle à PointCulture

Il y a peu d'occasions d'expérimenter un rapport aux objets numériques pour y trouver des possibles qui ne seraient pas déjà inscrits dans leurs programmes et prescriptions. Non plus se laisser *designer* par les interfaces techniques, mais agir sur elles et les transformer en « autre chose ».



S'agissant des liens entre écriture et numérique, lecture et numérique, livre et numérique,

Living Pages de Maxime Coton est à la fois une immersion troublante dans la virtualité sous toutes ses formes – rappelant que le virtuel ne relève pas que du domaine numérique – et un outil pour réfléchir nos relations aux technologies numériques, à partir d'un appui sensible décentré, dépaycé, en quelque sorte, au cœur même de tous nos paysages connus.

Le 11 mai, à la Maison des associations d'Anderlecht, deux des concepteurs de *Living Pages* en proposaient une version à tester. L'appareillage se résumait au minimum, un ordinateur et un casque de réalité virtuelle. Mais des croquis traînent sur la table et Maxime Coton explique que le dispositif technique sera incorporé à une chaise-bibliothèque, où s'installer confortablement et bouquiner, feuilleter des ouvrages. Prendre le casque, décider d'explorer le poème virtuel s'inscrira au sein de multiples petits gestes par lesquels tout lecteur et lectrice organise son passage de la vie ordinaire à la vie de lecture. Il ne doit pas s'agir d'une rupture. Le

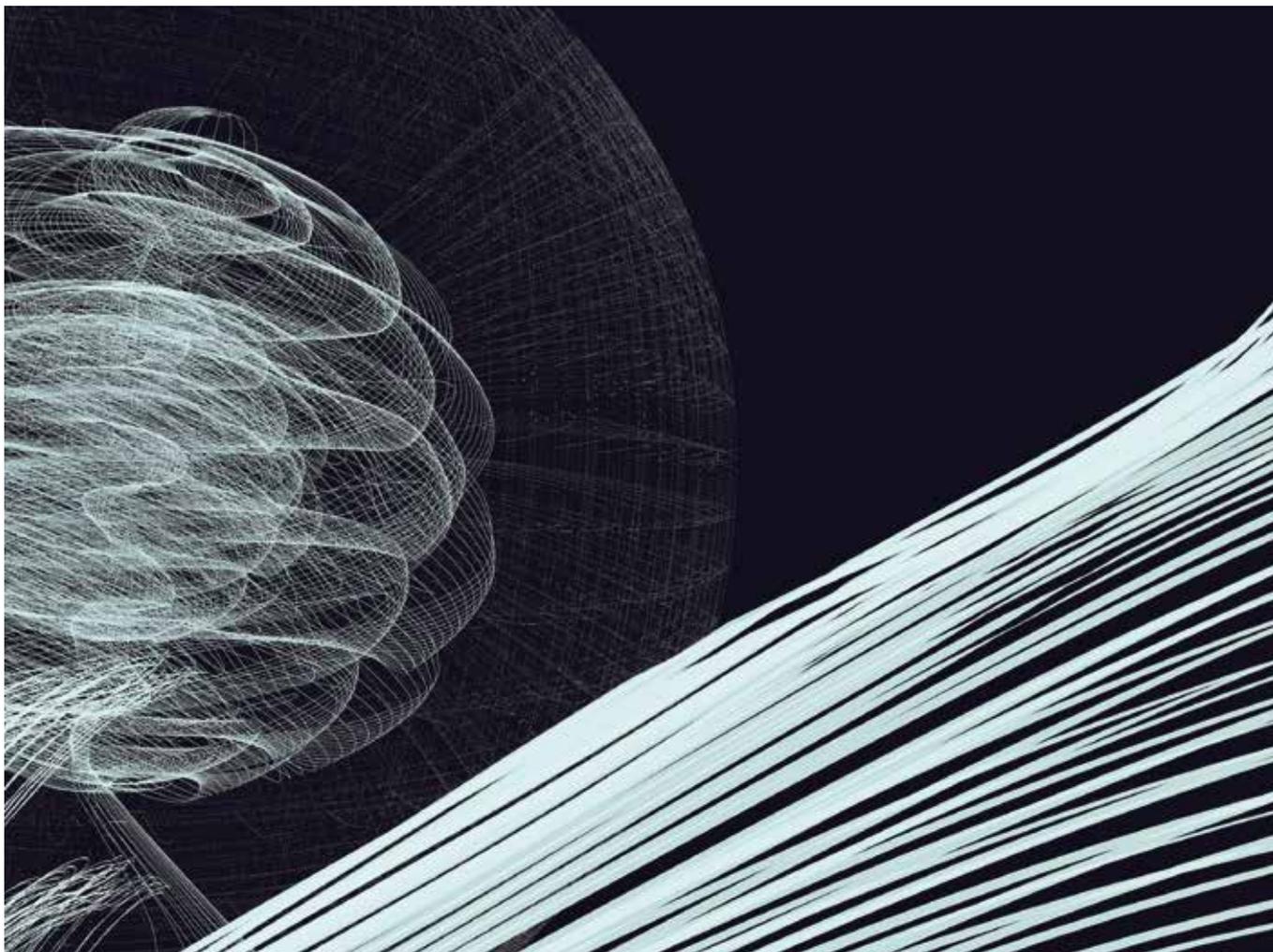
désir de poésie doit recouvrir la simple curiosité suscitée par l'objet technique « innovant ».

IMAGES MENTALES

La chair de *Living Pages* est la production d'images, mentales ou autres, individuelles ou collectives, issues de flux subjectifs et circulant de subjectivité en subjectivité, telle qu'elle se produit en amont de toute écriture et s'y matérialise sous une certaine forme et telle qu'elle (re)surgit dans le temps de la lecture, pendant et après. Et, une fois coupé du monde environnant par la pose du casque de réalité virtuelle, dès que les premiers éléments du poème affluent et captent l'attention, en même temps que démarre l'entrecroisement de texte, de sons, d'images, en une scénographie totale d'un fragment d'imaginaire, on sent que notre propre capacité à produire des interprétations personnelles du monde, spontanées et réfléchies, est stimulée, *au taquet*. Mais comme perdue dans un univers trop vaste, dans une démesure qu'il faut amadouer. On ne sait plus où regarder, où entendre, c'est devant, derrière, en dessous,

au-dessus, à gauche, à droite. D'abord, réapprendre. « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » mallarméen prend à la gorge en version inédite. Dans une étrange mise en abîme qui fait oublier la présence de la machine : ce que l'on s'appête à recevoir ne concerne pas tellement l'appareil, mais ce qu'il permet de faire se soulever en nous.

« Le projet de départ touche à la préoccupation autour de laquelle tournent tous mes projets : peut-on penser la littérature avec les technologies, qu'est-ce que les technologies apportent à la littérature ? Et, dans ce cas précis, est-ce que je peux envisager un environnement en réalité virtuelle qui ne créerait pas un imaginaire, mais serait un réceptacle aux imaginaires de l'auditeur, de celui qui reçoit le poème. Et, du coup, se pose la question centrale de la poésie, qui est aussi celle du cinéma, qui est le rapport entre le texte et les images, qu'elles soient produites par l'imaginaire du spectateur ou qu'elles lui soient proposées. Est-ce qu'il y a une justesse qui peut être trouvée là-dedans ? L'idée n'était pas de le faire en utilisant un poème de Victor Hugo, mais avec un poème qui embrasse cette thématique ▶



© M. Coton

► dans son contenu même. Peut-on encore parler de virtuel quand on parle de numérique ? Est-ce que le réel n'est pas aussi, aujourd'hui, ce qui se passe dans l'espace numérique ? C'est ce dont parle le poème. » (Maxime Coton)

Et cela s'inscrit dans un champ d'action plus vaste et déjà ancien, dont parle Jacopo Rasmi à propos de Vilém Flusser : « Flusser adressait la question du partage entre le vivant et l'artificiel au milieu de créations artistiques, comme s'il confiait à l'ensemble des créations artistiques (autant professionnelles qu'ordinaires et anonymes) l'entretien de cet élément ingouvernable et commun des vies qu'aucune simulation artificielle ne peut absorber. » (*Multitudes*, 74, printemps 2019)

Le visuel de Jamil Mehdaoui est d'une étrange texture, sans rien du côté dé-

sincarné des images de synthèse. Il est une incroyable plongée au cœur de la plage blanche. Celle qu'affronte l'écrivain. Celle que tout lecteur aperçoit sous le texte qu'il lit et qui est la surface où il en projette sa vision. Comme une peau dans laquelle un microscope nous fait pénétrer et qui se décompose en véritable forêt de micro-éléments, la page blanche se révèle parcourue de structures mobiles, de mémoires de lignes de fuites en tous sens, de constructions éphémères qui surgissent et s'évanouissent, cosmogonie de points de convergence et de divergence. La page blanche est déjà, en elle-même, palimpseste de toutes les pages blanches qui l'ont précédée. Toutes écritures, toutes lectures s'entrecroisent, construisent une trame qui relie les imaginaires. Toutes les pages blanches qui ont donné naissance, ensuite, à la multitude des livres,

défilent, dessinent les contours mobiles d'une cathédrale enfouie, fantomatique. Le poème virtuel – texte, sons, images, spatialisation – nous conduit au cœur même de ce que construit la lecture, de ce qui se construit à travers nos lectures, recoupant celles d'autres, passées, présentes, à venir.

« Où êtes-vous ? Est-ce un vide, une page blanche, un au-delà ? Qui êtes-vous, petites filles des cathédrales, petits-fils des cathédrales ? Où se cache votre foi ? Et la teinte de votre peur ? Qu'entendez-vous ? » (extrait de *Living Pages*)

« Nos préoccupations, en faisant ce poème de réalité virtuelle, étaient de trouver l'essence de la poésie dans un espace virtuel. Ça veut dire quoi ? L'idée est de proposer quelque chose de linéaire – dans un poème, il y a toujours un début et une fin –, c'est important, ce

n'est pas une installation qui tourne en boucle, avec des mots qui sont toujours les mêmes, sur papier, dans la bande-son, mais qu'on peut expérimenter chaque fois différemment, pour peu que l'on soit réceptif au poème. » (Maxime Coton) Et l'essence de la poésie hante l'immersion dans *Living Pages*, du début à la fin (11 minutes). Surtout par la sensation de spatialisation sans bornes, le vide sidéral d'où les choses surgissent, vers nous-même, de nous-même, tourné vers cet infini intérieur-extérieur d'où naissent les imaginaires. L'aspect important est donc qu'à chaque fois que l'on retourne dans *Living Pages*, on y découvre autre chose. Cette multitude poétique ne correspond pas à l'interactivité conventionnelle. Dans le cas de *Living Pages*, elle est déclenchée inconsciemment par le regard de l'utilisateur au lieu d'être commandée par des boutons ou des manettes. « L'intention est que l'utilisateur ne sache plus si les modifications sont déclenchées par lui. Concrètement, ça se passe avec des trackeurs. On définit certaines zones qui, regardées, génèrent des modifications dans l'environnement. Et cela doit se passer de la manière la plus intuitive possible. L'idée n'est pas que la personne sache qu'il y a de l'interactivité, l'idée est de donner envie de revenir à cette expérience et qu'à chaque visite, ça soit différent. C'est pour cela que l'interactivité n'est pas ce qui structure le projet. » (M. Coton) Cette manière de faire évoque la dynamique immersive qui prélude à tout travail d'interprétation, centrée, certes, sur le texte, mais nourrie de tous les éléments périphériques, au sein de la mémoire ou de l'environnement extérieur immédiat, qui font varier l'attention, y apportent des éléments hétérogènes, des associations d'idées ou d'émotions et qui font qu'à chaque lecture, la compréhension variera aussi. Répéter ces trajets dans *Living Pages*, c'est prendre conscience des modifications qui font que notre attention, volatile, excitée par tous les événements périphériques, ouvre une relation plus riche avec cette dimension : on lit avec tout notre corps.

PROTHÈSES ET PROGRAMMES

Living Pages stimule autrement, dans une autre posture, par l'intermédiaire de prothèses et de programmes, les éléments qui tissent notre relation à la littérature. C'est un outil idéal pour mettre en débat littérature et numérique. « Moi, en tant qu'artiste au XXI^e siècle, j'ai le sentiment d'avoir le devoir de questionner ces nouveaux outils numériques. En littérature, on en est arrivé à croire que la littérature, c'est le livre. Non, le livre c'est le médium qui véhicule la littérature. C'est probablement le médium le plus opportun, mais ce n'est pas pour autant qu'on ne peut pas essayer autre chose ailleurs, en sachant que les spécificités de la littérature sont intrinsèques et, en ce sens-là, un poème n'a pas la prétention d'être autre chose qu'un poème, au-delà du médium choisi. Ce qui est central, c'est de ne pas confondre l'essence du moyen d'expression, la littérature, avec les modalités dans lesquelles il se déploie, et, par rapport au public d'opérateurs culturels, je pense qu'il y a quelque chose de fondamental à traiter. On a tendance à se réfugier derrière le support et à l'investir des vertus ou des vices de l'expression qu'il contient. J'aime bien dire que les livres sont nécessaires, mais pas suffisants. C'est vraiment comme ça que j'ai envie de me positionner. Je serais un peu rétrograde en tant qu'écrivain si je limitais mon expression au livre. Si on pousse un peu plus loin, même la forme livre telle qu'on la connaît, on la conçoit comme absolu, alors que c'est quelque chose qui prend la forme qu'on lui connaît aujourd'hui comme dans le romantisme. » (M. Coton)

« C'est en byte que l'on dit "abracadabra"/ Vos larmes, vos joies, cryptées défilent/ Zéro et un, toutes les combinaisons possibles de votre état/ "Hello world !"/ » (extrait de *Living Pages*)

La dimension charnelle du visuel tient aux techniques utilisées. Il ne s'agit pas de formes dessinées et transposées dans un langage informatique. Le logiciel utilisé permet de dessiner directement en trois dimensions, dans

l'espace. Jamil Mehdaoui recourt aussi à la technique du collage avec cet effet particulier que, lorsque les morceaux du collage se touchent et s'assemblent, l'image qui naît « est en avance sur la pensée ». C'est aussi la raison pour laquelle on regarde, écarquillé, les images surgir, toujours en avance sur ce que l'on ressent, on court après, elles nous précèdent, forment un formidable appel. Des cathédrales, des villes, des forêts, des voûtes étoilées, tout est flux et reflux de ruines et d'édifications. Avec une dynamique d'interconnexion entre les lignes, les mots, les sons, le vide, avec sans cesse, venant de soi et tout autour, le vertige d'une possibilité infinie de bifurcations. « On dira que tout espace comprend des sentiers qui bifurquent. Ils sont imprévisibles, comme le jardin de Jorge Luis Borges. Bifurquer permet de délirer, et "dé-lirer", c'est sortir du sillon, la *lira* chez les Romains – ce que trace le soc de la charrue. C'est donc ouvrir la perspective d'une innovation, ailleurs, hors des sentiers battus, loin du champ des conventions. » (Bertrand Westphal, *Atlas des égarements*, Éditions de Minuit, 2019)

Living Pages fait toucher cette innovation constante de la lecture, rappelle ce que cette innovation peut nous faire, nous faire faire. Et ce, par le biais d'outils de réalité virtuelle. Outre le texte et les images, Paula Kehoe, scénariste, et Mathilde Lacroix, à la conception sonore, contribuent à la réussite du projet. Maxime Coton envisage d'éditer ce poème en une sorte d'objet-livre *augmenté*. On le verrait bien aussi déambuler de bibliothèque en PointCulture, autant pour les sens que pour le travail théorique collectif. ●

LA MAISON QUI CHANTE

POUR LE JEUNE PUBLIC

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

C'est derrière une façade ixelloise de la rue du Viaduc que la Maison Qui Chante a trouvé place depuis 2017. À l'origine du projet, Martine Peters et Olivier Battesti, fondateurs du groupe musical Mamemo il y a 40 ans. Rencontre avec le maître des lieux.



Olivier Battesti © La maison qui chante

La Maison Qui Chante a ouvert ses portes il y a deux ans. Quelle est son ambition ?

Il s'agit d'un lieu créé par des artistes et pour des artistes. Après 40 ans de carrière avec le projet Mamemo et après avoir parcouru le monde, Martine Peters et moi avons l'envie d'un lieu de création unique en Europe axé sur les formes vocales et le chant à destination du jeune public, dans toutes les langues. Nous proposons toute l'année des accueils en résidence, en vue de la création de spectacles chantés, mais aussi des ateliers découverte des chants du monde pour les enfants, parents et enseignants. La découverte sensorielle passe par des artistes venus de différentes régions : Europe,

Asie, Afrique et Amérique du Nord. On explore, on ressent et, surtout, on chante. Les artistes nous immergent de façon ludique dans leur univers musical et culturel.

Comment un projet de ce type s'est-il mis en place, et existait-il une demande ?

Depuis très longtemps, via Mamemo, nous travaillons avec le service de la culture d'Ixelles. Nous leur avons fait savoir notre souhait de monter un projet musical jeune public. Ce bâtiment appartenait à la COCOF, qui l'a cédé à la commune via un contrat de quartier. Il était désaffecté, et abritait auparavant le théâtre NTB dirigé par Henri Ronse. Notre projet est soutenu

par la COCOF, la Fédération Wallonie-Bruxelles et la commune. Nous avons donné une nouvelle identité au lieu, et la commune en tire également parti. La demande est énorme, les réservations sont toujours complètes.

De votre côté, vous cultivez donc un rôle de touche-à-tout au sein de la programmation ?

Mon rôle est à la fois d'être créatif en tant que chanteur et metteur en scène, et d'accompagner les projets. On se rend notamment à des festivals comme le Womex – World Music Expo –, un des plus grands salons consacrés aux musiques du monde et folkloriques. Au départ, le Womex était centré sur les musiques du monde, mais il s'ouvre aujourd'hui à d'autres musiques qui n'entrent pas dans la catégorie.

Et Mamemo se poursuit sur le côté. À la Maison Qui Chante, je présenterai durant les congés de la Toussaint ma nouvelle création en solo, accompagné d'un jeune musicien. Ce sera un concert de proximité. Au travers du chant, il sera question d'émotions quotidiennes fortes ; on va par exemple évoquer l'arrivée du soleil et l'envie de se baigner, ou la mort d'un proche.

Les résidences représentent donc un volet important de la mission du lieu ?

Sa mission de base est d'être une résidence de création à disposition des artistes pendant une à huit semaines. Le soutien à la création dans le domaine de

MAMEMO A 40 ANS

Le groupe belge de chanson française pour jeune public s'est formé en 1979, à l'initiative de Martine Peters, enseignante belge en éducation physique, et Olivier Battesti, musicien français qui a collaboré avec le compositeur-interprète américain Steve Waring. Leur premier spectacle *Bonjour la nuit* et leur premier album *Les bonbons* enchantent immédiatement le public. Au fil des années, le duo s'est ouvert à des musiciens accompagnateurs et à d'autres professionnels (musique, graphisme, etc.). Depuis, le groupe développe son approche de manière protéiforme : spectacles, livres, CD et dessins animés musicaux sont diffusés dans une quarantaine de pays, notamment via des séries télévisées (Belgique, France, Allemagne, Japon, etc.) et en 3D. Autour du personnage central Mamemo, une tignasse blonde bouclée, accompagné de sa vache verte. L'univers graphique et musical du groupe, empreint de poésie, tire ses influences du pop art et de la musique du monde.

Infos : www.mamemo.fr



la chanson jeune public est un chaînon manquant dans le secteur des arts de la scène en Belgique, comme à l'étranger. La Maison Qui Chante souhaite offrir aux artistes du temps et de l'espace pour développer leurs spectacles dans les meilleures conditions techniques possible. À terme, nous espérons contribuer ainsi à ce que la chanson jeune public devienne un art à part entière. Parmi ces créations en résidence, nous soutenons une dizaine de projets par an, sélectionnés par notre directeur artistique Thomas Prédour.

Le perfectionnement des moyens techniques contribue également au succès du lieu...

Nous adoptons une liberté de ton et une flexibilité de salles qui correspond aux besoins du jeune public. Au travers de ce lieu, nous avons mis au point un outil performant et convivial. Les

espaces ont quatre mètres de haut, et la jauge est de 150-180 personnes. La gestion technique est très rigoureuse. L'acoustique est étudiée au plus près. On joue également la carte de la modularité : le plateau peut être converti en deux gradins. De même, par un jeu de rideaux, on obtient un décor noir ou blanc. La majorité des fonds publics couvrent l'amélioration des outils, ainsi que la rétribution des artistes et de l'équipe.

Un autre volet de votre action est la présentation des spectacles au public ?

Oui, et nous sommes très sélectifs : les spectacles doivent être innovants, aboutis, avec un potentiel de diffusion. On promeut des formes contemporaines de chant jeune public, des choses atypiques. On tend de plus en plus vers du très haut niveau, car le public est en attente de cela et nous-

mêmes aimons être surpris. Un spectacle doit être accessible à tous les âges. Nous privilégions la transversalité des âges, des couches sociales et des arts. Par exemple, *Pierrot et Léa* est un projet que l'on soutient en résidence depuis très longtemps. Il s'agit du travail d'une jeune artiste sortie de l'INSAS en 2012, Jeanne Dailler, et que nous programmerons l'an prochain. Elle y mêle musique et voix, et la magie opère entre authenticité, simplicité et talent. C'est l'histoire d'un nain et d'une géante que tout oppose à première vue, et qui peu à peu tombent amoureux en confrontant leur singularité. En outre, une musicienne contribue à créer un univers onirique.

Chaque premier dimanche du mois à 16 h, vous proposez également un goûter de la Maison Qui Chante ?

Le but est de faire découvrir la crème ►



- des artistes de la chanson jeune public. La plupart d'entre eux auront peaufiné leur spectacle à la Maison Qui Chante pendant une, deux ou trois semaines. Ce sera parfois la toute première fois qu'ils dévoileront leur création à un « vrai public ». Avant et après le concert, un goûter est proposé.

De même, le jeune public a l'occasion de participer à des ateliers ?

Une autre de nos missions est la pratique du chant. Les artistes présentent leur univers par l'animation d'ateliers qui visent à encourager et à développer la pratique du chant solo et collectif chez les enfants, leurs parents, leurs familles et leurs enseignants. Il ne s'agit pas de cours de chant classiques, mais d'un accompagnement sensoriel pour découvrir les voix du monde. La démarche est donc complémentaire à celle des académies de musique ou d'autres approches existantes.

Tout comme dans le cadre du projet « Le P'tit Chœur que J'M » initié par les Jeunesses musicales ?

L'idée est également d'associer les spectacles à différentes formes artistiques. Chaque mercredi après-midi, les enfants âgés de 7 à 10 ans ont l'occasion de chanter ensemble en vue de se préparer aux auditions du chœur d'enfants et de jeunes de La Monnaie. Une série de chœurs d'enfants préparatoires a ainsi été mise en place en collaboration avec

plusieurs associations et académies de musique en Flandre, en Wallonie et à Bruxelles. Ces séances de chant permettent aux enfants de partager leur passion entre eux. Et de chanter, mais aussi d'apprendre à poser leur voix, à avoir le bon maintien et la conscience de leur corps et, bien entendu, de s'amuser.

Vous êtes également à l'origine du festival de musique jeune public Kidzik, organisé notamment en collaboration avec le centre culturel du Brabant wallon ?

On est à l'initiative de ce festival créé il y a huit ans et qui se tient fin août à la Ferme du Biéreau à Louvain-la-Neuve

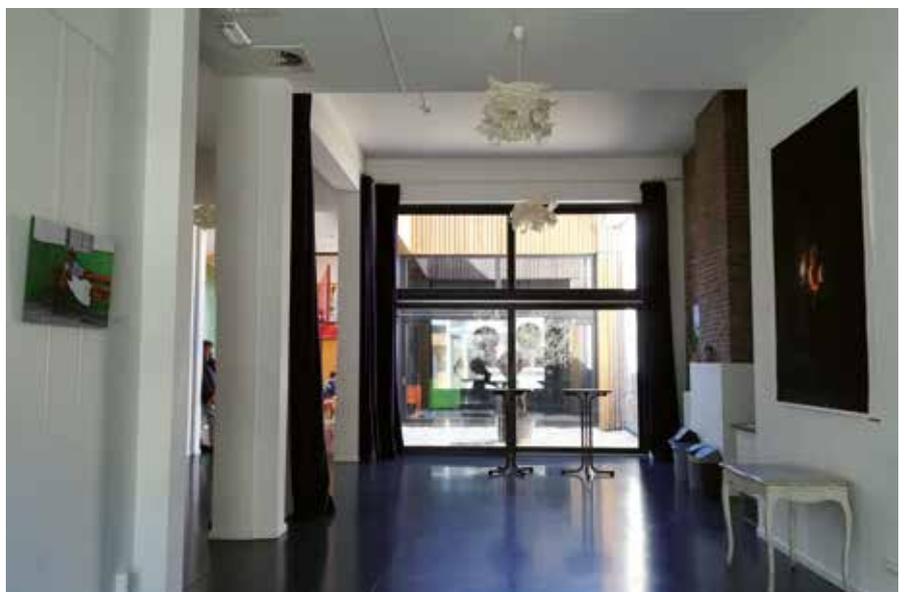
et en mars dans une douzaine de lieux à Bruxelles. On y propose de découvrir des musiques originales et divers instruments – guitares, claviers, batteries, clarinettes et autres sousaphones – dans des endroits conviviaux. Le Kidzik fait chanter et danser les enfants, pour les sensibiliser aussi bien à la musique classique qu'au rock ou au jazz. Différents ateliers musicaux et animations sont également prévus.

Par ailleurs, cet été, la Maison Qui Chante a été invitée au festival d'Avignon...

On se présente comme une vitrine de la création musicale jeune public et Avignon constitue une opportunité de taille. La Maison Qui Chante y a été invitée en juillet via le théâtre des Doms pour présenter deux spectacles de chanson jeune public. Le spectacle *Mamemo Mundo*, franco-espagnol, raconte l'histoire en chansons et en cartoons – projetés sur trois grands écrans de toile tendue – de Lydia Botana, une chanteuse multi-instrumentaliste galicienne en périple dans la galaxie Mamemo. Et *La famille Handeldron*, par le Théâtre Loyal du Trac, qui conte les aventures des triplés de la famille éponyme dans un petit camping improvisé. ●

INFOS :

www.lamaisonquichante.be



L'ÉCOLE DES DEVOIRS DE L'ENTRELA' À EVERE : SAVOIR, CULTURE ET CITOYENNETÉ

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

Liée au centre culturel L'Entrela' à Evere, l'EDD de la rue de Paris associe travail scolaire et activités créatives, voire citoyennes, qui trouvent un ancrage dans une action de cohésion sociale du quartier.

L'école des devoirs du centre culturel L'Entrela' à Evere, un lundi sur le coup de 15 h 30. Son coordinateur, Baudouin de Jaer, nous reçoit au dernier étage de l'immeuble – une demeure bruxelloise de caractère – dans la cuisine, occupé à préparer le goûter d'accueil pour les bénévoles. Il nous propose d'emblée : « Je vous sers également un café ? » Avant de préciser : « Ici, on cultive une ambiance "comme à la maison", on essaie que tout

le monde se sente bien. » À savoir, la dizaine de bénévoles, en majorité des personnes retraitées, et les 24 enfants issus de classes des 2^e à 6^e années primaires, répartis en deux groupes sur les quatre tranches de permanence hebdomadaires. Des jeunes habitant la commune ou suivant leur scolarité dans l'une des écoles everoises, pour la plupart originaires de régions du monde fragilisées : Kosovo, Pologne, Iran, Syrie, Palestine, Maroc, Algérie...

Baudouin de Jaer dirige l'école des devoirs de L'Entrela' depuis un an. Avant cela, dans la continuité de sa carrière de compositeur de musique, il a investi pendant cinq ans le centre culturel de Bruxelles Nord – Maison de la création à Laeken, qu'il a cofondé en 2003. « J'ai toujours alterné les deux, l'écriture musicale en solo et collective. À l'époque, je rêvais d'une université des arts ouverte à tous. À la Maison de la création, tout un chacun venait raconter ses histoires à travers un spectacle, une représentation. Nous avons notamment collaboré avec Wim Vandekeybus pour la danse et de nombreux artistes de renom, puis le lieu a été reconnu comme centre culturel. » Dès 1991, Baudouin de Jaer a initié des projets artistiques dans ce sens et sur le terrain. Ici et ailleurs : « Avec le Cirque des sons, nous avons rempli des camions avec 250 instruments pour aller dans des écoles en Slovénie pendant la guerre, en Palestine passant les checkpoints, en Inde dans les orphelinats. J'ai aussi voyagé au Pérou, au Mexique... »

Au sein de l'école des devoirs, il défend un rôle touche-à-tout : maintenance, bricolage, jardinage, etc., tout en perpétuant une transmission musicale et orale (théâtre, etc.). Des instruments sont à disposition des enfants, lesquels privilégient l'improvisation : « Au départ, je les réunissais en cercle pour leur apprendre tel ou tel instrument, mais maintenant ils les utilisent de façon spontanée, se servent sur l'étagère et me sollicitent parfois, pour, par exemple, tenir un archet ou utiliser la basse. »



École des devoirs



La fresque

▶ TRAVAIL ET CRÉATION

« L'école de devoirs de L'Entrela' n'est pas une école et on n'y fait pas que des devoirs », pointe Audrey Mériquaud, plasticienne, également coordinatrice du lieu. « C'est d'abord un lieu d'apprentissages via le travail scolaire, mais également via le jeu, des activités artistiques et culturelles, voire culinaires... Le moment passé à l'EDD se partage en deux temps : le premier est consacré à la réalisation des devoirs, le second aux activités qui permettent d'ancrer les savoirs scolaires tout en s'amusant. » En pratique, les jours de semaine programmés (lundi, mardi, jeudi de 15 h 30 à 17 h 30), lorsque les enfants arrivent, Audrey répartit les devoirs entre les bénévoles en fonction des matières. « On essaie d'avoir une personne bénévole par enfant, et d'assurer un suivi individualisé. Les élèves ont souvent de grands soucis

de concentration et le besoin d'être recentrés. Il est donc plus aisé pour les bénévoles d'avoir peu de participants à gérer et de pouvoir les refocaliser sur la matière qui les concerne. » À commencer par la connaissance de la langue française : « Il y en a dont le niveau se normalise, mais d'autres pour qui cela prend plus de temps, en fonction du cadre familial : si les parents ne parlent pas le français, les erreurs sont récurrentes et ils ne sont pas corrigés. »

ANIMATIONS ET STAGES

Le mercredi après-midi est dévolu aux plus petits : « Ils ont moins de devoirs, et on peut prendre davantage le temps de développer des activités créatives et ludiques avec eux. » Par exemple, Audrey leur a proposé de concevoir un guide touristique d'Evere, mis en page

et imprimé avec leurs textes et des photos prises avec les smartphones, après deux balades sur les lieux qu'ils aiment et ont choisis.

L'aspect participatif est également inclus dans l'approche, qu'il s'agisse de préparer des recettes de gâteau, de cultiver le potager, faire des poules en terre pour stocker la récolte de la chasse aux œufs à Pâques, ou de repeindre les portes des toilettes. Pour ce dernier exemple, les enfants ont été invités à remettre un projet, qui a ensuite été voté par tous. Les dessins sélectionnés ont été peints par les élèves eux-mêmes sur la surface des portes.

« Au départ, il n'est pas toujours facile de faire passer les activités, poursuit l'animatrice. Il est parfois aussi difficile de communiquer avec les parents, car ils sont dans une logique d'émancipation sociale par l'école et ils mettent beaucoup de pression sur



Présentation orale



Guide touristique d'Evere

les enfants à ce niveau. Ceux-ci sont inscrits ici gratuitement, et pensent parfois qu'ils vont partir une fois les devoirs terminés. D'autres n'ont pas de prédisposition artistique ou autre. Mais comme le relationnel est très privilégié ici, ils s'y sentent bien et adhèrent au projet. » Des ateliers gratuits sont aussi organisés durant les congés scolaires : à l'école des devoirs durant la semaine de Pâques et au centre culturel pendant les autres vacances annuelles. Ainsi, ouvert tant aux adultes qu'aux enfants, un atelier s'est mis en place il y a deux ans pour la réalisation d'une fresque colorée collective, au croisement des rues Plaine d'Aviation et de Paris.

SYNERGIE AVEC L'ENTRELA'

Les interactions entre le centre culturel – situé rue de Paris au n° 43 – et l'école des devoirs – au n° 108 – sont régulières. Prêt de locaux pour des réunions, mise à disposition du parking vélo, projet radio (les enfants qui y participent via le centre culturel ont notamment fait un reportage sur l'école des devoirs)... Baudouin de Jaer coordonne également le projet alpha-FLE, axé sur l'alphabétisation des adultes et réalisé en partenariat avec le CPAS d'Evere, l'Administration communale et Lire et Écrire Bruxelles. Dans ce cadre a lieu une fois par mois à L'Entrela' la projection d'un film autour de la thématique des liens multiculturels et transgénérationnels. Les intéressés peuvent également se rendre aux rencontres « Place

aux parents ! » organisées par le centre, un espace abordant les questions qui touchent à la parentalité (séparation, harcèlement à l'école...) avec un expert et à partir d'un support original : vidéo, performance, etc. Les échanges se prolongent de manière plus informelle autour d'une tasse de café.

LE LIEN SOCIAL ET DE QUARTIER

En marge de sa programmation culturelle, L'Entrela' développe par ailleurs différentes initiatives de cohésion sociale dans le quartier.

L'idée : « Tous ensemble, solidaires, métissés et égaux, faisons de Bruxelles une "ville plaisir" ! »

Dans le cadre de l'action « Réinventons notre quartier », le réaménagement créatif de l'espace public constitue une des priorités, tous acteurs confondus : habitants, L'Entrela', des associations everoises et les services communaux compétents. Après la fresque collective, les bornes du coin de la rue de Paris et de la rue Plaine d'Aviation ont ainsi été customisées suite au projet mené par L'Entrela' avec des élèves et des personnes âgées. Par ailleurs, tous les jeudis de septembre à avril 2018, les enfants des écoles Saint-Joseph et La Source se sont réunis pour participer à des ateliers créatifs animés par Benoit Baptiste sur la thématique « passé-présent-futur de mon quartier ». Ils ont aussi régulièrement rendu visite aux résidents de la maison de repos Saint-Joseph, pour des moments

d'échange autour de dessins, de photos ou de collages.

CITY ZEN, QUARTIER DURABLE

Dans la foulée de ce projet de revitalisation de l'espace public, un quartier durable a émergé. Suite à l'interpellation en 2017 du PCS de De Là Haut et de L'Entrela' par les exploitants des potagers d'Everecity à Platon concernant le manque de propreté, de sécurité et de réglementations collectives, une campagne orientée vers des modes de vie plus solidaires a vu le jour. Un groupe d'habitants a ainsi décidé d'exploiter trois parcelles en friche. Une charte a été rédigée et a abouti à la création du projet de quartier durable « City Zen ». Depuis, six parcelles ont été repensées au profit de la communauté, avec différentes affectations : l'installation et la gestion d'une ruche, l'aménagement d'un potager collectif, la distribution de légumes lors d'ateliers de cuisine bio entre voisins, une résidence d'artistes... L'Entrela' organise en outre des visites guidées et autres événements dans le quartier Platon, tel le festival Patchwork avec ateliers, exposition, spectacles et performances. Entre autres. En phase avec sa mission de départ : tisser, renforcer les liens sociaux par la culture et une participation citoyenne. ●

INFOS :

www.lentrela.be/-Ecole-de-devoirs-

PIXath :

ANIMATION POUR PETITS ET GRANDS DANS LA CITÉ DES GÉANTS

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Toutes les photos : © T. Casavecchia

Projections, stages, rencontres et expo : entre le 1^{er} et le 10 mars 2019, Ath a vibré durant une bonne semaine au rythme de l'animation. Ou plutôt de l'image animée. Grâce à cette manifestation articulée autour du cinéma « L'Écran » de la ville, les jeunes et les moins jeunes ont pu (re)découvrir les joies du cinéma d'animation. Une programmation de qualité, mais une formule qui pourrait être appelée à évoluer.

« **C**ette année, nous en étions à notre seconde édition, explique Grégory Lacroix, animateur cinéma à la maison culturelle d'Ath. L'événement est conçu en partenariat avec le centre d'expression et de créativité "La ruée vers l'art" de la maison culturelle. L'objectif premier est d'initier le jeune public aux différentes techniques du cinéma d'animation telles que le *stop motion* ou l'incrustation et le numérique.

DES ATELIERS AU CŒUR DU PROJET

Ces ateliers sont vraiment au cœur de PIXath. Cette initiation se déroule durant un stage d'une semaine pendant les congés de carnaval. Le but est de permettre à ces jeunes d'exprimer leur créativité. Bien sûr, ce stage n'est pas uniquement théorique et il insiste énormément sur la mise en pratique. À la fin du stage, le dimanche, les œuvres des jeunes sont ainsi projetées gratuitement afin de clôturer l'événement. »

Au tout départ du projet : une collaboration avec le festival Ramdam de Tournai. « Dans cette participation, nous accueillons une sélection de courts métrages que nous diffusons au cinéma "L'Écran". Dans le même temps, on amenait les enfants du stage à produire eux-mêmes des petits films



Stage de réalisation en stop motion



Fabrication des décors et des personnages par les enfants



d'animation. La thématique, bien sûr, était de créer des "films qui dérangent". C'était très intéressant et ça permettait aux jeunes de produire un contenu qui les encourageait à réfléchir sur le monde qui les entoure tout en développant des savoir-faire techniques d'animation. Malheureusement, cette collaboration s'est arrêtée il y a deux ans, en avril 2017. Face au succès de ces ateliers, on a voulu persévérer sur cette voie et essayer de conserver cette dynamique. C'est ainsi qu'est né PIXath. »

Pour 70 euros, les enfants de 6 à 13 ans peuvent donc participer à la semaine de stage (matériel compris) et reçoivent deux places de cinéma pour les projections qui se tiennent dans le cadre de l'événement. Au programme : *stop motion*, montage vidéo, plasticine, papier découpé, dessin, photo, peinture, etc. Les jeunes sont impliqués dans toutes les étapes de la création, du dessin à l'animation, en passant par le tournage et le montage. De quoi susciter, sans doute, quelques vocations, d'autant que les jeunes ont également pu rencontrer, au début du stage, Aline Quertain, réalisatrice professionnelle, qui leur a expliqué comment s'y prendre pour réaliser et créer un film de A à Z. « Nous voulions que les jeunes puissent en apprendre plus sur les ficelles et la manière de construire de l'image animée. Ces images sont omniprésentes dans la vie quotidienne, ce stage leur permet donc de mieux comprendre comment on les fabrique et, ainsi, démystifier l'image. »

Nouveauté cette année, le projet s'est également tourné vers les ados, puisqu'un autre atelier a été proposé au 13-18. Cette fois, c'est sur le vidéo mapping que les jeunes ont été invités à se pencher. Cette technologie multimedia permet de projeter de la lumière ou des vidéos sur des volumes, le plus souvent des bâtiments, afin de recréer des images à taille réelle. Cette année, les étudiants de la section « arts numériques » de l'académie des Beaux-Arts de Tournai ont ainsi pu projeter leurs œuvres sur le château Burbant, façade du cinéma. Ils ont ensuite été rejoints par les jeunes qui avaient participé au stage.



Cocktail avec parents et enfants

DE LA DIFFUSION D'ŒUVRES ANIMÉES

Mais PIXath, ce n'est pas uniquement une semaine de stage pour les jeunes. C'est également un volet axé sur la diffusion d'œuvres animées pendant toute la semaine : « On voulait montrer que l'animation n'est pas qu'une affaire d'enfant, loin de là. Il faut faire tomber ce préjugé. On peut prendre l'exemple de *La Passion Van Gogh*, que l'on a projeté lors de notre première édition en 2018. Le film est composé de 65 000 plans peints à la main par plus d'une centaine d'artistes qui utilisent les mêmes techniques que le célèbre peintre pour animer et donner vie à ses tableaux les plus populaires. Le film avait même remporté le prix du public au festival d'animation d'Annecy. Ce film a beaucoup plus ici, à Ath, et a très bien fonctionné il y a deux ans », note Grégory Lacroix. Clairement, ce n'est pas tous les jours ni au coin de la rue que l'on peut voir ce genre d'œuvres. Il y a aussi des chefs-d'œuvre à découvrir à tout âge, comme *Miraï, ma petite sœur*, film d'animation japonais de Mamoru Hosoda, qui raconte l'histoire de Kun, un jeune garçon heureux jusqu'à ce que sa petite sœur déboule dans sa vie, et qui se retrouve embar-



qué dans une épopée métaphysique qui n'est pas sans rappeler, sur la forme, les productions du studio Ghibli, dont la renommée n'est plus à faire. Ou encore des films, peut-être plus grand public, comme *Royal Corgi* ou *Le Rat scélérat*. « Cette semaine est aussi l'occasion de faire découvrir au public un genre de cinéma qui n'est pas si connu que cela, et de faire découvrir le vivier extraordinaire et ultracréatif qu'est le cinéma d'animation. »

Pourtant, malgré la dizaine de longs métrages diffusés et encore bien davantage de courts, les organisateurs refusent de parler de festival. « Nous n'avons pas la prétention de nous présenter comme un festival, on préfère parler de semaine consacrée à l'image animée, explique Grégory. Nous n'aurions simplement pas les moyens suffisants. Par exemple, on a constaté qu'il était très difficile de faire venir des professionnels à notre événement, puisque la plupart des acteurs de l'animation sont mobilisés à Bruxelles durant cette semaine (rire). C'est donc particulièrement complexe de proposer des conférences ou des événements à notre échelle plus modeste, mais je pense qu'on arrive tout de même à proposer un événement cohérent qui permet d'apprendre et de découvrir. »

La semaine se déroule en fait en collaboration avec le festival Anima, à Bruxelles, et on y diffuse notamment la sélection des courts métrages en compétition au festival. « Nous avons tenté, par le passé, une autre expérience de décentralisation, avec le Festival du film d'amour de Mons, mais cela ne fonctionnait pas vraiment. Ça reste compliqué de garder son identité et de s'adresser aux publics locaux. Ici, en proposant notamment les stages aux jeunes, on parvient, je pense, à proposer une identité propre aux visiteurs. »

DES EXPOS ET DES RENCONTRES

Le PIXath, ce sont aussi des expositions et rencontres, comme, cette année, l'exposition *Regards Forains*, de l'artiste plasticien qui a étudié aux Beaux-Arts de Tournai, Raphaël Decoster, qui mêle habilement dessin et dessin animé au service de la narration, emmenant le spectateur vers un imaginaire onirique, vibrant et interactif. Le trait des animations de l'artiste est volontairement fébrile, hésitant et haché, comme pour insister sur la notion de dessin inhérente au dessin animé.

Le centre d'expression et de créativité a d'ailleurs associé les élèves des écoles de la région en leur faisant visiter l'expo-



Stage de réalisation en stop motion

sition au Grand Palace. Et après avoir choisi une œuvre sur laquelle travailler par la suite, les écoliers ont pu interagir et prolonger les œuvres de l'artiste en classe en imaginant, par exemple, la suite des histoires racontées. Les œuvres de ces écoliers ont, d'ailleurs, elles aussi été présentées dans le cadre de la semaine.

Une autre attraction, et non des moindres, était la diffusion des œuvres des stars belges du cinéma d'animation de demain. « On a la chance, en Belgique, d'avoir deux excellentes écoles d'animation. La Cambre, à Bruxelles, et la Haute École Albert Jacquard, à Namur, sont reconnues à l'international. Projeter les sélections de ces écoles permet de découvrir et de mettre en lumière les talents de demain. »

Enfin, les deux plus grandes stars du cinéma belge d'animation étaient également de la partie, puisque Patar et Aubier, réalisateurs, notamment, de *Panique au village* et *Ernest et Célestine*, étaient présents pour ouvrir la semaine de l'image animée dans la cité des géants. Ils étaient mis à l'honneur le vendredi 1^{er} mars, avec la diffusion du documentaire *Des cowboys et des Indiens* de Fabrice du Welz, qui retrace le parcours des deux compères et analyse leur processus créatif. Ainsi que lors d'une rencontre avec le duo le dimanche suivant, lors d'une sélection de courts métrages. Cerise sur le gâteau, les enfants qui participaient au stage pouvaient assister gratuitement à la séance et ainsi rencontrer ceux qui font briller le cinéma d'animation belge de par le monde.

LA DIFFICULTÉ DE TOUCHER UN PUBLIC LARGE

Et puis, il y a « le film coup de cœur ». « Chaque année, on essaie de faire découvrir un de nos coups de cœur au public. Cette année, on a par exemple diffusé le film d'un réalisateur très populaire : *L'Île aux chiens*, de Wes Anderson. C'est un film incroyable, un véritable bijou pour cinéophile. Malheureusement, quand on va chercher une œuvre un peu moins connue



Rencontre entre les participants au stage et la réalisatrice Aline Quertain

au festival d'Annecy, le public n'est pas forcément au rendez-vous. Il faut donc veiller à ce que la programmation ne soit pas trop pointue. Peut-être était-ce un peu le cas cette année, avec de nombreux films que l'on pourrait rapprocher de films d'art et d'essai. Nous avons débrié la dernière édition en mai, et peut-être que les films proposés étaient trop éloignés de ce que recherche notre public cible dans la région. À Bruxelles, Anima peut, par exemple, compter sur un public large et notamment des étudiants en art ou en images animées, ou un public plus averti. Mais ici, dans le Hainaut, nous n'avons pas de haute école qui propose des formations d'animation au cinéma. Le bilan cette année a été un peu mitigé. On est donc en pleine réflexion sur les objectifs que l'on doit se fixer pour les années à venir. Il est probable que l'édition 2020 se recentre autour des stages de création et de la programmation destinée aux enfants. Car le stage, lui, reste un réel succès. On a accueilli cette année une bonne quarantaine d'enfants durant une semaine. Il est donc probable que l'on recondense les projections sur un seul week-end plu-



Projection des films au cinéma L'Ecran

tôt que sur l'entièreté de la semaine. Le PIXath est finalement encore un projet très jeune, et cela aurait du sens de revoir les ambitions un peu à la baisse avant d'éventuellement gagner en ampleur par la suite. Mais, durant le mois de juin, l'évolution du projet était encore sujet à discussion. Ce qui est certain, c'est que nous conserverons cet ancrage autour des congés de carnaval. »

Au vu des mines réjouies, mais concentrées, des cinéastes en herbe lorsqu'ils mettent la main à la patte, on ne peut que souhaiter une longue vie au projet. ●

INFOS :

<https://www.mcath.be/>



© Johan Jacobs

HENRY BAUCHAU ET LES ÉCRIVAINS ICONOGRAPHES, À POINTCULTURE LOUVAIN-LA-NEUVE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Cela commence par un déménagement. Henry Bauchau, en raison de son grand âge, veut quitter son appartement au deuxième étage d'un bâtiment sans ascenseur pour rejoindre la maison de son fils, l'acteur Patrick Bauchau. Il s'adresse à Myriam Watthee-Delmotte, professeur à l'Université catholique de Louvain et auteur de plusieurs études sur son œuvre, pour déposer entre les mains de l'Alma Mater sa bibliothèque et son œuvre picturale. Devant l'enthousiasme de sa correspondante qui lui propose une salle dédiée à son œuvre, Bauchau décide d'y déposer la totalité de ses archives : ses manuscrits, y compris des textes et des poèmes que l'écrivain avait gardés par-devers lui, par pudeur de n'être pas assez bon écrivain pour les publier si ce n'est sous le pseudonyme de Jean Remoire. On y trouve aussi sa bibliothèque remplie de livres annotés, éléments très précieux pour les chercheurs, les traductions, les articles sur son œuvre, les hommages qu'il a reçus, parce que beaucoup de peintres ont été inspirés par son travail et, surtout, son énorme correspondance.



La lumière Antigone, opéra de Pierre Bartholomée sur un livret d'H. Bauchau, avec Mireille Delunsch (Antigone), Koen Kessels (dir musicale) et Philippe Sireuil (mise en scène) - La Monnaie 2008 © Johan Jacobs

UN CHEMINEMENT

Une fois tout cela installé et les documents inventoriés et classés, il faut animer le fonds. La recherche, bien sûr, mais aussi la gestion du site Internet et l'édition d'une newsletter électronique. Cette dernière ne mentionne pas uniquement l'exploitation de l'œuvre dans le monde académique, mais aussi les animations, les représentations, les traductions, une revue internationale. Les hommages prennent parfois des formes étonnantes, comme cette lecture en morse d'un poème de l'écrivain dans un phare à Marseille, ou, en Grèce, un architecte qui a conçu les plans d'une usine suite à sa lecture d'Œdipe sur la route et y a traduit sa vision du chemin du roman.

L'écriture est une route. Pour un roman publié, le fonds possède au moins quatre versions, et pour un poème, 25 ou 30 versions. C'est un « Work in Progress » permanent, d'où l'immense intérêt d'avoir tous les éléments du cheminement, de voir le travail d'écriture de Bauchau comme une avancée en lui-même. Cette avancée passe par des réajustements de mots, de syntaxe. Ainsi, un poème, dans sa première version, aura pour sujet Œdipe et, 25 versions plus tard, sera devenu un poème sur Antigone. Cela permet d'entrer dans le processus de fabrication littéraire de l'intérieur, de se rendre compte des mécanismes d'ajustement. Pour Bauchau, un pas vers le

moins est un pas vers le mieux. Au point que le roman publié devient une silhouette à la Giacometti, un squelette. C'est ce qui fait que cette œuvre a l'air d'être écrite si simplement. Un exemple de long processus de simplification : *Le Boulevard périphérique*, paru en 2008, a ses prémices en 1945.

La Belgique a peu de lieux où se concentrent toutes les archives d'un écrivain. L'Université de Liège abrite les archives de Simenon et d'Hubert Nyssen, l'UCL, celles de Bauchau. Pourquoi dans une université ? Bauchau suivait l'idée de Nyssen d'une sorte de pari : c'est dans les universités que l'on forme les lecteurs et que l'on forme ceux qui forment les lecteurs, à savoir les professeurs. Le lieu permet la rencontre de la jeunesse, la recherche, l'enseignement, tout en étant aussi au service du public. Cela permet de construire des dossiers de création parce que tout est sous la main : pour une œuvre, le chercheur peut scruter les étapes de l'écriture au travers des différents manuscrits. Il peut aussi étudier le contexte. Un journal permet de suivre les lectures contemporaines de l'écriture, la bibliothèque de l'écrivain avec les livres annotés permet de vérifier les influences, la correspondance l'échange d'idées. Tout cela désacralise le livre publié en un objet final d'un long et tortueux chemin de création.

Au détour d'un spectacle sur l'écrivain à la Ferme du Blocry, Myriam Watthee-Delmotte rencontre Noël Godts, le

responsable adjoint du PointCulture de Bruxelles. Elle lui parle sans doute de sa visite, durant sa jeunesse, des somptueux musées de l'Université de Harvard aux États-Unis, de sa découverte, sur le banc d'une salle d'exposition, d'un syllabus attaché à une chaînette. Sa présence s'explique par la volonté d'un professeur de littérature comparée de donner cours en face d'œuvres ou de peintres évoqués dans la littérature. Un rêve naît dans l'esprit de cette future enseignante : professer un cours d'arts et de littérature au milieu du créations artistiques. Très vite, Noël Godts la met en contact avec le responsable de PointCulture Louvain-la-Neuve, Sylvain Isaac, qui désigne aussitôt un membre de son équipe, Lauren Visse, pour monter une exposition et diverses animations en partant des archives du fonds Bauchau et y inviter aussi bien des étudiants que des habitués du PointCulture.

AVEC L'IMAGE, SUR L'IMAGE, À PARTIR DE L'IMAGE, CONTRE L'IMAGE

Il est bon de rappeler qu'Henry Bauchau fut peintre et que l'art-thérapie nourrit l'œuvre de l'écrivain. L'auteur parle des peintres, publie des livres qui mêlent textes et images. D'autres peintres puisent dans son œuvre l'inspiration pour des travaux plastiques. Très vite, le groupe de travail auquel ▶



Ci-dessus et ci-contre : exposition « Henry Bauchau et les écrivains iconographes », à PointCulture Louvain-la-Neuve © BvL

► s'adjoignent Anne Reverseau (Fonds Bauchau) et Corentin Lahouste (FNRS-UCLouvain) choisit une thématique qui allie littérature et audiovisuel : les écrivains iconographes, c'est-à-dire des écrivains qui écrivent à partir d'images. Les écrivains contemporains ne se contentent plus d'une page écrite, ils ont besoin d'images qu'ils vont manipuler, interpréter, travailler jusqu'à l'hypermédia, lieu par excellence où plusieurs médias audio, vidéo, se mêlent à la littérature. De ce point de vue, Henry Bauchau appartient pleinement à cette famille et à son époque où la littérature devient indissociable du travail de l'image, avec l'image, sur l'image, à partir de l'image, contre l'image.

La structuration de l'exposition est conçue en se basant sur trois générations d'écrivains et leurs relations multiples aux images. Elle va proposer différentes manières de les associer, soit

de façon visible (parce que les auteurs mettent en coprésence texte et image), soit de manière invisible : ils parlent d'une image sans qu'elle soit présente, et cela de manière intentionnelle parce que, par le texte, ils veulent faire vivre au lecteur une expérience particulière, lui donner le goût pour une image, augmenter son désir de la voir.

DE BUTOR À FERRARI

Quand on construit une exposition sur les rapports entre Bauchau, les écrivains iconographes et l'image, le premier nom qui vient à l'esprit est celui de Michel Butor, pour son travail pionnier dans ce domaine. Nous savons que son bureau, comme celui de Bauchau, était rempli de stimulants visuels. Et tous deux ont participé de près à la création d'opéras, l'art le plus synthétique de la culture occidentale, avec

Votre Faust d'Henri Pousseur pour Butor et *Cedipe sur la route* et *Lumière Antigone* de Pierre Bartholomée pour Bauchau. Le deuxième nom qui vient à l'esprit est celui de Sylvie Germain, et cela pour une double raison. Non seulement parce qu'elle a commenté, dans un livre de toute beauté visuelle et textuelle, *Ateliers de lumières*, les tableaux de Piero della Francesca, Johannes Vermeer, Georges de La Tour, ou parce qu'elle invente des personnages de peintre en se référant à des toiles connues. Mais aussi pour son rôle militant dans l'obtention par Henry Bauchau du Prix international de l'Union latine de littératures romanes 2002 pour l'ensemble de son œuvre. Sylvie Germain a aussi été invitée à l'occasion du vernissage de l'exposition. Elle y a témoigné, devant un PointCulture comble, de l'importance et de l'influence de l'écrivain belge ainsi que du rapport entretenu, dans son propre travail, entre le texte et l'image. Philippe De Jonckheere a été choisi pour son œuvre hypermédiatique, un capharnaüm où il exploite les divers potentiels de tension entre le texte imprimé, l'image et l'hypertexte. Dans son site/blog/journal intitulé *Le bloc-notes du désordre*, il joue constamment, au quotidien puisque c'est le principe de ce site/blog/journal, sur les œuvres visuelles ou picturales, photographiques ou cinématographiques qui le font réagir. Yannick Haenel est un amateur



Vernissage de l'exposition avec Sylvie Germain © Anne Reverseau



Formes dessin d'Henry Bauchau © Fonds HB de l'UCL

de peinture comme il y en a peu. Il a réalisé un autoportrait où il est assis sur un trône fabriqué avec des livres d'art et de littérature. Son dernier ouvrage, *La Solitude Caravage*, est la biographie rêvée du peintre italien.

Les deux derniers écrivains travaillent dans le monde de la photo. Cécile Portier part de photos anonymes qu'elle glane au hasard des brocantes et des marchés aux puces. Si une photo lui plaît, même sans rien connaître des personnes photographiées, elle s'approprie l'image et construit un récit. À son image de Jérôme Ferrari évoque la violence des guerres modernes et les liens ambigus qu'entretiennent l'image, les reporters photographiques, le réel et la mort. Avec son livre sur les reporters photographiques de guerre, il montre la difficulté de ces professionnels qui sont amenés à faire des images sur l'immontrable. Le livre est d'ailleurs sans image. Il exprime à quel point leur rôle est pénible, ingrat, méconnu. Comment certains ont été broyés par leur métier, l'ont payé de leur vie, se sont suicidés parce qu'ils avaient été traités de voyeurs alors qu'ils voulaient simplement témoigner de l'horreur du monde.

En guise de dévernissage, des étudiants ont proposé au public d'autres pistes de rapport entre art et littérature. Ainsi, deux étudiantes en philosophie et en histoire de l'art nous ont fait part de leurs réflexions sur le travail d'Anto-

nin Artaud. Une autre a voyagé entre publicité, peinture, littérature, autour du film de Peter Webber, *La Jeune Fille à la perle*, adaptation du roman homonyme de Tracy Chevalier inspiré par le tableau du même nom de Johannes Vermeer. Plus inhabituelle fut l'histoire de la collaboration du poète Nougé et du peintre René Magritte pour la réalisation du catalogue d'un magasin de fourrures bruxellois.

Au sortir de cette expérience, nous avons demandé à Myriam Watthee-Delmotte ce que représente PointCulture pour ses étudiants : « Ce que je vais dire est politiquement incorrect dans le contexte actuel. Mes étudiants ont découvert un lieu de curiosité, un lieu où l'on peut fouiller. C'est quelque chose de fondamental pour eux. C'est comme quand les livres sont en libre accès dans une bibliothèque, cela n'a rien à voir avec une bibliothèque où il faut d'abord trouver le livre sur un écran, parce que le fait de chercher une chose ou de découvrir juste à côté une chose dont on ignorait complètement l'existence, mais qui en fait est fabuleux, va vous amener à découvrir qu'à côté il y a encore autre chose qu'on ignorait. Cela fait progresser la culture. On peut avoir des outils de recherche logiques, rationnels, mais on peut aussi fouiner. C'est extraordinairement important pour découvrir des choses que spontanément on n'aurait même pas pensé à chercher. Cela fait venir à soi des élé-

ments de culture, des pans de culture ignorés. On a l'impression qu'Internet résout tout. C'est faux, c'est la présence qui résout tout. »

Outil pour la compréhension de la dynamique contemporaine de la littérature, qui se mélange de plus en plus avec d'autres médias, l'exposition *Henry Bauchau et les écrivains iconographes* est disponible sur demande. ●

INFOS :

Fonds Henry Bauchau : <http://bauchau.fltr.ucl.ac.be/>

PointCulture Louvain-la-Neuve : <https://www.pointculture.be/agenda/evenements/henry-bauchau-parmi-les-ecrivains-iconographes/>

Michel Butor : <https://www.ed.ac.uk/literatures-languages-cultures/delc/french/research-projects/michel-butor/introduction>

Sylvie Germain : <http://auteurs.contemporain.info/sylvie-germain/>
Philippe De Jonckheere : Le bloc-notes du désordre, <https://www.desordre.net/blog/>

Éric Suchère : ...un autre mois..., <http://poesie.suchere.pagesperso-orange.fr/>
Yannick Haenel : *La Solitude Caravage*, Fayard, « Des vies ».

Cécile Portier : <https://petiteracine.net/wordpress> (site d'écriture)

Jérôme Ferrari : À son image, Actes Sud.

LES PROMESSES DU FUTUR

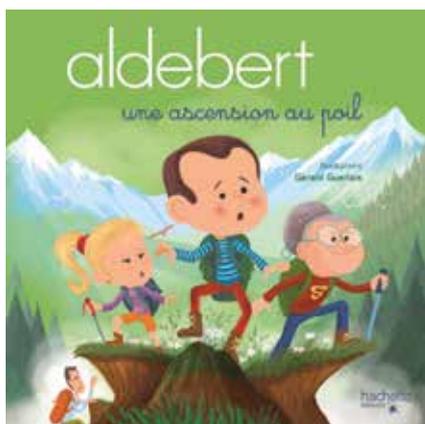
PAR **BENOIT van LANGENHOVE**

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Aldebert

Une ascension au poil. -
Hachette Enfants, © 2019.

Le principe de la collection est simple. Dans chaque livre, vous pouvez lire une histoire inédite écrite par Aldebert et illustrée par Gérard Guerlais et écouter sur un CD l'histoire lue, suivie par la chanson qui donne naissance au récit. Ici, Aldebert raconte une promenade en montagne décidée par une famille après avoir vu un reportage consacré à l'ascension d'une haute montagne par des alpinistes aguerris. Partis avec enfants, jeunes amis, grands-parents et pique-nique, les promeneurs se confrontent à la pollution de la nature, réproouvent l'usage abusif des téléphones portables et souffrent d'exercices physiques sans préparation (bonjour les ampoules aux pieds). À partir de 3 ans.



Wolfgang Rihm (1952)

Jakob Lenz. -
Georg Nigl, John Graham-Hall,
Orchestre symphonique de La
Monnaie, Franck Ollu (direction). -
Alpha 717, © 2017 & © 2019.

Jeune compositeur de moins de 30 ans, Wolfgang Rihm écrit cet opéra de chambre en 1979 d'après la pièce homonyme de Georg Büchner. Depuis, la partition du compositeur allemand s'est imposée comme une œuvre majeure. Le livret évoque la figure d'un écrivain, un artiste en échec, écrasé par l'ombre de son ami Goethe et ses démons intérieurs. À l'occasion de la reprise de l'opéra au Festival lyrique d'Aix-en-Provence, Alpha ressort des archives de La Monnaie l'enregistrement de la remarquable production d'Andrea Breth. La réussite est à mettre au crédit de l'extraordinaire incarnation du baryton Georg Nigl et de la direction claire et colorée de Franck Ollu.



Holly Herndon

Proto. -
4AD, © 2019.

Née dans les montagnes de l'est du Tennessee, Holly Herndon a d'abord appris le chant dans les églises. Un programme d'échange l'amène à Berlin où elle fait ses premières armes dans les clubs de la ville. Là, elle se met à exploiter les limites de la pop électronique et de la musique contemporaine. L'ordinateur portable devient son « instrument le plus intime ». Dans son troisième album, avec l'aide de Mat Dryhurst et Jules LaPlace, elle choisit d'utiliser l'intelligence artificielle. S'appuyant sur des sessions d'improvisation régulières avec un ensemble choral, elle alimente la machine. Elle lui apprend à imiter et à improviser avec les chanteurs et forme un chœur composé à la fois de voix humaines et de voix générées par l'IA. Cela donne des choses étonnantes, comme *Alienation*, une ballade puissante où un rythme de dancefloor est surmonté par des voix chorales rappelant le chant sacré ou le psaume gaélique. Ce disque n'annonce pas la musique autonome après la voiture autonome, mais une collaboration intelligente où la machine est tenue en laisse et devient plus une source de suggestions qu'un grand frère venu envahir et remplacer l'inventivité humaine.



Leonardo da Vinci, la musique secrète.

Douce Mémoire, Denis Raisin Dadre (direction). -
Alpha 456, © & © 2019.

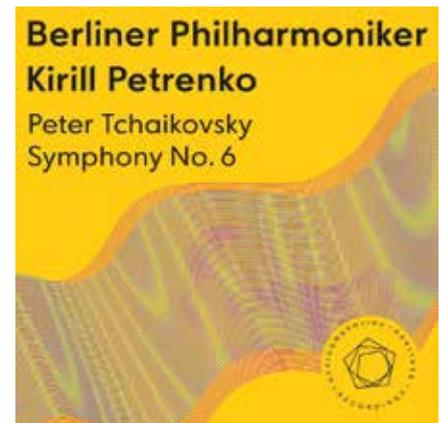
Léonard de Vinci aimait et pratiquait aussi la musique. Ses qualités de joueur de *lira da braccio* et d'improvisateur étaient très appréciées. Giorgio Vasari raconte que Leonard se présenta devant le duc de Milan avec un luth construit par ses soins, en forme de tête de cheval, dont le son était plus harmonieux et plus vibrant que le luth courant. Parmi les commémorations du 500^e anniversaire de son décès, il aurait été du plus grand intérêt de publier un enregistrement de son œuvre. L'historien Emanuel Winternitz affirme que « la musique n'est pas seulement une facette parmi d'autres de son génie créatif, mais une partie essentielle de la dynamique de son énergie artistique et scientifique ». Malheureusement, aucune partition n'a été éditée. Et se tourner vers les compositeurs qu'il a entendus aboutit à un paradoxe. La musique dominante à cette époque était originaire de nos contrées où le puissant État bourguignon imposait sa musique et sa peinture au reste de l'Europe. Pour rechercher des résonances entre musique et peinture, Raisin Dadre fait un choix très personnel de musiques. On peut le contester, mais pas la superbe interprétation.



Piotr Tchaïkovski

Symphonie n° 6. -
Berliner Philharmoniker,
Kirill Petrenko (direction). -
BPHR 190261, © 2017 & © 2019.

Depuis août, Kirill Petrenko occupe une des positions les plus enviables, celle de nouveau directeur musical de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Élu démocratiquement par les musiciens, il succède à Herbert von Karajan, Claudio Abbado et sir Simon Rattle. Une première tournée internationale avait déjà permis durant l'été 2018 de juger des affinités entre le chef russo-autrichien et son futur orchestre. Maintenant, c'est un enregistrement de la *Symphonie Pathétique* de Tchaïkovski qui permet d'entendre le travail du chef d'orchestre. Tchaïkovski n'est pas seulement l'un des compositeurs desquels Petrenko se sent le plus proche, la musique de Tchaïkovski exprime ses angoisses de manière très personnelle. Elle fait « couler le sang » du chef qui ressent pour elle « une profonde affinité spirituelle ». Il y a des choses admirables dans chaque mouvement – le son des bois dans le début de la symphonie, la légèreté mendelssohnienne des cordes au début du scherzo –, mais prise dans son ensemble, l'interprétation n'a pas encore la plénitude d'un mariage accompli. Une simple question de patience. ●



ELLIS ISLAND : L'USINE À FABRIQUER DES AMÉRICAINS

PAR PHILIPPE DELVOSALLE
rédacteur à PointCulture

De 1892 à 1924, près de 16 millions de migrants passèrent par l'îlot d'Ellis Island à New York. À l'occasion de la saison « Migrer » de PointCulture, évocation de « l'île aux larmes », abordée par la plume de l'écrivain Georges Perec et les objectifs du documentariste Robert Bober et du photographe Lewis W. Hine.

Ellis Island, « C'est un petit îlot de quatorze hectares à quelques centaines de mètres de la pointe de Manhattan. Les Indiens l'appelaient l'Île aux mouettes et les Hollandais l'Île aux huîtres. [...] [Une] île que, dans toutes les langues d'Europe, on a surnommée l'Île des larmes : Tränen Insel, Wyspa łez, Island of Tears, Isolla delle lagrime... » (Georges Perec). Le centre d'accueil, de tri – puis, plus tard, de détention et d'expulsion – pour migrants pauvres qui y était installé (les migrants aisés voyageant en première classe débarquaient directement à New York) a été notamment filmé par Francis Ford Coppola (dans le second volet du *Parrain*), par la musicienne Meredith Monk, par James Gray (*The Immigrant*) ou « l'artiste urbain » JR.

Récits d'Ellis Island est le titre d'un film en deux volets que Georges Perec et Robert Bober y tournèrent en 1978 et 1979 pour l'Institut national de l'audio-visuel. Trois livres reprenant un même texte de Perec, proche de la voix off du film – et, selon les cas, des photographies historiques, des fac-similés du journal de tournage des réalisateurs – furent publiés en 1980, 1994 et 2019. Cette dernière version, simplement intitulée *Ellis Island*, publiée au format de poche chez P.O.L., tourne volontairement le dos à la photographie, aux images, pour se focaliser sur la force du texte. Ayant vu le film et lu le texte à plusieurs reprises, je conseille vivement au spectateur de se muer en lecteur – et réciproquement.

UN FILM (ROBERT BOBER ET GEORGES PEREC)

Partis sans scénario, se confrontant au lieu, au réel, aux personnes rencontrées, Perec et Bober trouvent des solutions, des *modus operandi*, des formes liées à la fois à leurs manières de faire habituelles et aux opportunités et contraintes apparues au tournage. Toujours très attentif à l'esprit des lieux (voir *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* ou l'immeuble de *La Vie mode d'emploi*) et aux objets (voir *Les Choses*), on retrouve l'amour de la liste

de Perec avec l'enchaînement, dès l'ouverture du film, de cinq énumérations : le nombre d'immigrants de chaque nationalité ; le nom des compagnies maritimes reliant l'Europe et New York ; les ports de départ ; les noms des navires ; la déclinaison dans les différentes langues du surnom d'Île aux larmes (voir ci-dessus). Ce parti pris va beaucoup plus loin qu'un simple effet de signature ou de style, qu'un rejet des instructions stéréotypées des manuels d'écriture (« Évitez les énumérations trop longues »). Il est en prise directe avec la nécessité d'évoquer des vies individuelles en train de basculer d'un monde à un autre, au-delà des statistiques, plusieurs décennies après les faits, dans des lieux désormais désertés et en ruines.

« Comment décrire ? Comment raconter ? Comment regarder ? » [...] « Tenter de se représenter ce que furent ces seize millions d'histoires individuelles, ces seize millions d'histoires identiques et différentes de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants chassés de leur terre natale par la famine ou la misère, l'oppression politique, raciale ou religieuse. » Pour Perec, cela passe par le désir d'évacuer d'entrée de jeu l'approche statistique – mais d'y revenir, dans une énumération très proche, et cependant différente en fin de première partie du documentaire – et puis, de ne pas tricher, de se frotter aux vestiges laissés par les voleurs de métaux, de ne pas fuir la banalité de ce qui reste, de nommer les tables, les bureaux, les classeurs, les montants de lits, une cafetière, un livre de cantiques, etc.

Récits d'Ellis Island est un film audacieux dans sa forme et sa construction, à mille lieues de l'aller-retour ronronnant entre images d'archives et interviews des reportages télévisés habituels. Toutes les interviews sont concentrées dans la deuxième partie du film, dans le volet *Mémoires* où Bober et Perec enregistrent « à terre », à New York City, la parole d'une série d'immigrants septuagénaires ou octogénaires, juifs et italiens, passés par Ellis Island au début du XX^e siècle. Le premier volet, *Traces*, compte en tout et pour tout 20 secondes d'images cinématographiques d'archives, à peine deux plans de dix

Ellis Island's Immigrant Landing Station (1905)



secondes ! Par contre, en un véritable tour de passe-passe, les réalisateurs et leur chef opérateur Jacques Pamart réussissent à transformer des images fixes (les photographies d'époque de Lewis W. Hine – voir ci-dessous) intelligemment disposées *in situ* en images en mouvement, par la seule fluidité subtile de leurs travellings et zooms.

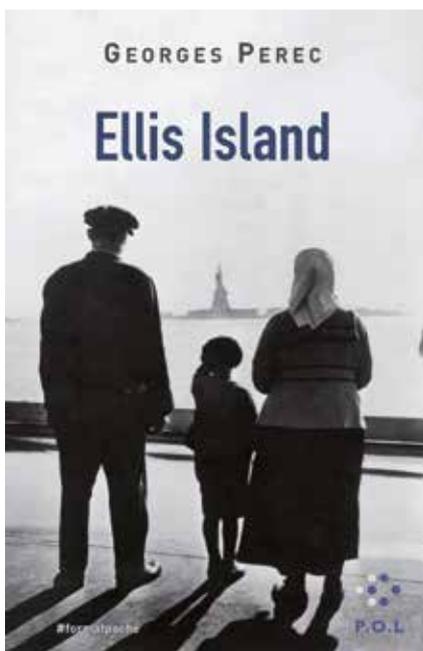
Au niveau de la circulation de la parole et de l'imbrication des différents niveaux de discours, toujours dans ce premier volet, Bober et Percec laissent la part anecdotique et la plus factuelle de l'histoire à un « guide à chapeau scout » animant une visite guidée pour un groupe d'Américains, enfants et petits-enfants d'immigrés passés par Ellis Island.

UN TEXTE (GEORGES PEREC)

Tel que récemment publié par Ela Bienefeld, une cousine de Percec, focalisé sur le premier volet du film, recentré sur le texte de l'écrivain, laissant de côté toute l'iconographie ainsi que la retranscription des entretiens du second volet, *Ellis Island* est un opuscule de 80 pages qui se lit en moins d'une heure – mais qui nous hante longtemps après qu'on l'ait refermé.

Par rapport aux différentes voix de la bande-son de son homologue filmique, le présent texte n'incluant pas la retranscription de la voix *in situ* du guide du musée, Percec est obligé de reprendre ici, en ouverture de son essai – tout en la réécrivant, en lui donnant une forme littéraire –, la part de discours informatif que ce personnage portait dans le film.

Au-delà des traits stylistiques percecien déjà relevés ci-dessus, *Ellis Island* est un texte multistrates, nourri par les réflexions de Percec sur ses motivations et celles de Bober à filmer ce lieu (via deux visions différentes de leur judéité), sur leur démarche créative (le film en train de se construire ; le texte en train de s'écrire ; le processus d'observation, d'immersion dans le lieu), et une analyse fine des évolutions historiques des différents types de migrations successivement encouragés, tolérés ou interdits :



« Pratiquement libre jusque 1875, l'entrée des étrangers sur le sol des États-Unis fut progressivement soumise à des mesures restrictives, d'abord élaborées et appliquées à l'échelon local (autorités municipales et portuaires), ensuite regroupées au sein d'un "Secrétariat à l'immigration" dépendant du gouvernement fédéral. Ouvert en 1892, le centre d'accueil d'Ellis Island marque la fin d'une émigration quasi sauvage et l'avènement d'une émigration officialisée, institutionnalisée et, pour ainsi dire, industrielle. [...] En somme, Ellis Island ne sera rien d'autre qu'une usine à fabriquer des Américains, une usine à transformer des émigrants en immigrants, une usine à l'américaine, aussi rapide et efficace qu'une charcuterie de Chicago : à un bout de la chaîne, on met un Irlandais, un Juif d'Ukraine ou un Italien des Pouilles, à l'autre bout – après inspection des yeux, inspection des poches, vaccination, désinfection – il en sort un Américain. » (Percec)

Percec fait explicitement le lien entre la réalité historique qu'il aborde et la situation des *boat people* vietnamiens qui prennent la mer à la charnière des années 1970 et 1980, au moment où il écrit son texte. Quant à nous, lecteurs et spectateurs des années 2010, nous ne pouvons nous empêcher de prolonger les échos de ces histoires, de ces exils forcés, de ces espoirs, de ces larmes – et de ces morts – aux questions actuelles de détresse migratoire se cristallisant autour de la Méditerranée ou de la frontière entre le Mexique et les États-Unis.



Immigrant Family in the Baggage Room of Ellis Island - Lewis HINE - (1905)

DES PHOTOGRAPHIES (LEWIS W. HINE)

Volontairement mise de côté de cette récente réédition du texte, l'iconographie est particulièrement intéressante dans le film. Toujours en décalage par rapport au texte et à la voix, jamais illustrative, une première famille disparate d'images (cartes postales, tickets, photos d'archives prises à bord des bateaux, photos du tournage, etc.) est filmée dans le carnet de travail des cinéastes. Puis, il y a une vingtaine de photographies d'époque en noir et blanc dont les tirages en grand format sont remis en situation, 50 à 70 ans plus tard, dans les endroits *ad hoc* de la ruine d'Ellis Island. La quasi-totalité de ces photos est due au sociologue et photographe progressiste Lewis Wickes Hine, entre 1904 et 1909 puis en 1926. Plus qu'un art, pour Hine, la photo est un témoignage, un outil documentaire pour montrer une réalité qui doit être changée ou abordée différemment (changements sociologiques et politiques que ses photos du travail des enfants, réalisées à partir de 1908, arriveront à provoquer). Dans ses photos à Ellis Island, Hine tente de rendre – par la lumière, la pose, le regard et la composition – une dignité aux migrants pauvres qu'il photographie, espérant ainsi donner à ceux qui les regarderont – en particulier ceux qui voient leur arrivée d'un mauvais œil – « la même sollicitude pour les migrants contemporains que celle qu'ils ont pour les pèlerins du Mayflower débarquant à Plymouth Rock ». ●

LA BIBLIOTHÈQUE POUR REFAIRE SOCIÉTÉ

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

L'avènement de la société numérique a bouleversé nos sociétés. Les bibliothèques ne sont pas en reste et doivent composer avec un changement radical de paradigme. Cela pousse les professionnels à réimaginer la bibliothèque de demain à une époque où la lecture augmente, mais où la lecture de livres, elle, ne cesse de baisser. Vaste chantier.

SOCIOLOGIE DE LA LECTURE, PAR CLAUDE POISSENOT

Les idées reçues sur la pratique de la lecture sont nombreuses. Ainsi, la société donne l'image d'une discipline en perte de vitesse et de popularité. Pourtant, les compétences de lecture de la population et les matériaux disponibles n'ont jamais été aussi nombreux. Dans *Sociologie de la lecture*, le sociologue français Claude Poissenot s'attache à définir scientifiquement le concept de lecture, mais aussi l'impact de l'appartenance sociale du lecteur sur sa pratique.

En effet, la lecture, pour une élite « littéraire », est une activité à défendre : basée sur la manipulation de l'imprimé sur la forme, et sur celle de littérature (une notion à la définition variable) sur le fond. De son côté, la lecture, entendue comme le déchiffrement du texte, se porte au

contraire très bien, même si elle ne recouvre plus les pratiques sociales traditionnellement valorisées. On lit aujourd'hui davantage sur un écran plutôt qu'en bibliothèque ou en cours.

Il existe donc une dichotomie forte entre ces deux conceptions de la lecture. Pour l'auteur, la sociologie permet de se distancier du discours décliniste ambiant des élites chargées de définir ce que recouvre la notion de lecture.

Enfin, la sociologie se doit d'investir de nouveaux champs de recherche, en se penchant par exemple sur les nouvelles pratiques de lecture, notamment sur les réseaux sociaux et sur les forums d'Internet. En effet, ces nouvelles manières de lire et de s'approprier les écrits participent à créer du sens pour l'individu, qui parvient à interpréter les messages laissés par d'autres internautes, mais aussi à créer du sens pour la collectivité. Aux sociologues, donc, de définir de nouvelles grilles d'analyse pour comprendre comment la multiplication de ces supports de lecture et de ces contenus résonne aujourd'hui avec le parcours individuel du lecteur et collectif de la société.

DÉFENSE DE L'ESPRIT CRITIQUE

Malheureusement, l'avènement du numérique est

concomitant avec celui de la désinformation. Si de nombreux lecteurs lisent désormais en ligne, ce n'est pas toujours pour un mieux. Ces communautés en ligne se construisent parfois – trop souvent – autour de bulles de filtres au sein desquelles s'impose un conformisme de la pensée.

Rien que de très humain, finalement, dans le fait de rechercher des pairs avec lesquels on partage la même vision du monde, au risque de sombrer dans les théories du complot. *Des têtes bien faites. Défense de l'esprit critique* montre bien comment le fonctionnement de la psychologie humaine, des rapports sociaux et le développement technique du Web et de ses algorithmes ont très logiquement conduit à l'explosion du phénomène des *fake news* et des théories conspirationnistes.

Ainsi, lutter contre ces fausses nouvelles et affûter son esprit critique, c'est apprendre à lutter contre soi-même et ses propres inclinaisons à croire n'importe quoi. Au risque de heurter, les auteurs n'hésitent pas à s'attaquer, dans la seconde partie de cet ouvrage collectif, aux croyances les plus populaires, notamment la vie après la mort ou – moins polémiques – le climat-scepticisme ou la fin du monde.

Avant tout, ce livre milite pour la mise en place

de cours dès l'école primaire afin de lutter contre le phénomène. Il convoque ainsi un mélange des disciplines, comme il les mélange lui-même.

Car, si les premières parties de l'ouvrage sont plus théoriques et scientifiques, la dernière fait la part belle aux témoignages des personnes sur le terrain : professeurs, vulgarisateurs sur YouTube, psychologues, etc. Une lutte réaliste et efficace pour remplacer la « zététique » au cœur d'un projet de société ne se fera que si toutes ces disciplines sont convoquées. Toutefois, pour être réellement efficaces, ces moyens d'action et leurs résultats doivent être analysés avec le même esprit critique que défendent les auteurs.

LA BIBLIOTHÈQUE COMME ESPACE PUBLIC...

Le pouvoir des bibliothèques sera-t-il convoqué dans cette lutte acharnée pour que le rationalisme trouve enfin sa place dans nos sociétés ?

Elles ont en tout cas d'autres chats à fouetter pour l'instant. Elles sont en effet en pleine mutation ; alors qu'elles sont confrontées à une baisse de fréquentation des « grands lecteurs », elles observent en parallèle une forte augmentation de leur public à la recherche d'un espace commun facilement accessible au sein de la cité. Ainsi, selon Luigi Failla, architecte et professeur d'université, pour survivre, la bibliothèque doit évoluer et s'adapter à la modernité en devenant un espace de socialisation, de rencontre : une place publique. Il lui

faut donc devenir un espace horizontal, au sein duquel les différents pôles culturels ne seraient plus hiérarchisés. Pour l'auteur, le modèle fonctionnaliste des bibliothèques pensé dans les années 1990 n'a plus de sens aujourd'hui, au regard des nouveaux modes de consommation culturelle.

Ces modes de consommation ont, par exemple, été profondément modifiés par l'avènement du monde numérique. On lit aujourd'hui toujours plus sur des écrans. Mais plutôt que d'opposer le livre à la tablette et au smartphone, les bibliothèques devraient embrasser cette évolution des pratiques. Si le livre physique, papier, et sa préservation restent au cœur de la mission des bibliothèques, il est important aujourd'hui de ne pas négliger ces nouveaux supports afin de toucher un public toujours plus large.

Les villes, elles aussi, devraient appeler de leurs vœux le développement de cette nouvelle ère pour les bibliothèques. Les modes de vie urbains et toujours plus connectés n'ont eu de cesse de faire reculer l'espace public partagé et démocratique, à l'exception notable des lieux commerciaux qui se développent en parallèle des villes. La bibliothèque, comme prolongement de la ville, est de ce fait un credo qui doit être pris en compte par l'architecte chargé de penser sa présence dans le territoire. L'auteur présente donc un riche éventail de compositions de bibliothèques de par le monde, de la sobriété et de la discrétion des bibliothèques construites sur le modèle hypogée aux médiathèques

fonctionnalistes articulées en volumes, le chercheur dresse un tableau précis de l'évolution architecturale de ces ensembles.

Richement illustré et très joliment édité, l'ouvrage s'attache donc à penser ce que devrait être la bibliothèque du XXI^e siècle, en termes d'agencement, d'architecture, de publics visés ou encore d'accessibilité.

... ET LA BIBLIOTHÈQUE COMME MONDE EN SOI

La question de l'insertion de la bibliothèque dans son monde, sa communauté est également centrale dans *Un monde de bibliothèques*, réalisé sous la direction de Julien Roche. Si l'on peut parfois penser la bibliothèque comme un lieu dont l'architecture et la fonction sont immuables, cet ouvrage prouve le contraire. En rassemblant 40 monographies mettant en lumière une bibliothèque, ce « beau livre » montre à quel point l'idée de bibliothèque est tout sauf figée.

Au contraire, ces bâtiments illustrent à quel point ils sont le reflet des sociétés, des cultures qui les abritent, ancrés dans leur époque et répondant aux exigences et volontés politiques qui leur attribuent leurs missions. Historiques, modernes, petites, somptueuses, toutes sont remarquables et offrent une fenêtre inédite sur la culture et la société qui les a vues naître. Aussi, une place non négligeable est donnée aux bibliothèques plus modestes afin de mettre en valeur le service important qu'elles déploient pour leurs publics. Se côtoient ainsi la bibliothèque communale

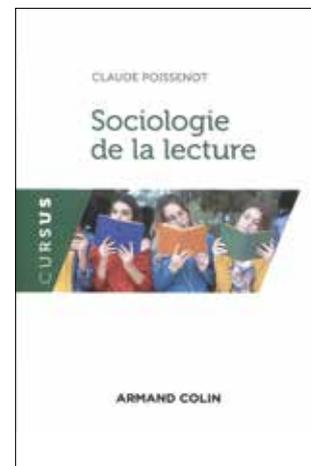
de Heerhugowaard, aux Pays-Bas, de 3 500 m², et l'énorme bibliothèque nationale de Chine à Pékin qui abrite quelques 36 millions de livres. Divisé en chapitres géographiques, l'ouvrage est particulièrement adapté au « picorage » et à la découverte.

Historique, architectural, technique, l'ouvrage, s'il n'est pas exhaustif en termes de bâtiments présentés – comment pourrait-il l'être ? –, ne lésine pas sur les détails concernant chaque bibliothèque mise en valeur, mais aussi sur les villes qui les abritent.

BIBLIODYSSÉES, HISTOIRES DE LIVRES SAUVÉS

Toutefois, ce rôle social des bibliothèques ne doit pas occulter un de leur rôle premier : la préservation et la transmission du savoir. Car les écrits peuvent avoir des ennemis. Les éléments, d'une part, et la folie humaine, de l'autre. Dans *Bibliodyssées : 50 histoires de livres sauvés*, catalogue de l'exposition éponyme qui se tient au musée de l'Imprimerie et de la Communication graphique de Lyon jusqu'au 22 septembre, le lecteur découvre les récits passionnants d'ouvrages cachés, protégés, miraculés, et de ceux qui ont permis qu'ils soient consultables aujourd'hui.

Ces 50 livres, repérés par Joseph Belletante et Bernadette Moglia, auraient pu, comme tant d'autres, disparaître dans l'histoire, rester oubliés à jamais, mais c'était sans compter sur ces « sauveurs », ces passeurs auxquels rend hommage le



- livre. Comme ces « anges de la boue », ces quelque dix mille bénévoles qui, en 1966, affluèrent de toute l'Italie et d'ailleurs pour sauver trois millions de livres de la crue de l'Arno à Florence en restaurant ce qui pouvait l'être. Quelque cinq millions de livres seront tout de même perdus malgré les efforts de ces « anges ».

L'ouvrage est également l'occasion de découvrir des personnalités rocambolesques, comme celle de José Alberto Gutierrez, alias « le seigneur des livres ». Cet éboueur de Bogota, la cinquantaine bien tassée, qui depuis les années 1990 récupère les livres jetés aux ordures. Avec les ouvrages rassemblés durant ses heures de travail, il a constitué une bibliothèque de plus de 25 000 pièces. Et, à partir de cette collection, le passionné a constitué une bibliothèque ouverte à tous dans cette capitale colombienne qui n'en compte qu'une vingtaine pour huit millions d'habitants.

Si les livres méritent tant d'être sauvés, c'est qu'ils peuvent préserver la vie du lecteur en retour. Le dernier pan de *Bibliodysées* est justement consacré à ces récits de lecteurs et à leurs « livres talismans ».

Les notices, des récits courts, souvent haletants, accompagnent deux textes inédits de Kamel Daoud et Raphaël Jerusalmy – le premier autobiographique et le second romancé – ainsi que de très nombreuses et très belles illustrations.

LE VOYAGE CHEZ LES BIBLIOTHÉCAIRES, PAR ERIK ORSENNA

En guise de conclusion,

on peut se pencher sur ce « Tour de France » accompli par le romancier et académicien Erik Orsenna pour le compte du ministère de la Culture français. À l'origine, *Voyage au pays des bibliothèques* est une mission que le gouvernement hexagonal a confiée au titulaire du prix Goncourt. Objectif ? Dresser un état des lieux de la situation des bibliothèques en France.

À la demande de la ministre française de la Culture, Agnès Buzyn, l'auteur et Noël Corbin, inspecteur général des Affaires culturelles, sillonnent, trois mois durant, le pays et ses bibliothèques. Ils rendent ensuite leur rapport à la ministre. C'est ce dernier qui fait le corpus de l'ouvrage, publié au début de l'année aux éditions Stock. Un livre à destination du grand public.

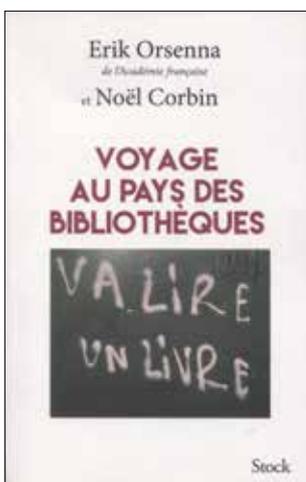
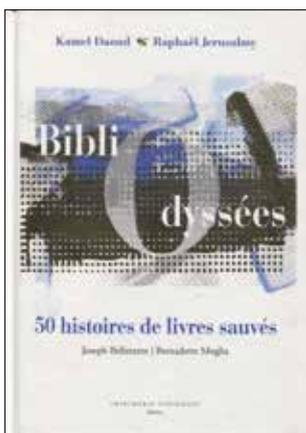
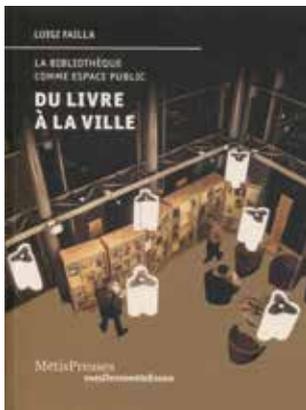
Dans ce rapport, les deux hommes plaident pour un modèle de bibliothèque qui serait davantage un lieu de vie et de consommation culturelle (au sens large) qu'un lieu où l'on transmet le savoir de manière austère et scolaire. Toutefois, s'ils défendent ce modèle de lieu de vie toujours plus accessible, avec des horaires élargis pour toucher un public toujours plus vaste, ils abordent peu la question de la lecture elle-même. Ce manque met en exergue la difficulté de mutation à laquelle sont confrontées de nombreuses bibliothèques. D'une part, elles se doivent de sauvegarder les livres et la pratique de la lecture. De l'autre, elles doivent devenir un laboratoire nouveau de la culture et du lien social, ce que tout le monde appelle de ses vœux.

Comment concilier ces deux missions ? C'est toute la question. Et pour l'heure, elle reste ouverte. ●

- **Claude POISSENOT**, *Sociologie de la lecture*, Armand Colin, 2019, 190 pages, 19,35 €.
- **Erik ORSENNA**, *Voyage au pays des bibliothèques*, Stock, 2019, 174 pages, 15,20 €.
- **Luigi FAILLA**, *Du livre à la ville. La bibliothèque comme espace public*, MétisPresses, 2017, 205 pages, 20,00 €.
- **Nicolas GAUVRIT** (sous la dir. de), *Des têtes bien faites. Défense de l'esprit critique*, PUF, 2019, 286 pages, 19,50 €.
- **Julien ROCHE**, *Un monde de bibliothèques*, Éditions du Cercle de la librairie, 2019, 349 pages, 69,00 €.
- **Joseph BELLETANTE** et **Bernadette MOGLIA**, *Bibliodysées. 50 histoires de livres sauvés*, Éditions Imprimerie nationale, 2019, 219 pages, 29,00 €.

À lire également :

- **Antoine de TARLÉ**, *La fin du journalisme ?*, Éditions de l'Atelier, 2019, 112 pages, 12,00 €.
- **Frédéric THOMAS**, *Rimbaud révolution*, L'échappée, 2019, 112 pages, 15,00 €.
- **Françoise WAQUET**, *Une histoire émotionnelle du savoir : XVII^e-XXI^e siècles*, CNRS éditions, 2019, 352 pages, 25,00 €.
- **Gilles LÉVÊQUE**, *À quoi sert la culture ?*, L'Harmattan, 2019, 276 pages, 28,50 €.



ÉCOLOGIE POLITIQUE

PAR MICHEL BOUGARD
historien des sciences

Nous ne pourrons pas dire que nous ne savions pas ! Cette formule, mobilisée dès la fin du XX^e siècle pour prévenir les risques de génocide, s'est aussi introduite dans le langage public à propos d'un autre enjeu : celui des périls environnementaux et climatiques. L'avertissement est aujourd'hui répété dans les slogans des manifestations à travers le monde, et il constitue le leitmotiv de nombreux ouvrages parus ces dernières années. Fait nouveau : le printemps de 2019 a vu l'éclosion d'une prise de conscience chez les jeunes. En parallèle, en appui de ces mouvements, il y a eu l'édition de plusieurs livres traitant des aspects philosophiques, politiques et économiques de la transition écologique.

En novembre 2017, la revue *BioScience* a publié un manifeste mondial signé par plus de 15 000 scientifiques. Ce texte (*L'alerte des scientifiques du monde à l'humanité : un deuxième avertissement*) fait explicitement allusion à un premier avertissement publié en 1992, 25 ans plus tôt. Ce premier *World Scientists' Warning to Humanity* mettait en garde les êtres humains face à des dangers déjà bien identifiés : la diminution de la couche d'ozone, la raréfaction et la pollution de l'eau douce, le dépérissement de la vie marine, la déforestation, la destruc-

tion de la biodiversité, le changement climatique et l'explosion démographique. Depuis 1992, hormis la stabilisation du « trou » de la couche d'ozone atmosphérique, non seulement rien n'a vraiment été mis en place pour répondre aux défis environnementaux annoncés, mais, qui plus est, la situation de notre planète s'est aggravée. La fameuse Conférence de Paris (COP21) en 2015 n'a pas empêché la hausse des émissions de CO₂ et les États-Unis se sont même « offerts » un président climatosceptique.

PRODUCTIVISME

Pourquoi les défenseurs de la cause écologique ont-ils autant de mal à convaincre la société et, plus encore, les décideurs politiques et économiques de la nécessité d'un changement urgent de modèle ? C'est à cette question que s'intéresse le philosophe Serge Audier dans *L'Age productiviste*, en brochant une fresque inédite des racines philosophiques, idéologiques et politiques de la crise actuelle. L'hypothèse que propose S. Audier est que le concept de productivisme, compris comme la quête illimitée de la production maximale, continue d'opérer chez les défenseurs du « progrès ». Le philosophe français se livre d'abord à une analyse de ce qu'il nomme l'hégémonie

industrialiste, ainsi que de l'utopisme technologique, avant d'évoquer les destinées du marxisme, entre écosocialisme et productivisme. L'auteur pointe un moment essentiel de l'histoire de l'écologie : une sorte de « brèche intellectuelle » apparue dans les années 1930 où l'écologie s'est vue partagée entre conservatisme et progressisme. À ce moment, il y eut aussi la première réaction anti-écologiste libérale, avec Friedrich von Hayek et sa critique du scientisme, et le rejet de l'écologie. Après la Seconde Guerre mondiale est apparu un consensus en faveur d'une politique de croissance.

Dans la suite de son essai, S. Audier montre pourquoi, dans de nombreuses régions du monde, les logiques socio-économique, politique et culturelle dominantes sont allées dans le sens d'un modèle productiviste qui a provoqué une destruction sans précédent du milieu naturel. Sans vraiment proposer de solutions à ce constat, le philosophe souhaite que l'écologie devienne l'enjeu de controverses et de luttes politiques, en rendant visibles les antagonismes qui sous-tendent une crise sans équivalent menaçant les conditions même de la vie sur Terre. Il nous invite aussi à (re)découvrir des voies alternatives, entre anarchisme et socialisme, qu'il nomme l'éco-républicanisme conflictuel. ►



► **MUNICIPALISME
LIBERTAIRE DE
MURRAY BOOKCHIN**

Deux autres ouvrages prolongent avec profit l'essai de S. Audier, l'intelligence de leurs auteurs s'appuyant sur un humour qui nous libère des discours bien-pensants. Évoquons tout d'abord Murray Bookchin, figure de proue de l'écologie aux États-Unis. D'abord marxiste-léniniste, puis trotskiste avant de devenir anarchiste et écologiste, M. Bookchin est avant tout un humaniste qui a toujours vu dans la collectivité humaine la solution plutôt que le problème. Pour lui, ce ne sont pas les hommes qui sont responsables de la crise écologique actuelle, mais bien le capitalisme et sa logique de la croissance illimitée. Divers textes de M. Bookchin (décédé en 2006) ont été réunis, permettant l'accès en français à l'œuvre originale de cet anarcho-écologiste. M. Bookchin défend l'idée d'une écologie sociale passant par la démocratie directe et la reprise en main de nos conditions d'existence. Il souhaitait une société écologique et libertaire, foncièrement égalitaire, constituée de communautés largement autonomes pour ce qui est de leurs ressources et ajustées au plus près à leur environnement naturel et aux exigences de la démocratie directe (son fameux « municipalisme libertaire »). Les textes choisis par Daniel Blanchard exposent les grandes lignes de l'écologie sociale prônée par M. Bookchin, tant du

point de vue théorique que pratique. Ils ont été édités entre 1969 et 1995 et ils reflètent parfaitement la pensée de Bookchin et son constat impitoyable : soit un mouvement sera capable de pousser l'humanité à l'action vers une écologie sociale, soit la dernière grande opportunité historique d'accéder à une émancipation complète de l'humanité périra dans une autodestruction sans frein.

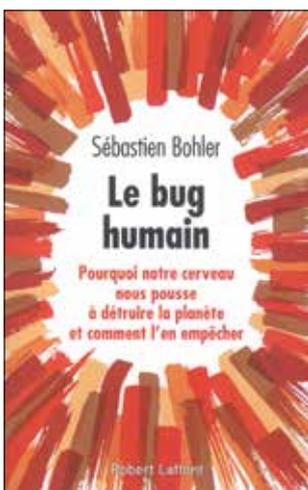
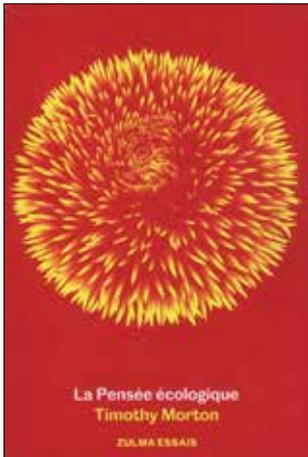
**LA PENSÉE
ÉCOLOGIQUE DE
TIMOTHY MORTON**

L'essai du philosophe britannique Timothy Morton propose une autre vision de l'écologie. Pour ce jeune philosophe aux allures de rock-star, l'écologie n'a pas seulement pour objet le réchauffement climatique, les relations entre les êtres humains et les animaux, ou encore la raréfaction des énergies fossiles. Pour Morton, l'écologie a également à voir avec l'amour, la perte, le désespoir et la compassion, et aussi le capitalisme. Bref, l'écologie doit inclure toutes les voies imaginables du « vivre ensemble ». T. Morton soutient que pour prendre son essor, la pensée écologique devrait « penser grand », en s'affranchissant du local et du particulier (se préoccuper moins des haies et des nids d'oiseaux pour mieux envisager la planète Terre comme un tout). T. Morton écrit aussi que « l'esthétique sentimentaliste envers les mignons animaux est un obstacle évident à la pensée écologique ». Pour ce philosophe, la pensée écologique inclut la néga-

tivité et l'ironie, la laideur et l'horreur. Intellectuel internationalement connu, Timothy Morton n'hésite pas à renvoyer dos à dos les tenants de la *deep ecology*, nostalgiques d'une nature originelle fantasmée, et ceux qui prononcent des discours toujours plus « verts », seulement utiles à soulager les consciences et « verdier » les programmes électoraux.

**APPEL À LA
DÉCROISSANCE,
SELON BERNARD
CHARBONNEAU**

On reste dans le domaine de l'écologie philosophique et politique avec le dernier essai de Bernard Charbonneau, un écrivain à l'ironie mordante qui a analysé les mutations radicales dans nos sociétés à la suite du développement technoscientifique et les menaces que celui-ci fait peser sur l'humanité et la Terre. Collaborateur de *La gueule ouverte* (jusqu'en 1977) et à *Combat Nature* (à partir de 1974), B. Charbonneau fut considéré comme une autorité dans le mouvement écologique, un « sage qui élevait le débat ». L'ouvrage récemment publié rassemble des articles parus durant les années 1970 jusqu'au décès de B. Charbonneau en 1996. Cet appel à la décroissance nécessite d'opérer un renversement des valeurs : ne plus viser un développement sans fin, mais chercher l'équilibre. B. Charbonneau affirmait que le christianisme était à la fois à l'origine du pouvoir actuel de l'homme sur la nature, et de la prise de conscience de ses conséquences. Selon



lui, la révolution écologique risque d'être impossible. Pourquoi ? Parce qu'à rebours d'une société qui condamne au chômage ou à la fonction ultra spécialisée, le politique « écolo » devrait être soumis à l'obligation de retourner un temps à la base et à la vie quotidienne dans la nature. Et B. Charbonneau de préciser : « Celui qui en ferait une maladie démontrerait par cela même qu'il n'avait que le pouvoir comme raison d'agir. »

COLLAPSOLOGIE

Une autre facette de l'écologie politique d'aujourd'hui est certainement le courant de la « collapsologie ». Luc Semal, maître de conférences en science politique, vient de publier un essai qui retrace l'émergence et l'évolution des mouvements qui, face au réchauffement climatique non maîtrisé, à l'érosion de la biodiversité et aux limites de la croissance, en sont venus à considérer que l'effondrement global de l'humanité pourrait être la fin logique de cette fuite en avant. Cet effondrement est-il possible ? Probable ? L. Semal analyse comment un tel catastrophisme s'est inséré dans la pensée écologique à la fin du XX^e siècle. La perspective catastrophiste renforce les thèses selon lesquelles les démocraties modernes nourriraient un rapport au temps inadapté à la compréhension des enjeux écologiques. L'auteur étudie aussi l'évolution de deux mouvements écologistes apparus au début du XXI^e siècle : le mouvement de la décroissance, d'origine française, et celui

des *Transition Towns*, d'origine britannique. L'essai de L. Semal évoque les trajectoires biographiques des militants de la « collapsologie », avec, en toile de fond, une logique de la désillusion qui se développe à mesure que s'assèchent les perspectives politiques et que s'assombrissent les horizons écologiques.

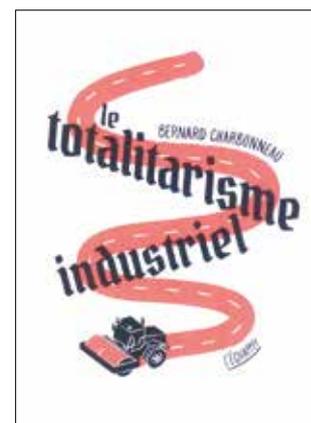
EDUQUER À LA SOBRIÉTÉ

Faut-il alors désespérer ? Et si on se posait plutôt une autre question : comment se fait-il que, tout en ayant conscience des dangers qui menacent l'humanité, on ne parvient pas à réagir ? Sébastien Bohler, docteur en neurosciences, apporte sur cette question du devenir des êtres humains une réponse inattendue : notre cerveau nous pousserait à détruire la planète ! Il existerait ainsi une sorte de défaut de conception, un véritable « bug humain » qui concernerait les neurones en charge d'assurer notre survie, qui ne seraient jamais « rassasiés », réclamant sans cesse davantage de nourriture, de sexe et de pouvoir. Tout n'est cependant pas perdu, affirme S. Bohler, car certaines parties de notre cerveau ont la capacité de raisonner autrement. Mais elles sont en minorité. Quand un de nos comportements se traduit par de meilleures chances de survie ou de transmission des gènes, qu'il s'agisse de nourriture, de partenaires sexuels, de statut social ou d'exploration de nouveaux territoires, une zone de notre cerveau (le striatum) est inondée de dopamine

(« hormone du plaisir ») et le comportement en question est renforcé. Pour sortir de ce schéma, S. Bohler propose d'emprunter les voies de la sobriété, seul moyen de reprendre le contrôle de notre destin. Mais comment faire accepter à notre striatum une baisse des renforcements primaires, autrement dit une baisse de plaisir ? Une piste : rééduquer son cerveau pour apprendre la modération, être en pleine conscience pour s'affranchir des automatismes.

CLIMAT ET PROFIT ?

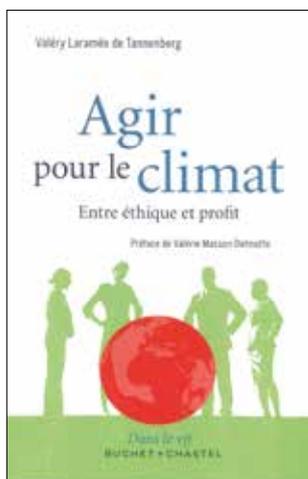
Fort bien. Poursuivons par une autre interrogation : y a-t-il un espace entre les collapsologues qui prédisent la fin du monde et les neurologues qui veulent que l'on contrôle mieux notre cerveau pour le guider de l'avidité vers la sobriété ? Valéry Laramée de Tannenberg (rédacteur en chef du *Journal de l'environnement*) évoque l'implication de nouveaux acteurs face au réchauffement climatique et ses conséquences. C'est le cas des grandes entreprises qui, pour préserver leurs sources d'approvisionnement en matières premières ou en énergie, commencent à intégrer la dimension climatique dans leur stratégie. Réputé « a-climatique », le monde des banques, des assureurs, des fonds de pension, prend peur lui aussi. Partout sur la planète, des secteurs économiques (immobilier, infrastructures côtières, tourisme, agriculture) sont directement exposés aux bouleversements du cycle de l'eau, aux conditions météorologiques de plus en plus



- ▶ sévères et à la montée du niveau des mers. Ainsi, lentement mais sûrement, ces nouveaux acteurs prennent en compte la problématique climatique, souvent par intérêt bien compris.

LE DROIT AU FROID, PAR SHEILA WATT- CLOUTIER

Il existe en fait bien des façons de plaider pour la protection de notre planète. Par exemple, exiger de la communauté internationale la reconnaissance du bien-être environnemental comme un droit humain fondamental. En effet, sans la jouissance d'un climat stable et sécuritaire, les peuples ne peuvent pas exercer leurs droits économiques, sociaux et culturels. C'est la démarche de Sheila Watt-Cloutier, d'origine inuit, qui réclame pour son peuple le « droit au froid ». Comme la culture et l'autonomie économique des Inuits sont tributaires du froid et de la glace, le réchauffement planétaire d'origine humaine constitue, selon l'auteurice, une négation de leurs droits sociaux, culturels et sanitaires. Les Inuits sont des capteurs en temps réel des changements climatiques actuels, ceux-ci venant amplifier d'autres désastres antérieurs, comme la dépendance à l'alcool et aux drogues. Comme le souligne l'auteurice, les peuples autochtones de la Terre doivent être à l'avant-garde des efforts pour obtenir une entente internationale contraignante pour la protection de l'environnement, grâce à une interface originale entre le savoir de la science et le savoir traditionnel autochtone.



PAROLES DES PEUPLES RACINES, PAR SABAH RAHMANI

C'est une démarche similaire que propose l'anthropologue Sabah Rahmani dans son étude des « peuples racines ». Dans un livre récent, elle présente une vingtaine de récits puisés chez de tels peuples issus de tous les continents et qui ont reconnu depuis toujours la place vitale de la nature dans leur organisation sociale et spirituelle. L'auteurice précise bien qu'il ne s'agit pas d'auréoler ces traditions ancestrales, mais plutôt de porter sur elles un regard neuf, sans mépris ni idéalisme. Elle conclut que la principale leçon à tirer des récits qu'elle présente, c'est qu'il faudrait davantage « sacraliser » la nature, c'est-à-dire envisager celle-ci comme un sanctuaire vital, avec ses lois, mais sans dogmes. Ou encore : ne plus exploiter la nature, mais se contenter d'y prélever ce qui est nécessaire en faisant preuve de sobriété et de modération. Voilà un point de rencontre inattendu entre la sagesse des « peuples racines » et la neurophysiologie contemporaine.

Est-ce que les êtres humains auront la sagesse de construire un futur assurant la survie de l'humanité ? La réponse est peut-être dans cette courte phrase que j'emprunte à Assossu, Pygmée du Gabon : « Plus nous protégeons la nature, plus la nature nous protège. » ●

- ▶ **Serge AUDIER, *L'Âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques***, La Découverte, 2019, 968 pages, 29,00 €.
- ▶ **Murray BOOKCHIN, *Pouvoir de détruire***,

pouvoir de créer. Vers une écologie sociale et libertaire, L'échappée, 2019, 208 pages, 18,00 €.

- ▶ **Timothy MORTON, *La Pensée écologique***, Zulma, 2019, 264 pages, 20,00 €.
- ▶ **Bernard CHARBONNEAU, *Le Totalitarisme industriel***, L'échappée, 2019, 272 pages, 20,00 €.
- ▶ **Luc SEMAL, *Face à l'effondrement. Militier à l'ombre des catastrophes***, Presses universitaires de France, 2019, 364 pages, 22,00 €.
- ▶ **Sébastien BOHLER, *Le Bug humain***, Robert Laffont, 2019, 270 pages, 20,00 €.
- ▶ **Valéry LARAMÉE DE TANNENBERG, *Agir pour le climat. Entre éthique et profit***, Buchet-Chastel, 2019, 144 pages, 12,00 €.
- ▶ **Sheila WATT-CLOUTIER, *Le Droit au froid***, Écosociété, 2019, 360 pages, 25,00 €.
- ▶ **Sabah RAHMANI, *Paroles des peuples racines. Plaidoyer pour la Terre***, Actes Sud, 2019, 208 pages, 15,00 €.

À lire aussi :

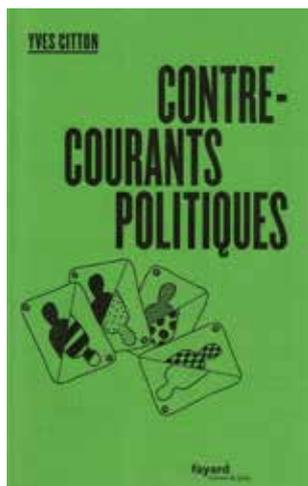
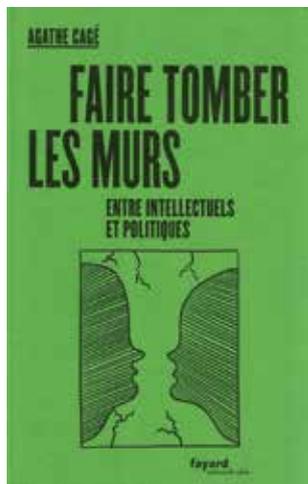
- ▶ **Romain BERTRAND, *Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature***, Seuil, 2019, 280 pages, 22,00 €.
- ▶ **Jean-Philippe PIERRON, *Prendre soin de la nature et des humains. Médecine, travail, écologie***, Les Belles Lettres, 2019, 528 pages, 29,00 €.
- ▶ **Didier GASCUEL, *Pour une révolution dans la mer. De la surpêche à la résilience***, Actes Sud, 2019, 330 pages, 25,00 €.
- ▶ **Éric FOTTORINO (sous la dir. de), *Où va l'agriculture ?***, Philippe Rey, 2019, 96 pages, 9,00 €.

« RAISON DE PLUS »,

NOUVELLE COLLECTION POLITIQUE CHEZ FAYARD

PAR BERNARD LOBET

journaliste à Bel-RTL



« Je ne vais pas très bien », dit la société. « Raison de plus pour te ressaisir », répond Najat Vallaud-Belkacem, « et retrouver le goût du progrès ». La socialiste française, soucieuse de réhabiliter l'action politique sans abdiquer aucune des promesses républicaines, entend stimuler la réflexion de la gauche et des progressistes grâce à une collection d'essais qu'elle dirige chez Fayard. *Raison de plus* était déjà le titre d'un livre que l'ancienne ministre de l'Éducation nationale a publié en 2012. À l'époque comme aujourd'hui, des questions fusent : y a-t-il d'autres indicateurs de richesse que ceux invoqués ces dernières années, d'autres sources de relance de la croissance ? Comment reconsidérer l'importance du secteur bancaire et financier de manière à l'envisager comme facteur de progrès ? Les études proposées dans la collection « Raison de plus » ne font pas fi du poids des contraintes économiques, mais elles s'inscrivent en faux contre toutes les tentations de résignation, de fatalisme et de scepticisme. Alors que la crise frappe le plus durement les plus fragiles, les politiques ne semblent promettre, à l'instar de Winston Churchill le 13 mai 1940, que « du sang, du labeur, des larmes et de la sueur ». Aucun lendemain qui chante n'est perceptible

à l'horizon... Raison de plus pour contrer les déclinistes de tout poil et les apologistes du renoncement face aux forces surpuissantes du marché. Tel est le propos de cette série d'essais que l'ancienne ministre dirige depuis le 3 octobre 2018. Quelques mois et quelques ouvrages plus tard, l'heure d'un premier bilan est venue.

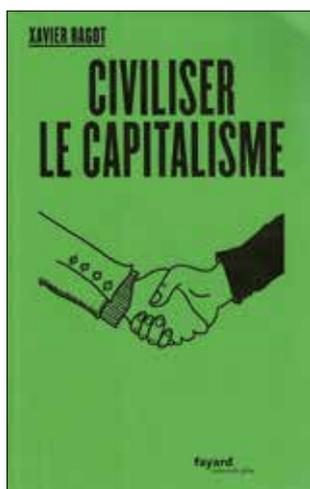
INTELLECTUELS ET POLITIQUES

Le premier ouvrage de la collection est signé Agathe Cagé et s'intitule *Faire tomber les murs entre intellectuels et politiques*. Ancienne élève de l'École normale supérieure et de l'École nationale d'administration, Agathe Cagé est docteur en sciences politiques. Nourrie des expériences de la haute fonction publique, des cabinets ministériels et d'une campagne présidentielle, l'autrice plaide pour un dialogue fécond entre universitaires et politiques. Elle en attend un partage d'expériences entre élus et chercheurs, une meilleure connaissance des réalités de terrain, un échange d'analyses des situations concrètes. Il s'agit de repenser par exemple la prise en charge des aînés autour du concept de dignité, d'inventer une politique qui réponde durablement au défi des logements surpeuplés, de remettre en

marche l'ascenseur social grâce à l'école, ou encore de concevoir, d'expérimenter puis d'adopter un revenu universel. L'ouvrage analyse en parallèle les raisons des rendez-vous manqués par la gauche dans divers domaines, comme l'attention portée aux autres (le *care*) ou la révolution fiscale annoncée par la taxe Tobin.

CONTRE-COURANTS

La littérature peut-elle constituer une boîte de secours pour la politique ? Yves Citton le pense, qui dans *Contre-courants politiques* propose de nouveaux repères et un nouveau vocabulaire politique aptes à relever les défis de notre temps. Un lieu commun suggère que les notions de gauche et de droite n'ont plus cours. Faut-il s'en réjouir ou s'en lamenter ? Ce livre suggère que le problème est mal posé et que les partis et les marqueurs traditionnels de l'opposition gauche-droite n'ont plus de prise sur les réalités d'aujourd'hui. D'où les courants alternatifs que propose ce professeur de littérature et média, qui n'hésite pas à créer moult néologismes déconcertants. Êtes-vous plutôt « accélérationniste » ou « ralentiste » ? « Transparentiste » ou « opaciste » ? « Arriviste » ou « inséparatiste » ? « Automobiliste » ou « médialiste » ? Ce livre dépeint en neuf contrastes les courants qui traversent les regroupements traditionnels



- en partis politiques. Le jeu consiste moins à choisir son camp, de façon définitive et exclusive, qu'à sentir ce qui nous attire ou nous répulse dans chacune de ces directions, avec l'espoir de nous doter d'un autre lexique politique pour imaginer de nouveaux positionnements. À défaut de clarifier nos idées, cet exercice littéraire et politique inspiré par la parole des graffeurs et des rappeurs a pour vocation de faire apparaître quelques-unes des polarités sous-jacentes qui magnétisent le débat politique. Le jeu avec les mots porte-t-il loin ? Il porte à réfléchir, puis à agir, l'auteur renvoyant en conclusion à Diderot pour qui l'artisanat des belles phrases trouve sa fin dans l'engagement de belles actions. Une belle phrase à épinglez : « La politique vit de contre-courants qui ne se satisfont pas d'en prendre leur parti. » Un jeu de mots pourra faire sortir le lecteur de ses gonds : après avoir parlé des portes ouvertes ou fermées par la politique, Yves Citton nous avertit que « la politique est une histoire de gonds » et que les politiciens disent des « gonneries »...

CAPITALISME

Xavier Ragot, dans *Civiliser le capitalisme*, commence par distinguer deux libéralismes : le politique et l'économique. Selon lui, l'erreur de certains économistes, de Hayek à Friedman, a été de penser que la condition du développement du libéralisme politique (donc de la liberté d'opinion, d'expression et de conscience) serait simplement l'extension du libéralisme économique. Ragot renverse la perspec-

tive et se demande ce qui, dans le libéralisme économique, conduit à notre crise politique. Réponse : l'instabilité des économies de marché a été sous-estimée. Jamais les économies européennes n'ont autant divergé qu'après l'introduction de l'euro, tant en matière de taux de chômage, de productivité que de salaire. Ces instabilités pesant sur les catégories les plus pauvres risquent de donner lieu à des expressions violentes. Le dernier chapitre propose une solution concrète : une assurance chômage européenne. Elle n'existerait qu'en cas de crise, de manière automatique et indépendamment des systèmes sociaux des États. Il s'agirait en fait d'une réassurance européenne : le financement se déclencherait à partir d'un seuil de taux de chômage défini en référence à la moyenne du taux national au cours des dix années précédant la récession. Les seuils d'activation seraient donc différents selon les pays, d'autant plus élevés que le chômage moyen l'est aussi. Ce système contribuerait à la stabilisation macroéconomique sans bouleverser, du moins à court terme, les systèmes nationaux d'indemnisation. Yves Ragot n'oublie pas que ce système devrait se traduire par une hausse de la fiscalité et des transferts entre États membres.

L'ÉTAU DE LA FINANCE

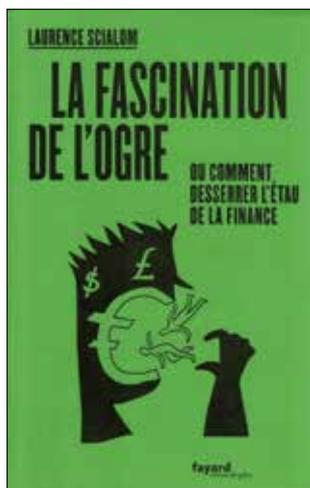
Experte en régulation financière pour le groupe de réflexion Terra Nova, Laurence Scialom reconnaît que la finance n'est pas un mal en soi, au contraire :

elle permet de s'endetter, d'épargner, d'investir, de créer du lien social. Bref, elle est le carburant d'une économie en mouvement. Le danger réside dans la capture et l'asservissement de la société par les banques en raison d'une fascination exercée sur les élites. Le jargon y contribue. La technicité et la complexité des questions de finance les font désertier le débat public, sauf lorsque des scandales éclatent au grand jour. Les dérives de la finance nuisent à l'intérêt collectif. L'autrice propose quelques réformes utiles pour remettre la finance à sa juste place : séparer les activités de trading des activités de banque commerciale, promouvoir un enseignement obligatoire sur les conflits d'intérêts et l'éthique, améliorer la traçabilité des décisions publiques, etc. ●

- › **Agathe CAGÉ, *Faire tomber les murs entre intellectuels et politiques***, Fayard, 2018, 258 pages, 21,70 €.
- › **Yves CITTON, *Contre-courants politiques***, Fayard, 2018, 240 pages, 20,55 €.
- › **Xavier RAGOT, *Civiliser le capitalisme***, Fayard, 2019, 179 pages, 19,55 €.
- › **Laurence SCIALOM, *La fascination de l'ogre ou comment desserrer l'étau de la finance***, Fayard, 2019, 264 pages, 20,60 €.

Vient de paraître :

- › **Gilles DORRONSORO, *Le reniement démocratique. Néolibéralisme et injustice sociale***, Fayard, 2019, 192 pages, 18,00 €.



À TRAVERS L'HISTOIRE

PAR FRANZ VAN CAUWENBERGH

historien de la BD

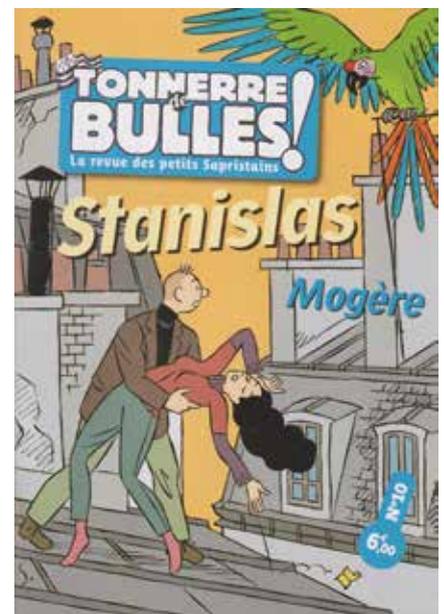
Sont abordés dans cet article : une revue qui mérite le détour, peu diffusée en Belgique, dont l'éditeur est basé dans le département de la Vendée en région Pays de la Loire ; le retour du spécialiste absolu de la BD religieuse, de son histoire, de sa philosophie et de ses idées ; et un nouveau concept travaillant sur le noir et blanc réservé à F. Walthéry.

TONNERRE DE BULLES !

Fiche technique : présentation recto verso, deux auteurs commentés ou invités, 21 cm/64 pages (n° 1 à 14, 17 et 18), 70 pages (n° 16), 72 pages (n° 15 et 19). Hors-séries : un auteur étudié, 64 pages (n° 1 et 2), 76 pages (n° 3), 80 pages (n° 4 et 5). Spécial Margerin : 90 pages, cartonné 88 pages. Spécial Tardi : 112 pages. Signalons encore : *90 par Toutatis !, hommage à Albert Uderzo*, 125 pages, cartonné. Il existe aussi un album cartonné consacré à Patrice Pellerin. Des ex-libris ; deux ou trois sont toujours offerts en cadeau !

Petit aperçu des auteurs, tant dessinateurs que scénaristes. N° 1 (janvier 2013) : David Lloyd et Yslaïre. N° 2 (avril 2013) : Bruno Di Sano, Daniel Desorgher et Walthéry. N° 3 (octobre 2013) : J.-C. Fournier, Nicoby, P. Sobral, J.-M. Sobral. N° 4 (janvier 2014) : R. Hausman, Bruno Le Floc'h, J. Guarnido. N° 5 (avril 2014) : Gess, F. Boucq. N° 6 (septembre 2014) : J. Mulatier, J. Terpant, Turf, J.-F. Miniac. N° 7 (janvier 2015) : R. Loisel, D. Rousseau, F. Schuiten. N° 8 (avril 2015) : Hermann, L. Verron, P. Sternis. N° 9 (octobre 2015) : F. Jannin, G. Mardon, J. Pleyers. N° 10 (janvier 2016) : Stanislas, I. Dethan et P. Mazan. N° 11 (avril 2016) : J.-Y. Mitton, J. Roosevelt. N° 12 (septembre 2015) : Paolo Eleuteri Serpieri, P. Wachs, J.-C. Poupard. N° 13 (janvier

2017) : F. Peeters, F. Marniquet, Alfred. N° 14 (avril 2017) : F. Cestac, S. Alcalá, A. Coutelis. N° 15 (octobre 2017) : O. Supiot, A. Altarriba, F. Le Gall. N° 16 (janvier 2018) : G. Bouzard, B. du Peloux, R. Pellejero, P. Croci. N° 17 (avril 2018) : A. Dodier, T. Tirabosco, J.-M. Cordoba. N° 18 (septembre 2018) : M. Bonhomme, A. Clérisse, J. Lereculey, T. Gilbert. N° 19 (janvier 2019) : Benoît Peeters, C. Cailleaux, A. Tambouret. Cette sympathique publication fait aussi l'objet de numéros spéciaux consacrés à des gloires reconnues. Pour mémoire : hors-série n° 1 (décembre 2012) consacré à Jean Giraud/Moebius, entretiens de Jean Solé, Druillet et Dionnet, Rossi, Mézières, Evelyne Tran-Lé. N° 2 (septembre 2013) : Gotlib, entretien avec Richard Medioni. N° 3 (février 2014) : Uderzo, conversation avec A. Coutelis, hommages par Coutelis, Luguy, Mourier, Margerin, Solé, Boucq, Tarrin, Efix. N° 4 (décembre 2014) : A. Franquin, entretien avec Jean Mulatier, F. Schuiten, J.-C. Fournier, F. Jannin, Batem, hommages par Cosey, Derib, Walthéry, F. Meynet, Margerin, Nob, Nicoby, T. Girod et Boucq. N° 5 (octobre 2015) : Giraud/Moebius, la série *Blueberry* est commentée par 28 auteurs, hommages par Riff Reb's, Meynet, T. Girod, J. Fraize et Derib. Entretien inédit : Moebius donne les clés du « Garage hermétique », discus-



sion avec Isabelle Giraud, hommages à Moebius par Li-An, Rossi, Lebeault et Biancarelli. Hors-série Margerin, *L'œil dans le rétro*, l'auteur commente sa bibliographie, hommages de 40 dessinateurs.

On notera encore un numéro spécial consacré à Patrice Pellerin sous une forme luxueuse, hors-série cartonné. Et, sous peu, un Tardi/Grange, entretiens croisés (version normale aussi). Signalons que l'abonnement à cette revue encore trop peu connue bénéficie d'ex-libris offerts.

À l'origine, cette publication portait le titre de *On a marché sur la Bulle*. De multiples titres restent disponibles. Un outil de références multiples indispensable et toujours proche de l'actualité. Particulièrement bien illustré, vivement conseillé. ▶

▶ LA BD DANS L'HISTOIRE : HERGÉ, MAURRAS, LES JÉSUITES, ETC.

- Milieux catholiques conservateurs et nationalistes :

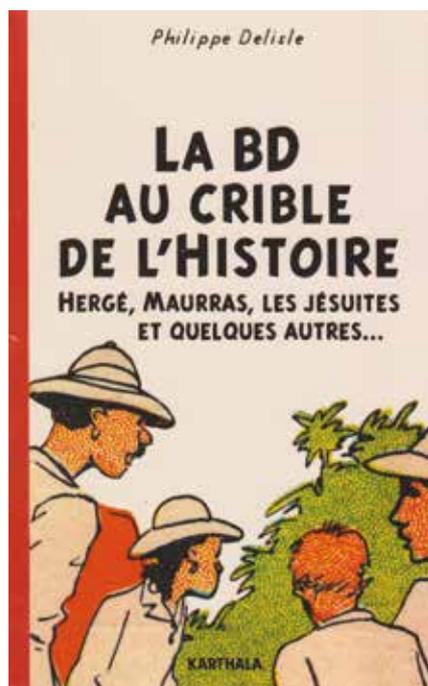
Une lecture politique des *Tintin* et *Spirou* des années 1930. Des travaux issus de temps anciens et des œuvres contenues dans un système de pensée respectant les valeurs d'un passé que, depuis des décennies, on ne cesse de démolir par plaisir en ne tenant jamais compte de l'air d'un temps au bord de l'incertitude et des pires craintes nées de scandales multiples.

- Une imprégnation chrétienne persistante :

Les jésuites acteurs et héros de la BD belgo-française des années 1940-1959, où, au fil du temps, le discours « maurrassien » s'estompe. Le livre aborde la figure du missionnaire intrépide, tant au niveau d'histoires courtes (*Oncle Paul*) que de suites illustrées aussi bien par Pierre Defoux que D. Attanasio, et traite de l'évocation de François Xavier au niveau d'une dialectique opposée, à l'époque où bien des sources sont ignorées ou peu consultées.

- Un *Tintin* au Congo flamand ?

Le bâton du féticheur, de Renaat Demoen. Un auteur flamand dyna-



mique au cours des années 1940-1950, qui travaille pour l'abbaye d'Averbode pour *Petits Belges*. Son récit, à vocation didactique appuyée, est une croisade contre le « fétichisme », une dénonciation des croyances traditionnelles, une lutte contre les sorciers malfaisants et sanguinaires.

- Des influences américaines « digérées » :

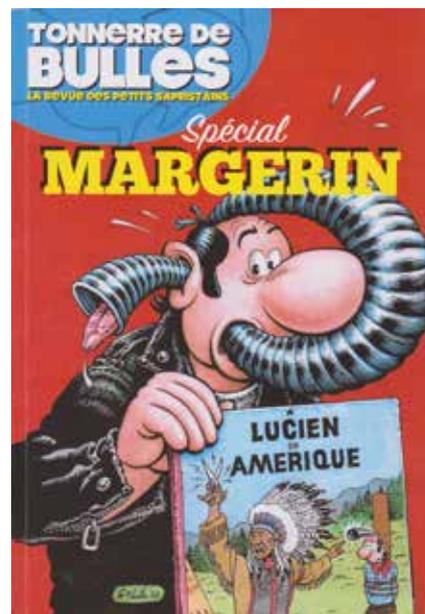
Analyse parfaite du *Tiger Joe* de Charlier et Hubinon : un « Jungle Jim » (hommage au dessinateur américain Alex Raymond, 1909-1956) à la belge ! Série lancée en août 1950 dans les pages « jeunesse » du quotidien catholique *La Libre Belgique*, qui se traduit en trois suites : *Le cimetière des éléphants*, *La piste de l'ivoire* et *Les hommes léopards*. Dénonciation de l'esclavagisme et lutte contre la cruelle secte africaine des Aniotou ou « hommes-léopards », dans un monde où des malfrats avides visent des gisements d'uranium.

Une étude très complète, idéalement documentée, avec 35 cases ou couvertures à l'appui.

FRANÇOIS WALTHÉRY DESSINATEUR

Premier volume d'une collection rendant hommage aux grands auteurs de BD européens. Les parutions sont prévues à deux volumes par année. Un patient travail où l'iconographie est constituée de fac-similés d'œuvres originales (planches, agrandissements de cases, couvertures d'albums ou du journal *Spirou*, illustrations et posters), complété d'une multitude de photos et de travaux de recherche.

Plus que complet au niveau des multiples travaux des débuts et de sa désormais héroïne, hôtesse de l'air, femme moderne appréciée aussi bien du public féminin que masculin. Au sommaire : *Pipo et compagnie* (pages 28 et 29), *Jacky et Célestin* (pages 30 à 39), *François* (pages 40 à 45), *Les Schtroumpfs* (pages 47 à 71), *Benoît Brisefer* (pages 73 à 133), *Johan et Pirlouit* (pages 136 à 147), *Natacha* (pages 149 à 361), *Le Vieux Bleu* (pages 364 à 371), *Le P'tit*



Bout d'chique (pages 372 à 379), et *Tchantchès* (pages 380 à 381).

Une bibliographie parfaite, établie par Charles-Louis Detournay, clôt l'hommage que mérite plus que jamais ce créateur prestigieux commentant lui-même ses multiples travaux. *Une vie en dessins* est le label sous lequel paraîtront de prochains artistes. L'éditeur-galeriste, coauteur d'ouvrages de référence et directeur éditorial des éditions Dupuis (2006-2007), annonce Yves Chaland et Victor Hubinon. ●

▶ *Tonnerre de Bulles !, la revue des Petits Sapristains*

Rédacteurs : Régis Cahon, Raymond Larpin, Charles Limmer, Brigitte Piedfert, Laurent Assuid.
Rédacteur en chef : Yannick Bonnart.
Adresse : La Chênaie Longue, 35500 Saint Aubin-des-Landes.

▶ *Philippe DELISLE, La BD au crible de l'Histoire. Hergé, Maurras, les jésuites et quelques autres...*, Karthala, 2019, 200 pages, 18,00 €.

▶ *François Walthéry. Une vie en dessins*, propos recueillis par Éric Verhoest, texte d'introduction et biographie de Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault, Champaka, 2019, 384 pages, 55,00 €.

COURTS ET BONS !

PAR PASCAL DERU
 formateur en ludothèque

Bonne nouvelle pour ceux qui désirent des jeux courts et intelligents, rapides et surprenants. À l'exception de *Xi'an*, chaque partie des jeux présentés ici se joue en moins de 20 minutes et nous transporte dans des univers aussi divers que la préhistoire, le Moyen Âge, une vitrine de poupées russes et le jardin potager.

DRAFTOSAURUS

Les enfants sont aux anges : leurs mains sont pleines de petits dinosaures en bois. Dans *Draftosaurus*, chacun en répartit six espèces dans les différents enclos de son parc d'attractions, selon des lois simples et un mécanisme bien particulier : le draft. Généralement, le mot « draft » signifie qu'après avoir joué une carte de sa main, le joueur passe ses cartes restantes à son voisin de gauche, tandis qu'il reçoit celles de son voisin de droite. Dans *Draftosaurus*, les cartes sont remplacées par des figurines de dinosaure : parmi celles qu'il tient en main, le joueur en choisit une et la joue sur son plateau personnel. Il passe ensuite toutes ses autres figurines à son voisin de gauche tandis qu'il reçoit celles de son voisin de droite. Cette technique donne une belle ambiance pour diverses raisons : 1) choisir c'est renoncer ; 2) il n'est évidemment pas malin de refiler à son voisin de gauche un dinosaure qu'il attend avec impatience ; 3) le plaisir du jeu vient aussi de toutes ces mains qui entrent en contact un court instant au même moment. Dans *Draftosaurus*, un enclos vaut d'autant plus de points que les dinosaures qui y sont placés en respectent le cadre : des dinosaures d'une même espèce, des dinosaures différents, des duos amoureux, une alternance répétée, etc.

Fluide et actif, le jeu est vite appris. Il se joue en deux manches de 7 à 8 minutes et propose un plateau recto verso ainsi que des variantes plus difficiles. Aux 60 dinosaures bois s'ajoute un dé événement qui détermine la partie du plateau qui peut être employée (zone de forêt, proximité de la cafétéria, sans contact avec un tyrannosaure...). Le jeu est une création collective d'auteurs connus : Bauza, Maublanc, Lebrat, Rivière. Pour 2 à 5 joueurs, à partir de 8 ans. (Éditions Ankama, distribution Asmodée, environ 19,00 €.)

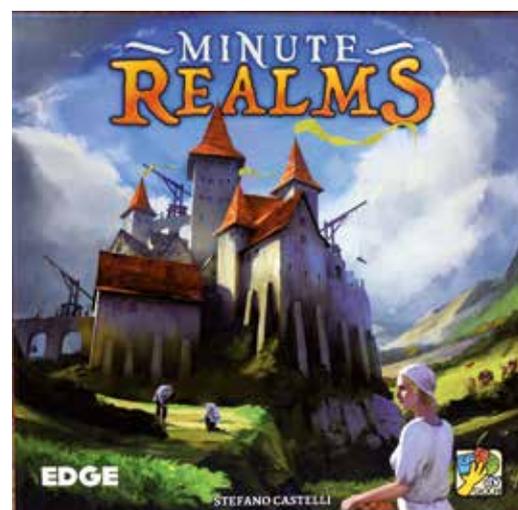
FLORA

Flora est un jeu de cartes pour deux joueurs. À tour de rôle, ceux-ci sont responsables de quatre pots communs dans lesquels poussent des fleurs. En piochant des cartes dans la réserve ou dans leur propre main, ils les superposent au-dessus des pots, augmentent ainsi la longueur des tiges et les coupent

quand la hauteur atteinte est suffisamment intéressante pour récolter des points. À vrai dire, notre première partie de jeu ne fut pas très passionnante. Mais nous avons mal lu la règle qui permet, sauf malchance inattendue, de répéter certaines actions plusieurs fois de suite, dans l'ordre qu'on veut et autant de fois que l'envie nous en prend. Mieux cadencé et plus intuitif sur les bons coups à tenter, inspiré par le nombre d'espèces de fleurs et de cartes déjà jouées, notre élan jardinier prend soudain du souffle... et nous du plaisir ! À partir de 8 ans. Durée : 15 minutes. (Éditions Rebel, environ 18,00 €.) (En France, le même jeu s'appelle *Blossoms*.)

MINUTE REALMS

Minute Realms est la preuve qu'un jeu peut être à la fois court et riche en nuances tactiques. Sur un thème semblable à celui des *Bâtisseurs*, en obtenant des cartes, chaque joueur construit un ►





- village. Deux points forts rendent le jeu intéressant : d'une part, la nécessité de prévoir une défense de son univers face aux invasions barbares et, d'autre part, les règles commerciales.

La protection du village s'inspire de mécanismes semblables à ceux qu'on trouve dans l'extension *Chevaliers de Catane*. Des hordes ennemies s'accumulent face aux villages, sans que personne n'en connaisse la valeur. Lorsque celle-ci est révélée, les joueurs comparent la puissance des postes de garde qu'ils ont édifiés et, selon qu'ils sont plus forts ou plus faibles, gagnent un avantage ou perdent un bâtiment.

L'autre mécanisme apporte au jeu une note originale. Il réside dans les lois de commerce qui sont d'application suivant qu'on prend une carte disponible devant soi ou chez les autres. C'est ainsi que le joueur préserve sa fortune ou, au contraire, paie un dédommagement à ses adversaires et déclenche éventuellement l'arrivée d'une horde barbare.

Le jeu est très court. Chacune des huit manches se dénoue en deux ou trois minutes. En comparant ses cartes à celles qui sont offertes ou qui restent sur le marché, le joueur sélectionne celle qui augmente son patrimoine en points de victoire ou complète une collection dont la valeur augmente. Ce n'est jamais sans faux pas... ce qui donne le plaisir d'y jouer pour améliorer sa stratégie et ses chances de victoire. Pour 2 à 5 joueurs, à partir de 9 ans. (Éditions Edge et DV Giochi, environ 29,00 €.)

SUNNY DAY

Une plage inhabituelle nous surprend en début de partie. Trente tuiles la com-

posent, mais mélangent un bric-à-brac de demi-motifs très divers : morceaux de parasol, bâton de crème glacée, partie de nuage blanc, trèfle porte-bonheur et ailes de moulin à vent comme on en donne aux enfants. En plaçant de nouvelles tuiles, mais en cherchant, cette fois,

à faire correspondre les motifs, le joueur capture les tuiles dont il complète le motif.

Les tuiles gagnées quittent la plage et forment un parterre devant le joueur. La manière dont le joueur les range n'est cependant pas sans incidence sur son score final : chaque carte présente vaudra un point, mais également chaque connexion réussie. *Sunny Day* est un jeu visuel, facile à comprendre et facile à jouer, à partir de 7 ans. Durée : une dizaine de minutes. (Éditions Ludicorn, environ 20,00 €.)

XI'AN

Parmi les gros jeux de gestion, nous nous sommes régalés d'expérimenter *Xi'An*, des auteurs italiens Testini et Legatto. En nous plongeant dans l'univers de la tombe chinoise aux 6 000 statues de terre cuite, ils nous provoquent par la diversité des manières de gagner des points et par la frustration de sacrifier de bonnes cartes pour en jouer certaines en priorité. À chaque tour de jeu, les joueurs posent sur la table une paire de cartes, dont celle qui est dessous indique l'ordre de passage (de la valeur la plus haute à la plus basse) et celle qui est au-dessus la ressource qu'on désire : pain d'argile, pièces de monnaie, colorant ou avantage permanent. Autrement dit, il est nécessaire de sacrifier de très bonnes cartes pour gagner le droit de jouer en priorité ! Le joueur peut ensuite envoyer son maître bâtisseur dans un des quatre palais, chacun d'eux étant dévolu à une activité propre : mouler dans l'argile une nouvelle statue ; peindre un soldat ; obtenir une arme qui le valorise ; parcourir le mausolée

et y recevoir des faveurs. Chacune de ces actions rapporte des points de victoire immédiats ou évalués en fin de partie.

Sans vraiment innover, mais en combinant d'excellents mécanismes, le jeu est agréable et l'installation progressive des statues dans la fosse centrale permet clairement de percevoir les actions à privilégier. Seule la durée annoncée (45 minutes) est illusoire. Par ailleurs, personne n'est dupe face aux multiples possibilités d'un tel jeu : il n'est pas possible de courir derrière tous les lièvres en même temps et c'est en suivant une logique réfléchie que les joueurs cueillent les fruits de leur stratégie.

Le jeu campe bien le cadre historique : ses alignements et ses statues ; les armes de l'époque ; les ateliers, le moulage et les colorants de l'époque : l'azurite, la malachite, l'orpiment et le cinabre. Le jeu convient aux familles qui n'ont pas peur des règles. Déterminez une manière de limiter l'indécision de certains... et vous vous embarquerez dans une belle aventure archéologique. Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 12 ans. Durée : 2 heures. (Éditions Matagot, environ 45,00 €.)

MATRYOSHKA

Collectionnez des séries de poupées russes ! Cette toute petite boîte se glisse dans n'importe quel sac et convient pour 3 à 5 joueurs. Elle propose deux mécanismes intéressants : le premier s'apparente à la règle de commerce que j'ai décrite pour *Minute Realms* : à tour de rôle, chaque joueur échange la carte qu'il propose contre l'une de celles de ses adversaires, sauf que ces dernières sont secrètes et que la carte gagnée n'est pas révélée ; le deuxième est que, trois fois durant la partie, chaque joueur dévoile un court instant une partie de la collection qu'il détient. Ces deux points forts de *Matryoshka* créent de belles interactions, surtout si les joueurs appuient leur jeu de remarques diverses pour influencer la partie ! Un jeu entre calcul et bluff avec de belles illustrations. À partir de 8 ans. (Éditions Matagot, environ 9,50 €.) ●



Poyo Rojo © Paola Evelina

QUE LA MONTAGNE EST MAGIQUE

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Initiatique comme le roman culte de Thomas Mann, le théâtre de la rue du Marais offre au jeune public un écrin de choix que l'Europe entière nous envie. Un projet né de l'enthousiasme sans limites du sociologue Roger Deldime et de sa chère Jeanne Pigeon, également chercheuse. ►



Cendrillon ©

► Il était là, visitait les lieux, encore en plein chantier, enjambait les gravats, frottait, d'un geste discret, la poussière sur son veston, imaginait la future salle de spectacle, racontait les gradins qui seraient adaptés, d'autres salles, plus petites, à concevoir aux étages supérieurs... Il s'enthousiasmait, parlait de plus en plus fort, de cette voix qui portait haut et loin et ricochait sur les murs épais de cette magnifique maison patricienne du XIX^e siècle, rue du Marais, qui, après deux millions d'euros de travaux de rénovation, deviendrait « son » théâtre.

Puis, Roger Deldime, puisque c'est bien lui dont il s'agit, nous emmenait sous les combles, dont les planchers étaient jonchés de fientes de pigeons, admirait, à travers l'œil-de-bœuf, la vue sur le bas de la ville, imaginait des représentations pour les plus petits, des lectures, des soirées contes, des moments intimes protégés par cette charpente aux poutres apparentes...

Au passage, il n'oubliait pas de nous montrer la salle de coffre-fort, qu'il fallut dynamiter, de l'ancienne banque Rothschild, qui fut aussi celle d'outre-mer, ou de raconter l'histoire, déjà chargée, d'un endroit qui semblait prédestiné à accueillir le théâtre pour la jeunesse, puisqu'il fut en son temps celui des jeunes de la Ville de Bruxelles.

C'était il y a 25 ans. Tous ceux qui suivent, de près ou de loin, le théâtre jeune public se souviennent, comme si c'était hier, de l'ouverture de La montagne magique, de l'engouement que la nouvelle a suscité dans le milieu. Et surtout dans le chef de Roger Deldime et Jeanne Pigeon, porteurs de cet ambitieux projet. Enfin un vrai théâtre pour enfants, avec une entrée digne de ce nom, des vestiaires, un bar et, surtout, plusieurs salles de spectacle, des gradins, des pendillons, des loges... Une adresse, une vraie, une enseigne pour un genre théâtral trop

peu connu, un chez soi auquel chacun allait pouvoir s'identifier et qui allait, en quelque sorte, donner chair et matérialité à un secteur en pleine expansion. Vingt-cinq ans plus tard, on peut penser que le défi, de taille, a été relevé, avec, entre autres, ses 50 000 spectateurs par an ! L'Europe entière nous envie cette Montagne magique, un nom choisi en référence au roman initiatique, *Bildungsroman*, de Thomas Mann.

LA PAROLE

L'idée était d'emblée d'ouvrir le théâtre aux écoles pour les scolaires, mais aussi au public familial pour des représentations dites tout public, programmées, le plus souvent, le samedi en fin d'après-midi, ou encore le dimanche, en semaine, selon les circonstances.

Les artistes, eux, seraient bien accueillis, avec de vraies loges, et non un rideau tiré entre deux trampolines dans le fond d'une salle de gymnastique, une régie professionnelle, des conditions de travail dignes de ce nom.

Roger Deldime et Jeanne Pigeon avaient également à cœur de faire vivre le lieu de mille et une façons, et chaque saison voyait éclore de nouveaux projets, des événements divers, qui toucheraient d'autres publics. Ainsi naquirent des festivals comme « Paroles au solstice », organisé en décembre, pour petits, mais surtout pour grands. Rendre voix à la parole à l'heure où l'image s'invite partout, c'est aussi remettre l'écoute en avant, changer le cours du temps, goûter aux joies de la langue, du récit, de la tradition orale, de la transmission. L'occasion de faire de belles découvertes tel le grand artiste Didier Kowarsky.

L'ART ET LES TOUT-PETITS

Vit également le jour, voici 18 ans maintenant, le festival « L'art et les tout-petits », consacré au théâtre pour bébés, en pleine croissance et de plus en plus prisé, tant par les artistes que par les familles. L'événement étant de-



Echapperons-nous ©

venu incontournable, les places sont prises d'assaut chaque année.

Du théâtre pour les bébés ? L'idée pourrait paraître incongrue, mais il faut assister à un spectacle pour enfants pour mesurer l'importance, la beauté et l'intensité de ce qui se joue à ces moments-là. À l'écoute de tout ce qui se passait chez nous et bien au-delà de nos frontières, Roger Deldime avait vite compris qu'il fallait prendre ce risque et le goûter pleinement.

Lors de recherches pour mesurer la réaction d'enfants devant des spectacles de danse et de théâtre, des électrodes placées sur les bébés ont montré qu'ils ne souffraient pas de déficit d'attention, ou de dispersion après un certain temps. Leur attention était en progression, contrairement à celle des adultes.

En outre, selon les neurolinguistes, c'est entre six et neuf mois que l'enfant est le plus à même d'apprendre une langue. L'enfant, en outre, n'est pas dans le *chronos*, temps physique, mais dans le *kairos*, temps métaphysique, instantané, sans passé ni futur. Une précieuse dimension du temps vertical, trop oubliée dans notre société.

LES TEMPS FORTS ET AUTRES FOCUS

Autre articulation de la saison, des focus autour d'artistes qui fêtent par exemple leurs dix, vingt ou trente ans de carrière, ou qui, pour l'une ou l'autre raison, méritent que leur travail soit mis en lumière.

Pour le public, ces focus offrent aussi l'opportunité de voir, ou revoir, les grands classiques du jeune public, tel *Souris Valentine* par le théâtre du Papyrus, de se plonger dans l'ombre du Tilleul, d'écouter un orchestre de papier imaginé par Max Vandervorst, luthier sauvage de son état, ou de danser aux côtés de la chorégraphe Caroline Cornélis.

Parmi les temps forts, le festival Export/Import. Non content d'arpenter chaque été les Rencontres jeune public à Huy, Roger Deldime et Jeanne Pigeon couraient aussi les festivals internationaux pour offrir un autre regard, une autre vision, élargir les horizons. Et comme l'étranger, à Bruxelles, se trouve parfois de l'autre côté de la rue, contact fut pris avec ►

- le Bronks, théâtre flamand de la rue Dansaert.

Les enseignants, et leur sacro-sainte formation, constituaient également, et constituent toujours, un des piliers de l'institution.

CALI KROONEN REPREND LES RÊNES

En 2015, Jeanne Pigeon et Roger Deldime tirent leur révérence avec le sentiment du devoir accompli. Mais il n'était pas question pour autant de mettre la clé sous le paillason. Le projet devait perdurer, à condition de trouver une remplaçante digne de ce nom.

Ce sera Cali Kroonen, un casting idéal.

Romaniste agrégée et bachelière en mise en scène à l'INSAS, elle a d'abord travaillé comme programmatrice au centre culturel d'Evere avant d'entrer à la CTEJ (Chambre des théâtres pour l'enfance et la jeunesse) pour assurer les relations publiques, puis la publication, et enfin la codirection. On lui doit également la mise en scène de *Come to me comme tout le monde*, du groupe Toc.

Ayant toujours fantasmé sur ce lieu plein de possibles, d'escaliers qui parfois ne mènent nulle part, Cali Kroonen se passionne avant tout pour le théâtre, cet art collectif qui, pour elle, ouvre à l'altérité. « Le propre de l'espèce humaine est moins le développement d'une intelligence abstraite que celui d'une intelligence émotionnelle et sociale. Cette capacité à se mettre à la place de l'autre, cette empathie se vit au théâtre », nous confiait-elle récemment.

L'éducation, dans le sens *ex-ducere*, « conduire hors de soi », est essentielle pour elle également.

Cette direction, elle la reprendra donc avec habileté et fermeté, assurant le changement dans la continuité, sur le pont 24 heures sur 24, ou presque. On retrouve, à l'affiche de La montagne magique, des saisons variées, entre théâtre, danse, chanson, marionnettes et objets, des focus, des



Filles & soie ©

festivals comme L'art et les tout-petits, et une collaboration beaucoup plus étroite avec le Bronks. L'envie, aussi, de mélanger les publics, de sensibiliser de plus en plus de programmeurs étrangers, d'accroître les propositions pour les adolescents, de développer les résidences d'artistes, les animations autour des spectacles dans les classes, avec, entre autres, la venue d'un philosophe, d'ouvrir toujours plus grand, plus haut, les portes de cette maison réellement magique. ●

MATHILDE CHÈVRE ET LE PORT A JAUNI

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

En avril dernier, le public a pu rencontrer Mathilde Chèvre, artiste invitée en résidence par la Maison de la littérature de jeunesse « Le Wolf » de Bruxelles, en collaboration avec différentes associations et le soutien de l'ambassade de France en Belgique. Une semaine folle au cours de laquelle se sont succédé ateliers pour enfants et familles, conférences pour adultes, table ronde autour de la traduction, échanges informels... Moments intenses qui ont permis de découvrir une personnalité d'exception, à la fois auteure, illustratrice, éditrice, traductrice, et spécialiste de la littérature de jeunesse des pays arabes, associée à l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman (CNRS), à Aix-en-Provence.

L'ÉDITEUR LE PORT A JAUNI

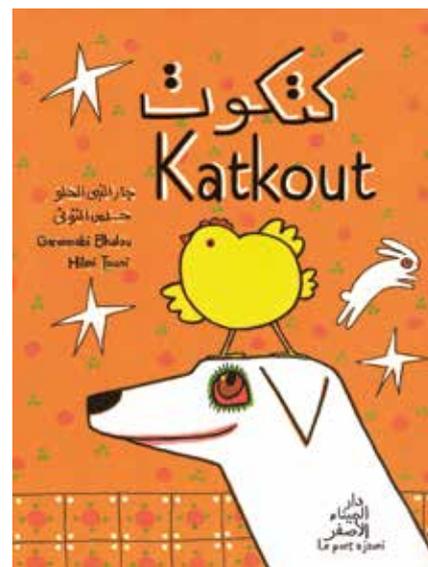
C'est pour nous l'occasion d'évoquer deux titres emblématiques édités par sa maison installée à Marseille, « Le port a jauni ». Interrogée par Geneviève Fransolet pour la revue *Citrouille*, Mathilde Chèvre a expliqué poétiquement pour quelle raison elle avait choisi cette appellation : « Il faut s'asseoir au bord du Vieux Port à Marseille, juste après la pluie. La ville est lavée, la mer flotte sous les pieds, elle est Méditerranée, une eau qui relie les terres, une grande ronde, je pense à Alger, Alexandrie, Beyrouth et à ceux qui regardent la mer là-bas... Retour à Marseille, juste après la pluie, le soleil a surgi et le port a jauni... »

C'est une quête de va-et-vient entre deux mondes unis par la Méditerranée qui préside au choix des titres publiés par Mathilde Chèvre. Pour elle, il était indispensable que ceux-ci soient bilingues, en français et en arabe. On les lit d'une langue à l'autre, de gauche à droite, de droite à gauche. Les uns

sont traduits de l'arabe au français, les autres, écrits en français, sont traduits en arabe. Et l'éditrice d'insister sur le mot arabe *naqala*, correspondant au mot « traduire », qui « évoque le déplacement d'un espace à l'autre, la circulation et le voyage ».

LITTÉRATURE DE JEUNESSE DE LANGUE ARABE ET KATKOUT DE GARENNABI ELHALOU

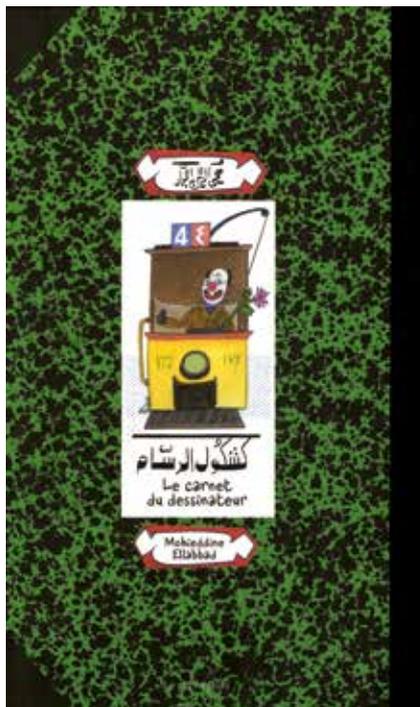
Si le trésor des contes de *Kalila et Dimna* ou des *Mille et une nuits* lui était familier, ce fut un choc pour Mathilde Chèvre lorsqu'elle découvrit au Caire, en 2005, *Katkout*, de Garennabi Elhalou, illustré par Hilmi Touni. Cet album témoignait de l'existence d'une littérature de jeunesse de langue arabe. Ce fut le point de départ de recherches qui se concrétisèrent dans une thèse de doctorat, *Quarante ans de création arabe en littérature pour la jeunesse, reflet et projet des sociétés (Égypte, Syrie, Liban)*, publiée aux édi-



tions IFPO/IREMAM sous le titre original et complet que porte cet album, *Le Poussin n'est pas un chien*.

Al-Katkout laysa kalban donne la parole à un jeune garçon en âge d'apprendre la lecture. Il déborde d'affection pour sa mère, qui occupe une place centrale au sein de la famille. Il l'admire pour sa beauté, pour le dynamisme dont elle fait preuve. Mais, surtout, il l'observe, quelque peu jaloux du lien qu'elle entretient avec un poussin qui ne cesse de la suivre. Sans doute voudrait-il se blottir en son giron comme le fait le poussin, qui va jusqu'à poser son petit bec sur ses lèvres. Quant à lui qui grandit, de plus en plus absorbé par les tâches scolaires, il a comme compagnon, lorsqu'il sort de la maison pour parcourir les rues de la ville, un chien sur la protection duquel il peut compter, car le monde extérieur se révèle parfois inquiétant. Autant le poussin est « petit, rond et doux », remarque Mathilde Chèvre, traductrice de l'album, autant le chien est « grand, droit et nocturne ». Garennabi Elhalou ►

► et Hilmi Touni mettent en scène un au-revoir à l'enfance, à la relation sensuelle avec la mère de laquelle il faut se détacher pour s'engager dans l'inconnu de l'adolescence. À cette opposition structurante répondent les illustrations cernées par un trait noir. Les lignes courbes caractérisent le monde féminin. Voyez le visage de la maman, son ventre, ses seins opulents, les motifs floraux de ses toilettes. La verticalité serait plus masculine, portrait du père dont la chemise à rayures allonge la silhouette lorsqu'il apparaît en début d'album, voyez la raideur des pattes du chien ou encore le tronc des palmiers entre les murs des maisons. Dans cet album à lire de gauche à droite, nombreux sont les gros plans, sur le corps maternel, sur les mains qui caressent. Sur les pieds en mouvement...



LE CARNET DU DESSINATEUR DE MOHIEDDINE ELLABBAD

Le port a jauni : *Le Carnet du dessinateur* de Mohieddine Ellabbad. Paru à Beyrouth en 1987, primé par la Pomme d'or lors de la Biennale internationale du livre pour enfants de Bratislava en 1989, traduit en 1999 chez Mango Jeunesse, en partenariat avec l'Institut du monde arabe, l'ouvrage était devenu introuvable. Cette réédition se veut plus proche de l'édition originale. Le texte français qui figurait en colonne, à gauche et à droite des planches, parasitait leur perception et élargissait indûment le format de l'album. Il figure désormais sous les illustrations, imprimé dans une police de caractères davantage en harmonie avec la graphie arabe. Chaque page porte un titre ; alors que celui-ci s'imposait en lettres grasses, il se fait à présent discret, disposé verticalement dans les marges, en arabe et en français. Enfin, la nouvelle couverture est un clin d'œil. Elle reprend l'une des illustrations intérieures, on y voit un conducteur de tramway déguisé en clown, une fleur à la main, le rêve d'enfance de Mohieddine Ellabbad. À noter que cette illustration présente une différence avec celle que l'on voyait dans l'édition antérieure : à un visage

grave succède une image joyeuse fidèle au texte.

« Pendant longtemps, j'ai rêvé de conduire un tramway. Puis j'ai grandi et n'ai jamais pu le faire, mais j'ai appris à dessiner et je suis devenu tout simplement illustrateur. Avec ce métier, j'ai une chance extraordinaire puisque je peux me représenter en conducteur de tramway comme j'ai longtemps rêvé de l'être. » Ces changements traduisent le souci de Mathilde Chèvre d'être aussi fidèle que possible à l'art de Mohieddine Ellabbad, illustrateur, graphiste, éditeur obsédé par le détail, soucieux d'approcher la perfection, au point parfois d'agacer ses collaborateurs qui l'affublèrent de l'amusant sobriquet « Mister millimètre ».

Dans cet album, Mohieddine Ellabbad raconte sa propre histoire, comment il s'est formé au contact d'images glanées çà et là : des cartes postales, des photos anciennes, des timbres-poste, des illustrations de magazines, des billets de banque. Il multiplie les anecdotes, rapporte ses émotions d'enfant : tout son argent de poche dépensé en une seule fois pour l'achat d'un petit carnet rouge dans lequel écrire et dessiner, la fascination pour les « dessins d'imprimerie ». Il fait part de ses réflexions sur le rôle de la mémoire, sur le regard à porter

aux mille choses qui nous entourent : « As-tu déjà observé le beau paysage au creux de ta main ? » demande-t-il à son lecteur. Il se souvient de moments clés dans son parcours de créateur : le décalage entre la couleur de sa peau et le tube de couleur « chair » fabriqué en Occident avec lequel il coloriait les visages et les mains de ses personnages ; la découverte du sens de la lecture et du mouvement dans les images, de la droite vers la gauche chez lui, et de la gauche vers la droite en Occident ; l'admiration éprouvée pour les maisons peintes du village de Gournah, pour l'art des grands calligraphes... Étonnamment, par-delà l'aspect composite de l'album et le disparate de l'iconographie, une impression d'harmonie se dégage de l'ensemble, tant les mises en pages sont équilibrées dans des compositions où dialoguent le texte arabe et les images. ●

- › **Mathilde CHÈVRE**, *Le Poussin n'est pas un chien. Quarante ans de création arabe en littérature pour la jeunesse, reflet et projet des sociétés (Égypte, Syrie, Liban)*, IFPO/IREMAM, Le port a jauni, 2015, 203 pages, 30,00 €.
- › **Garennabi ELHALOU**, *illustrations par Hilmi TOUNI, Katkout*, Le port a jauni, 2016, 40 pages, 16,00 €.
- › **Mohieddine ELLABBAD**, *Le Carnet du dessinateur*, Le port a jauni, 2018, 32 pages, 20,00 €.

THOMAS LAVACHERY :

ENTRETIEN À PROPOS DE RUMEUR ET FULMIR

PAR DANIEL DELBRASSINE

chargé de cours à l'Université de Liège



Thomas Lavachery ©

Rumeur raconte l'histoire de Tarir, mangeur de capinchos, Indien d'Amazonie banni des siens. Il donne le point de vue de l'indigène sur le monde des Blancs auquel il va s'assimiler. Robinsonnade, Amazonie, choc des cultures, écologie sont les thèmes de ce court roman très dense et pourvu d'illustrations par T. Lavachery lui-même. Sa lecture a éveillé le désir d'interroger l'auteur, en avril dernier. À cette occasion, nous avons appris la future parution de *Fulmir*, prévue pour l'automne 2019.

Quand j'ai fait sa connaissance en lisant Philippe Descola (*Les Lances du crépuscule*, 1993), j'ai su tout de suite qu'il figurerait dans mon histoire. »

ESPACE-TEMPS PARTICULIER

Rumeur présente un traitement du temps et de l'espace qui interpelle. Dans la forêt, ces deux grandeurs semblent marquées par une certaine liquidité, un manque de repères. Le lecteur expérimente ainsi un temps non mesuré, un espace non cartographié. L'effet est renforcé par le cahier central d'illustrations, dans lequel on se perd... Puis l'acculturation inscrit peu à peu ton héros dans un temps linéaire et un espace reconnu. Le lecteur découvre un autre rapport à ces deux dimensions. As-tu produit consciemment cet effet ?

« Non, mais je suis heureux que ce traitement différent du temps et de l'espace existe entre les deux parties du roman. L'opposition ne marque pas seulement la frontière forêt/ville (sauvagerie/civilisation), il me semble qu'elle correspond aussi au fonctionnement de la mémoire. Lorsqu'on regarde le passé, les grands événements de l'enfance et de l'adolescence flottent dans un temps mythique où la mesure se dissout. La chronologie, les durées, l'espace et, bien sûr, le sens – tout est réinventé, dans le souvenir lointain. »

Le mythe de Robinson est très présent dans *Rumeur*, notamment lorsque les Indiens semblent isolés au milieu d'un océan de verdure, et cela semble une référence consciente. Tu y fais d'ailleurs directement allusion, aux pages 115-116. On a l'impression que ce mythe traverse toute ton œuvre, par exemple dans *Bjorn* (t. 1), lorsque l'isolement semble un facteur essentiel de la suite. D'où te vient ce rapport avec Robinson ?

« Figure-toi que je prépare justement une robinsonnade, projet que je caresse depuis des années. Enfant et adolescent, j'ai passé des étés à explorer la nature à la recherche de petits animaux. Ces chasses solitaires au fond des bois m'électrisaient, elles demeurent parmi les plus beaux souvenirs de ma vie. Quand j'ai découvert les aventures de Crusoé à 15 ans, j'ai eu l'impression que ce roman était écrit pour moi, que j'avais plus de droits sur lui que le commun des lecteurs. Robinson, pour moi, c'est paradoxalement une forme exaltante du bonheur. »

IMPORTANCE DES SOURCES

Tu prends beaucoup de soin à nous donner tes sources dans une postface intitulée *Hommages, remerciements*. Dans quelle mesure ont-elles vraiment joué un rôle ? Car tu sembles aussi t'en écarter pour nous livrer une fiction...

« Il me semblait important de dire au lecteur que l'Amazonie du livre est largement inventée, avec des libertés en matière de zoologie, d'anthropologie... Ceux qui ne connaissent rien à ce monde pourraient s'y tromper – et je ne désire abuser personne.

Pour bâtir un univers imaginaire riche et crédible, il faut se renseigner, et même beaucoup. *Bjorn le Morphir* doit énormément aux sagas islandaises, par exemple. Sans respecter la lettre, on peut s'approcher de l'esprit d'une époque, d'une culture. J'ajouterais que les recherches me fournissent des éléments pittoresques, des occasions de poésie. Jurijri, le conquistador polyglotte, est un démon craint par les Indiens Achuar. Je ne l'ai pas créé.

DES LIENS ENTRE LES OEUVRES

Quels liens peut-on voir avec d'autres œuvres comme *Jojo de la jungle* ? Ou chez d'autres auteurs comme X.-L. Petit (*Itawapa*) ?

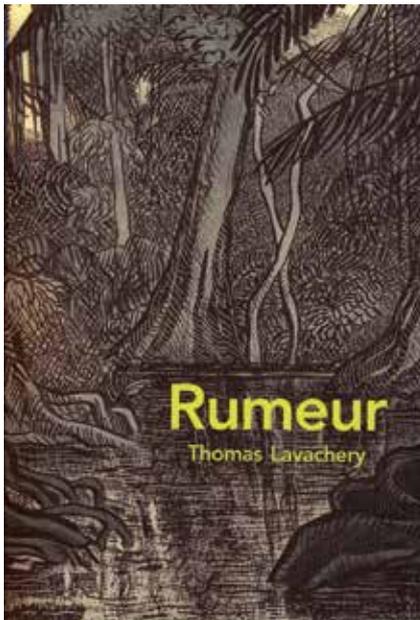
« Je verrais plutôt un lien avec *Bjorn aux armées, II : Les mille bannières. Rumeur* se rattache à l'épisode de la forêt des Bannis. Le héros et son frère ne respectent pas les usages immémoriaux de la forêt, qui les harcèle en représailles. Dans *Rumeur*, le protagoniste est un Indien qui se civilise puis traverse les bois, vêtu d'habits citadins. Là encore, la forêt – véritable personnage – se vexe et lui crée des embêtements...

Mon plus vieux rêve amazonien remonte à *La Jangada*, le premier Jules Verne que j'ai ouvert, bizarrement. Ensuite, il y a eu des lectures universitaires, dont j'ai fait mon miel : *Tristes tropiques*, *Chronique des Indiens Guayaki...* Il faut encore mentionner les ouvrages sur l'Amérique du Sud signés Alfred Métraux, compagnon de mon grand-père à l'île de Pâques (expédition de 1934). Si l'Amazonie occupe une telle place dans mon imaginaire, c'est grâce à toutes ces lectures. Pour rester sur le terrain des sources d'inspiration, je ne peux pas oublier *Dersou Ouzala* de Kurosawa. J'ai dû le voir dix fois, c'est mon film préféré. Ma fascination pour la vie forestière doit beaucoup à ce chef-d'œuvre.

Le lien profond avec la plupart de mes autres romans est surtout à chercher dans les protagonistes. J'ai écrit plusieurs histoires dont le héros est d'abord un garçon timide, inaccompli, malmené socialement... Sous ce rapport, *Rumeur* est très proche de *Bjorn le Morphir* et de *Ramulf*. »

POUVOIRS DES HÉROS

Justement, dans *Fulmir*, le héros peut paraître un peu décalé par rapport aux précédents : Fulmir est un vieux nain préoccupé de sa fin prochaine, mais rapidement impliqué dans la vie qui l'entoure et le rattrape. Ce personnage connaît bien ses pouvoirs et ses limites. Aurais-tu changé de modèle de héros ?



« J'anime un séminaire à l'université (Lille 3) : "Pratique de l'écriture pour la jeunesse". Lorsque j'aborde le chapitre des personnages, j'insiste sur le fait que le protagoniste d'un texte jeunesse ne doit pas nécessairement être un enfant ou un ado. De nombreux exemples, chez J. Verne, chez des auteurs actuels comme M.-A. Murail, le prouvent de manière éloquent. Or, jusqu'ici, je n'avais jamais tenté l'expérience du héros adulte ! C'est chose faite à présent, et l'aventure m'a enchanté. Mais cela ne veut pas dire que j'ai changé de modèle. Le personnage principal de mon prochain roman, la robinsonnade, sera un adolescent qui raconte son histoire des années après, au crépuscule de sa vie. Le narrateur aura donc la maturité du grand âge, et il ne sera pas toujours tendre avec le protagoniste, cet autre lui-même en qui il aura parfois du mal à se reconnaître. La première phrase du livre pourrait être celle-ci : "J'étais une petite brute." »

UN MOYEN AGE MARQUANT

Nombre de tes récits ont le Moyen Âge pour cadre. Te le figures-tu comme une époque historique ou plutôt comme « un paysage » ? Comme un Moyen Âge fantasmé ? Que penses-tu des propos de Cécile Boulaire¹ ?

« Ce Moyen Âge d'enfance est donc bien un lieu commun. Parce qu'il est fait de stéréotypes. [...] Mais, au-delà, il me semble que ce Moyen Âge est d'abord et avant tout le lieu d'un plaisir commun. »

« Le fantasme décrit par C. Boulaire est celui des preux chevaliers, des belles dames et des enchanteurs. Il s'agit du Moyen Âge merveilleux. Il en existe un autre, tout aussi présent dans l'imaginaire collectif, tout aussi contestable historiquement : le Moyen Âge obscur, dégénéré, sinistre, pouilleux, où la violence est reine. Les deux images me fascinent depuis l'adolescence, mais j'essaie de les dépasser.

Pour sortir des stéréotypes, un romancier d'aventures, voire de fantasy, doit s'informer sérieusement. Je reviens à mon idée du début ! En se gavant d'informations sur le "vrai" Moyen Âge, on fait provision d'éléments qui, bien utilisés, savamment dosés, donneront au récit une part essentielle de sa crédibilité. Plus qu'un assaisonnement de réalisme, c'est une espèce d'ancrage... Ensuite, chacun a ses sources d'inspiration personnelles, qui contribuent à l'enrichissement du "paysage" dont tu parles. Un auteur d'imagination se nourrit à plusieurs râteliers. Mes études d'histoire de l'art (civilisations non européennes) m'ont conduit à lire beaucoup d'anthropologie. La couleur ethnographique de l'univers de *Bjorn* vient de là, et je pense que c'est une originalité de ma série – même si je ne suis pas le seul à exploiter cette veine. Dans d'autres cadres, P. Pullman et F. Place l'ont fait également, et avec quel brio ! » ●

► **Thomas LAVACHERY, *Rumeur***, L'école des loisirs, coll. « Médium », 2019, 127 pages, 12,50 €.

► **Thomas LAVACHERY, *Fulmir***, L'école des loisirs, coll. « Neuf », 2019, à paraître à l'automne 2019.

Note

^{1/} Cécile BOULAIRE, *Le Moyen Âge dans la littérature pour enfants*, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 294.

LOÏC GAUME, DE L'ALBUM À L'EXPOSITION

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale,
Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre

Loïc Gaume est auteur-illustrateur et graphiste. Il signe son premier album jeunesse aux éditions Thierry Magnier. *Contes au carré* a reçu une mention spéciale dans la catégorie « Première œuvre » aux Bologna Ragazzi Awards 2017. Presque trois ans plus tard, une exposition ludique et itinérante, inspirée de l'album, voit le jour. Diplômé en communication graphique de l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre à Bruxelles en 2008, Loïc Gaume vit et travaille à Bruxelles.

Petite bio

J'ai fait les arts appliqués à Besançon, un enseignement qui aborde à la fois le design, l'architecture, le graphisme... Puis, je me suis dirigé vers la communication graphique. J'ai continué mon cursus à Bruxelles, à La Cambre, il y a une quinzaine d'années, attiré par le « Bauhaus belge ». À l'époque, je dessinais quotidiennement c'est le début de l'édition : je publiais chaque mois un « 16 pages » de mes histoires, avec la volonté de raconter par le dessin. C'est aussi à cette époque que L'Association a commencé à publier mes récits. Puis, j'ai décidé de créer ma propre maison d'édition : « Les Détails ».

La rencontre avec Pascal Lemaître est importante. Il a été mon professeur, il assure le cours de narration visuelle et illustration à La Cambre. Aujourd'hui, je le seconde une partie de l'année. Il m'apprend beaucoup, par son expérience et son travail.

Ma pratique du dessin fait le lien entre bande dessinée et livres pour enfants, c'est la même chose. Je raconte autant des choses du quotidien dans mes carnets que je dessine pour des albums.

Une consécration à Bologne !

Contes au carré est un projet qui a

commencé bien avant sa publication. La plupart des projets naissent de recherches, et pas toujours en vue d'un livre. *Contes au carré* est né d'une contrainte créative que je me suis donnée, celle de raconter avec le moins de mots et d'images possible. C'est la rencontre avec Camille Gautier, éditrice chez Thierry Magnier, qui a permis la publication de ce premier album.

La mention spéciale obtenue à Bologne est une superbe récompense ! Le principe narratif et le ton incisif semblent avoir convaincu le jury ! Il ne s'agit pas d'une interprétation ou d'un détournement de contes. Chaque conte s'y trouve en entier, mais raconté à « l'essentiel ». Sophie Van der Linden parle d'« essentialisme ». Pour cela, j'ai décortiqué les contes ; le travail est énorme pour arriver à quelque chose de simple. Avec, d'abord, une étape assez longue d'écriture, puis de dessin. Cette réduction m'a révélé beaucoup sur la trame des contes.

Des influences ?

Le travail de Jochen Gerner m'anime particulièrement, il s'agit également d'une rencontre importante dans mon parcours, le travail de Paul Cox ou encore de Bruno Gibert... Pour *Contes au*



carré, on s'éloigne justement des illustrations habituelles des contes, on peut parler d'archétypes, comme le roi ou le loup. Un enfant qui ne sait pas lire comprend l'histoire, les adultes aussi s'y retrouvent, l'humour vient de la séquentialisation des contes.

Les techniques utilisées ?

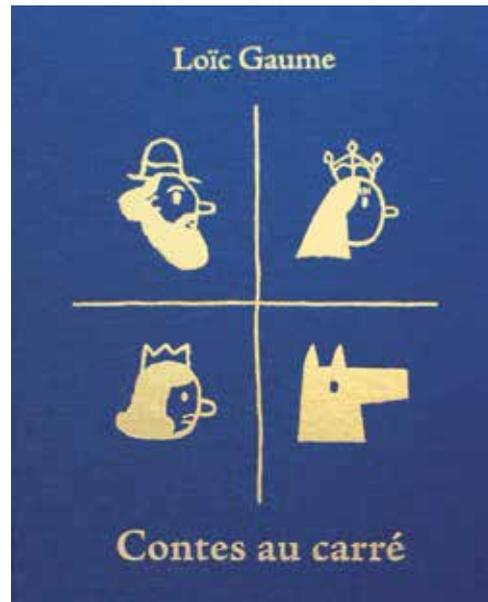
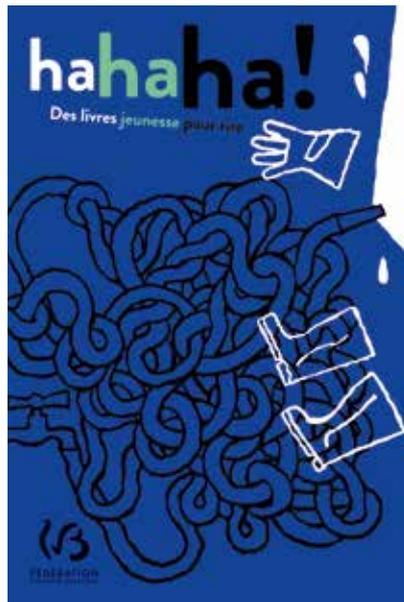
La plume et l'encre sur papier. Les dessins originaux sont plus petits que dans le livre, je les agrandis pour gagner en grain, en sensibilité. Les originaux montrent les recherches de la bonne forme, de la bonne attitude des personnages. C'est aussi pour cela qu'il me semblait nécessaire de les présenter à l'exposition.

Contes au carré, c'est aussi un jeu de cubes ?

Oui, la maison des cultures de Molenbeek m'a invité pour des ateliers autour du livre. J'ai imaginé quatre cubes : un cube pour les personnages, un autre pour l'action, etc. Les enfants se sont pris au jeu en inventant des situations improbables ! D'autres cubes de *Contes au carré* font maintenant partie de la collection de la maison ABC.

Contes au carré, c'est aussi une exposition ?

Il s'agit d'une première expérience pour moi dans la conception d'une telle exposition, ludique et interactive. Sur invitation de « La langue française en fête » 2019, j'ai imaginé une exposition ▶



- pour les enfants et les adultes, comme un espace pour entrer dans l'univers du livre et de ma démarche, par le biais du jeu. Une des activités propose de restituer quatre contes sur un grand tapis quadrillé, en replaçant dans le bon ordre les images extraites du livre, sans les textes. Les visiteurs se rendent compte que ce n'est pas si évident ! On y trouve aussi une couverture et dix pages géantes. Il s'agit d'une exposition itinérante, amenée à circuler durant trois ans en Belgique. Une capsule vidéo de l'exposition a été réalisée à cette occasion¹.

L'accueil de *Contes au carré* a été très bon, tant par la critique, les familles que les écoles. Il y a aussi eu les versions en coréen, espagnol (éditeur argentin) et chinois. Cela m'a encouragé à réitérer une écriture « au carré » avec, cette fois, les récits de la mythologie grecque. Un nouveau défi. Comme pour les contes, le principe est de résumer en quatre étapes les principales époques de la mythologie grecque.

Mythes au carré est prévu pour la rentrée 2020 avec Thierry Magnier.

Et d'autres publications ?

Entre-temps, il y a eu l'album *Catastrophes !* avec Thierry Magnier, un récit en randonnée, où l'on suit un personnage dénommé Monsieur qui va de catastrophes en surprises... Un livre où une série de catastrophes insolites (un carambolage, une avalanche, un looping...)

apparaissent à travers des découpes dans le papier. Ces découpes invitent à imaginer le rebondissement à venir.

Comme pour *Contes au carré*, je me suis fixé une règle de jeu, de construire le récit avec la couleur et les découpes. Il y a aussi l'album *Plus de place !* avec Versant Sud Jeunesse, pour la rentrée 2019. L'humour guide le récit, il vient des jeux de mots animaliers dont l'album est truffé (un lapin rusé comme un renard, un renard doux comme un agneau...). L'humour vient aussi de la surprise dans les illustrations, par un jeu graphique de cache-cache : une partie de chaque animal (une oreille, les moustaches) dépasse derrière un animal plus grand.

Et du côté des revues ?

Je participe à la revue *Cuistax* depuis le numéro 1. J'y développe des imagiers-jeux avec, en tête, la volonté que l'enfant apprenne des choses par le jeu et des images stimulantes. Dans le *Compilax*, j'explique pourquoi il existe diverses formes de becs d'oiseaux à travers un inventaire de becs et quelques lignes d'explication. J'ai réalisé la couverture de la revue *Hors Cadre[s]* n° 20 consacrée à la « nouvelle génération », c'était un privilège de succéder à de grands noms. Et aussi la publication thématique sur l'humour : *Ha ha ha ! Des livres jeunesse pour rire*, éditée par le Service général des Lettres et du Livre !

De belles rencontres ?

J'étais invité en septembre dernier au festival Tabook en Tchéquie, organisé par Tereza Horváthová et Juraj Horváth, pour une exposition et un workshop. Des rencontres marquantes et stimulantes avec Olivier Douzou, Eva Lindström et Sophia Martineck... La même année, j'étais invité, au festival Jungle à Liège mené, entre autres, par Vincent Mathy, à donner un workshop avec les étudiants en illustration de Saint-Luc. Je rencontre régulièrement les élèves d'écoles primaires autour de *Contes au carré* en Belgique, et en France lors de festivals de littérature jeunesse. ●

INFOS :

- www.loicgaume.com
- www.loicgaume.blogspot.be
- Le cahier du visiteur de l'exposition *Contes au carré* est consultable sur la page de l'auteur : www.editions-thierry-magnier.com/auteur-loic-gaume-23020.htm
- Un dossier pédagogique existe sur le site de l'éditeur : www.editions-thierry-magnier.com/files_etm/download/117_dossierpedagogiquecontesaucarre.pdf
- Versant Sud Jeunesse : www.versant-sud.com/jeunesse/livre/clac-la-trappe/

Note

1/ <https://vimeo.com/338677613>



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN Poches & RECENSIONS

DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENSIONS SONT RÉDIGÉES PAR

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoît van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Anne Richter, Florence Richter, Marc Roesems (cinéma), Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

La rubrique « Mise en poches » est réalisée par Paulette Temmerman

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 14



36



54



85

03 ÉDITORIAL

03 Des partenariats tous azimuts
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Bilan 2018 du Conseil des bibliothèques publiques
par Véronique Leroy et Damien Lefeuvre

08 Bilan 2018 du secteur des centres culturels : dernière année de transition
par Sophie Levêque et Célia Dehon

10 Rapport d'activités de la saison 2017-2018 de PointCulture
par Tony de Vuyst

13 Rapport de la Réserve centrale de Lobbes 2014-2018
par Sylvie Vandamme

15 Publication *Les développements culturels du territoire 2017*
par Diane Sophie Couteau

17 Accord de coopération sur le prix du livre réglementé en Région de Bruxelles-Capitale
par Patrick Vanhoucke

18 Le décret relatif à la protection culturelle du livre
par Sonia Lefèbvre

20 Colloque « Architecture en mouvement : un nouveau concept d'espace public pour les bibliothèques »
par Diane Sophie Couteau

22 Inforum 2019 de l'ABD sur les pratiques collaboratives
par Florence Richter

24 Congrès ENCC 2019 : la Project Fair à Lisbonne
par Virginie Cordier et Édith Grandjean

26 Congrès 2019 de l'ABF : dépasser les frontières
par Véronique Heurtematte

29 Voyage de l'APBFB à Berlin
par Isabelle Decuyper

32 ICI ET AILLEURS

32 Bertrix, le passeur de culture
par Hugues Dorzée

36 Bologne, cité activiste culturelle
42 Tranches de culture bâloise
par Catherine Callico

48 MÉTIER

48 Inspecteurs de la Culture ? Insolite et passionnant !
par Diane Sophie Couteau

51 NUMÉRIQUE

51 Poétique de la réalité virtuelle : *Living pages* de Maxime Coton
par Pierre Hemptinne

54 PORTRAIT

54 La Maison Qui Chante pour le jeune public
par Catherine Callico

57 ACTION

57 L'école des devoirs de l'Entrela' à Evere
par Catherine Callico

60 PIX-Ath : animation pour petits et grands dans la cité des géants
par Thomas Casavecchia

64 Henry Bauchau et les écrivains iconographes, à PointCulture Louvain-la-Neuve
par Benoit van Langenhove

68 AUVIO

CD
68 Les promesses du futur
par Benoit van Langenhove

DOCU
70 Ellis Island, l'usine à fabriquer des Américains
par Philippe Delvosalle

72 LECTURE

SOCIÉTÉ

72 La bibliothèque pour refaire société
par Thomas Casavecchia

75 Écologie politique
par Michel Bougard

79 « Raison de plus », nouvelle collection politique chez Fayard
par Bernard Lobet

BD

81 À travers l'Histoire
par Franz Van Cauwenbergh

83 JEU

83 Courts et bons !
par Pascal Deru

85 JEUNESSE

ACTION

85 Que la Montagne est magique
par Laurence Bertels

ENFANT

89 Mathilde Chèvre et Le port a jauni
par Michel Defourny

ADO

91 Thomas Lavachery : entretien à propos de *Rumeur et Fulmir*
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

93 Loïc Gaume, de l'album à l'exposition
par Isabelle Decuyper